

x

12316. pp. 2.

L'EVANGILE

D U

J O U R.

TOME CINQUIEME.

LE VANGILE

DU

JOUR

ANNEE CINQUIEME

L'EVANGILE DU JOUR

C O N T E N A N T

DISCOURS de l'Empereur Julien contre les Chrétiens.

LA CANONISATION de Saint Cucufin.

LETTRES de l'Evêque d'Annecy à Voltaire avec les Réponses.

CONFESSION de foi de Voltaire.

Vme. HOMÉLIE prononcée à Londres.

LE CRI des Nations 1769.



A L O N D R E S.
M D C C L X I X.

L'EVA NGILE

D U J O U R

C O N T E N A N T

Discours de l'Empereur Julien contre les Chrétiens.

La Conversion de Saint Cyprien.

Le Martyre de l'Évêque d'Annecy à Voltaire avec des Réponses.

Conversion de Saint Vastien.

Vie de l'Homme le plus sage de l'Inde.

Le cri des Nations.



—————

A L O N G E R

M D C C L X I X

D I S C O U R S
D E
L'EMPEREUR
J U L I E N,

CONTRE LES CHRÉTIENS

T R A D U I T

Par M^r. LE MARQUIS D'ARGENS Cham-
bellan de S. M. le Roi de Prusse, de l'Académie
Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin,
Directeur de la Classe de Philologie.

Avec de nouvelles Notes de divers Auteurs.

NOUVELLE EDITION,



A B E R L I N,

Chez CHRETIEN FREDERIC VOSS.

M D C C L X I X.

DISCOURS
DE
L'EMPEREUR
JULIEN

CONTRE LES CHRÉTIENS

TRADUIT

Par M^r. LE MARQUIS D'ARGENS-Cham-
bellan de S. M. le Roi de Prusse, de l'Académie
Royale des Sciences & Belles Lettres de Berlin,
Directeur de la Classe de Philologie.

Avec de nouvelles Notes de divers Auteurs.

NOUVELLE ÉDITION.



A B E R L I N.

Chez CHRETIEN FREDERIC VOSS.

M D C C L X I X.

(14)

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE

DU C

FERDINAND

DE BRUNSWIG.

MONSEIGNEUR

*J'*ose présenter à VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME l'Ouvrage d'un Empereur juste, sage, prudent, valeureux, grand Général, aimant les lettres & les cultivant; Vous possédez, MONSEIGNEUR, toutes ces qualités dans un degré éminent, mais Vous en avez encor une, qui manqua à l'Empereur Julien; ce Prince par là flétrit sa gloire: entraîné par un sort fatal, & trompé par une fausse Philosophie, il combattit la vérité, & s'opposa aux progrès de l'Evangile; & Vous, MONSEIGNEUR, Vous avez garanti la Religion évangélique des coups qu'on cherchait à lui porter: les victoires que Vous avez remportées en Allemagne, en assurant sa liberté, ont affermi la Religion de ses principaux Etats. Semblable au Vent du Nord, qui dans un court espace de tems peut détruire, & dissiper les mauvaises influences qui infectent de grandes Provinces, Vous avez dissipé avec autant de rapidité les différents ennemis, qui avaient inondé l'Allemagne. L'Europe étonnée Vous a vu, presque dans le même mois, commencer le Siege de Harbourg,

éloignée de dix milles de la Mer Baltique , & gagner sur les bords du Rhin la bataille de Crefeld. Avec quelle gloire n'avez Vous pas triomphé des armées nombreuses qu'on vous opposait à Minden & à Philingshausen ! Ces victoires étaient toujours accompagnées , par la maniere généreuse dont Vous agissez , des louanges de vos ennemis. Qu'il me soit permis , MONSEIGNEUR , de me glorifier aux yeux du Public de jouir , depuis vingt ans , de la protection & des graces d'un Héros , qui sera aussi admiré de la postérité la plus reculée , qu'il l'est de ses contemporains. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect.

MONSEIGNEUR

DE VOTRE

ALTESSE SÉRÉNISSIME

Le très humble & très obéissant Serviteur

Le Marquis d'Argens.

A V I S

A U L E C T E U R.

NOus commencerons cette nouvelle Edition par le portrait de Julien , peint d'une main qui n'a jamais déguisé la vérité. Nous parlerons ensuite de son Ouvrage auquel Cirille Evêque d'Alexandrie crût avoir répondu. Ensuite nous donnerons le texte de l'Empereur Julien avec des Remarques nouvelles qui confondront les fourbes , qui feront frémir les fanatiques , & que nous foudroyons aux sages.

P O R T R A I T

D E

L'EMPEREUR JULIEN,

Tiré de l'Auteur du Militaire Philosophe.

ON rend quelquefois justice bien tard. Deux ou trois auteurs ou mercenaires, ou fanatiques, parlent du barbare & de l'efféminé Constantin comme d'un Dieu, & traitent de scélérat le juste, le sage, le grand Julien. Tous les autres copistes des premiers répètent la flatterie & la calomnie. Elles deviennent presque un article de foi. Enfin, le tems de la saine critique arrive; & au bout de quatorze cents ans des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans Constantin un heureux ambitieux qui se moque de Dieu & des hommes. Il a l'insolence de feindre que Dieu lui a envoyé une enseigne qui lui assure la victoire. Il se baigne dans le sang de tous ses parents, & il s'endort dans la mollesse; mais il était chrétien; on le canonisa.

Julien est sobre, chaste, désintéressé, valeureux, clément, mais il n'était pas chrétien; on l'a regardé longtems comme un monstre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monuments, les écrits de Julien, ceux de ses ennemis, on est forcé de reconnaître, que s'il n'aimait pas le christianisme, il fut excusable de haïr une secte souillée du sang de toute

sa famille; qu'ayant été persécuté, emprisonné, exilé, menacé de mort par les Galiléens sous le regne du barbare Constance, il ne les persécuta jamais, qu'au contraire il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, & on admire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont souffert sous mon prédécesseur l'exil & les prisons; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour à tour hérétiques, j'ai rappelé leurs exilés, élargi leurs prisonniers; j'ai rendu leurs biens aux proscrits, je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiète des Galiléens qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* Quelle lettre, quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur!

Enfin, quiconque a discuté les faits avec impartialité, convient que Julien avait toutes les qualités de Trajan, hors le goût si longtems pardonné aux Grecs & aux Romains; toutes les vertus de Caton, mais non pas son opiniâtreté & sa mauvaise humeur; tout ce qu'on admira dans Jules César, & aucun de ses vices; il eut la continence de Scipion. Enfin, il fut en tout égal à Marc Aurele le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui après le calomniateur Théodore, qu'il immola une femme dans le temple de Carres pour se rendre les Dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel, en disant à Jésus-Christ, *tu as vaincu, Galiléen*, comme s'il eut combattu contre Jésus en faisant la guerre aux Perses, comme si ce philosophe qui mourut avec tant

DE L'EMPEREUR JULIEN. 7

de résignation, avait reconnu Jésus; comme s'il eut cru que Jésus était en l'air & que l'air était le ciel! Ces inepties de gens qu'on appelle peres de l'église, ne se répètent plus aujourd'hui!

On est enfin réduit à lui donner des ridicules, comme faisaient les citoyens frivoles d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal peignée, & la manière dont il marchait. Mais Mr. l'Abbé de La Blétrie, vous ne l'avez pas vu marcher, & vous avez lu ses lettres & ses loix, monuments de ses vertus. Qu'importe qu'il eut la barbe sale & la démarche précipitée, pourvu que son cœur fut magnanime, & que tous ses pas tendissent à la vertu!

Il reste aujourd'hui un fait important à examiner. On reproche à Julien d'avoir voulu faire mentir la prophétie de Jésus-Christ en rebâtissant le temple de Jérusalem. On dit qu'il sortit de terre des feux qui empêcherent l'ouvrage. On dit que c'est un miracle, & que ce miracle ne convertit ni Julien ni Alipius. Intendant de cette entreprise, ni personne de sa cour: & là dessus l'Abbé de La Blétrie s'exprime ainsi. „Lui & les philosophes de sa cour mirent sans doute en œuvre ce qu'ils savaient de „physique, pour dérober à la divinité un prodige si éclatant. La nature fut toujours la „ressource des incrédules; mais elle sert la religion si à propos, qu'ils devraient au moins la „soupçonner de collusion”.

Premièrement il n'est pas vrai qu'il soit dit dans l'Evangile que jamais le temple juif ne serait rebâti. L'Evangile de Matthieu écrit visiblement après la ruine de Jérusalem par Titus,

prophétise, il est vrai, qu'il ne resterait pas pierre sur pierre de ce temple de l'Iduméen Hérode; mais aucun Evangéliste ne dit qu'il ne sera jamais rebâti. Il est très faux qu'il n'en resta pas pierre sur pierre quand Titus le fit abattre. Il conserva tous les fondements, une muraille toute entière, & la tour Antonia.

Secondement, qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif ou un magasin, ou une mosquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs & des vaches?

Troisièmement, on ne fait pas si c'est de l'enceinte des murs de la ville, ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux, qui selon quelques-uns brulaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi Jésus aurait brûlé les ouvriers de l'Empereur Julien, & qu'il ne brula point ceux du Calife Omar, qui longtems après bâtit une mosquée sur les ruines du temple; ni ceux du grand Saladin qui rétablit cette même mosquée. Jésus avait-il tant de prédilection pour les mosquées des Musulmans?

Quatrièmement, Jésus ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem, n'avait pas défendu de la rebâti.

Cinquièmement, Jésus a prédit plusieurs choses dont Dieu n'a pas permis l'accomplissement. Il prédit la fin du monde & son avènement dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant le monde dure encor, & durera vraisemblablement assez longtems (*).

Sixièmement, Si Julien avait écrit ce mira-

(*) Luc. ch. 2.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 9

cle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule; je croirais que les chrétiens ses ennemis mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise, qu'ils tuèrent les ouvriers, & firent accroire que les ouvriers étaient morts par miracle. Mais Julien n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre tems l'édification du temple, & il mourut avant de pouvoir commencer cet édifice.

Septièmement, ce prodige est rapporté par Ammien Marcellin qui était payen. Il est très possible que ce soit une interpolation des chrétiens, on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées!

Mais il n'est pas moins vraisemblable que dans un tems où on ne parlait que de prodiges & de contes de forciers, Ammien Marcellin ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis Tite-Live jusqu'à de Thou inclusivement, toutes les histoires sont infectées de prodiges.

Huitièmement, Les Auteurs contemporains rapportent que dans le même tems il y eut en Syrie un grand tremblement de terre, qu'elle s'enflamma en plusieurs endroits, & engloutit plusieurs villes. Alors plus de miracle.

Neuvièmement, si Jésus faisait des miracles, serait-ce pour empêcher qu'on rebâtît un temple où lui-même sacrifia, & où il fut circoncis? ne ferait-il pas des miracles pour rendre Chrétiens tant de nations qui se moquent du christianisme, ou plutôt, pour rendre plus doux & plus humains ses Chrétiens, qui depuis Arius & Athanase jusqu'aux Roland & aux Cavaliers des

Cévennes ont versé des torrents de sang, & se sont conduits en Cannibales?

De là je conclus que la nature n'est point en collusion avec le christianisme, comme le dit La Blétie, mais que La Blétie est en collusion avec des contes de vieilles, comme dit Julien, *quibus cum Stolidis uniculis negotium erat.*

La Blétie après avoir rendu justice à quelques vertus de Julien, finit pourtant l'histoire de ce grand-homme en disant que sa mort fut un effet de la vengeance divine. Si cela est, tous les héros morts jeunes depuis Alexandre jusqu'à Gustave Adolphe, ont été punis de Dieu; Julien mourut de la plus belle des morts en poursuivant ses ennemis après plusieurs victoires. Jovien qui lui succéda, régna bien moins longtemps que lui, & régna avec honte. Je ne vois point la vengeance divine, & je ne vois plus dans La Blétie qu'un déclamateur de mauvaise foi. Mais louï sont les hommes qui osent dire la vérité!

Le stoïcien Libanius fut un de ces hommes rares; il célébra le brave & clément Julien devant Théodose le meurtrier des Thessaliens; mais le Sr. le Beau & le Sr. La Blétie tremblent de le louer devant des habitués de paroisse.

On a reproché à Julien d'avoir quitté le christianisme dès qu'il le put faire sans risquer sa vie. C'est reprocher à un homme pris par des voleurs, & enrollé dans leur bande de couteau sur la gorge, de s'échaper des mains de ces brigands. L'Empereur Constance non moins barbare que son père Constantin, s'était baigné dans le sang de toute la famille de Julien. Il

DE L'EMPEREUR JULIEN. II

venait de tuer le propre frere de ce grand homme. L'Impératrice Eusébie eut beaucoup de peine à obtenir que Constance permit au jeune Julien de vivre. Il fallut que ce prince infortuné se fit tonsurer en moine, & reçut ce qu'on appelle les quatre mineurs pour n'être pas assassiné. Il imita Junius Brutus qui contrefit l'insensé pour tromper les fureurs de Tarquin. Il fut bête jusqu'au tems où se trouvant dans les Gaules à la tête d'une armée, il devint homme & grand homme. Voilà celui qui est appelé apostat par les apostats de la raison, si on peut appeller ainsi ceux qui ne l'ont jamais connue.

Montesquieu dit, *malheur à un prince ennemi d'une faction qui lui survit.* Supposons que Julien eut achevé de vaincre les Persans, & que dans une vieillesse longue & paisible il eut vu son antique religion rétablie, & le christianisme anéanti avec les sectes des Pharisiens, des Saducéens, des Récabites, des Esséniens, des Thérapeutes, avec le culte de la déesse de Syrie, & tant d'autres dont il ne reste nulle trace, alors que de louanges tous les historiens auraient prodiguées à Julien! au lieu du surnom d'apostat il aurait eu celui de restaurateur; & le titre de divin n'aurait pas paru exagéré.

Voyez comme tous nos indignes compilateurs de l'histoire romaine sont à genoux devant Constantin & Théodose; avec quelle lacheté ils pallient leurs forfaits. Néron n'a jamais rien fait sans doute de comparable au massacre de Thessalonique. Le cantabre Théodose feint de pardonner aux Thessaloniens; & au bout de six mois il les fait inviter à des jeux dans le cirque de la ville. Ce cirque contenait quinze

mille personnes au moins ; & il est bien sûr qu'il fut rempli ; on connaît assez la passion du peuple pour les spectacles ; les peres & les meres y amènent leurs enfans qui peuvent marcher à peine. Dès que la foule est arrivée, l'Empereur chrétien envoie des soldats chrétiens qui égorgent vieillards, jeunes gens, femmes, filles, enfans, sans en épargner un seul. Et ce monstre est exalté par tous nos compilateurs plagiaires, parce que, disent-ils, il a fait pénitence. Quelle pénitence grand Dieu ! Il ne donna pas une obole aux parents des morts. Mais il n'entendit point la messe. Il faut avouer qu'on souffre horriblement quand on ne va point à la messe, que Dieu vous en fait un gré infini, que cela rachete tous les crimes.

L'infame continuateur de Laurent Echard appelle le massacre ordonné par Théodose, une vivacité.

Les mêmes misérables qui barbouillent l'histoire romaine d'un stile empoulé & plein de solécismes, vous disent que Théodose avant que de livrer bataille à son compétiteur Eugene, vit St. Jean & St. Philippe, vêtus de blanc qui lui promettaient la victoire. Que de tels écrivains chantent des hymnes à Jean & à Philippe, mais qu'ils n'écrivent point l'histoire.

Lecteur, rentrez ici en vous même. Vous admirez, vous aimez Henri IV. Mais s'il avait succombé au combat d'Arques où ses ennemis étaient dix contre un, & où il ne fut vainqueur que parce qu'il fut un héros dans toute l'étendue du terme, vous ne le connaîtriez pas ; il ne ferait que le Béarnois, un carabin, un relaps, un apostat. Le Duc de Mayenne

DE L'EMPEREUR JULIEN. 13

serait un homme envoyé de Dieu; le Pape l'aurait canonisé (tout attaqué qu'il était de la vérole.) St. Philippe & St. Jean lui seraient aparus plus d'une fois. Et toi, Jésuite Daniel, comme tu aurais flatté Mayenne dans ta sèche & pauvre histoire! Comme il aurait *poursuivi sa pointe*, comme il aurait toujours battu le Béarnois à *platte couture*, comme l'Eglise aurait *triomphé!* (*)

Careat successibus opto

Quisquis ab eventu facta notanda putat.

Examen du discours de l'Empereur Julien contre la Secte des Galiléens.

ON ne fait dans quel tems l'Empereur Julien composa cet ouvrage qui eut une très grande vogue dans tout l'Empire par la nature du sujet & par le rang de l'auteur. Un tel écrit aurait pu renverser la religion chrétienne établie par Constantin, si Julien eut vécu longtemps pour le bonheur du monde: mais après lui le fanatisme triompha. Et les livres étant fort rares ceux des philosophes ne restèrent que dans très peu de mains, & surtout en des mains ennemies. Dans la suite les Chrétiens se firent un devoir de supprimer, de bruler tous les livres écrits contre eux. C'est pourquoi nous n'avons plus les livres de Plotin, d'Iamblique, de Celse, de Libanius. Et ce précieux ouvrage de Julien serait ignoré, si l'Evêque Cirille qui lui

(*) Expressions de Daniel.

14 EXAMEN DU DISCOURS

répondit quarante ans après, n'en avait pas conservé beaucoup de fragments dans sa réfutation même.

Ce Cirille était un homme ambitieux, factieux, turbulent, fourbe & cruel; ennemi du Gouverneur d'Alexandrie, voulant tout brouiller pour tout soumettre, s'oposant continuellement aux Magistrats, excitant les partisans de l'ancienne religion contre les Juifs, & les Chrétiens contre eux tous. Ce fut lui qui fit massacrer par ses prêtres & par ses diocésains cette jeune Hypatie si connue de tous ceux qui aiment les lettres. C'était un prodige de science & de beauté. Elle enseignait publiquement la philosophie de Platon dans Alexandrie; fille & disciple du célèbre Théon, elle eut pour son disciple Sinésius depuis Evêque de Ptolomaïde, qui quoique Chrétien, ne fit nulle difficulté d'étudier sous une Payenne, & d'être ensuite évêque dans une religion à laquelle il déclara publiquement ne point croire. Cirille jaloux du prodigieux concours des Alexandrins à la chaire d'Hypatie, souleva contre elle des meurtriers qui l'assassinèrent dans sa maison, & traînèrent son corps sanglant dans la ville. Tel fut l'homme qui écrivit contre un empereur philosophe. Tel fut Cirille dont on a fait un Saint.

Observons ici, & n'oublions jamais que ces mêmes chrétiens avaient égorgé toute la famille de Dioclétien, de Galérius & de Maximin, dès que Constantin se fut déclaré pour leur religion. Redisons cent fois que le sang a coulé par leurs mains depuis quatorze cents ans, & que l'orthodoxie n'a presque jamais été prouvée

que par des boureaux. Ceux qui ont eu le pouvoir de bruler leurs adversaires ont eu par conséquent le pouvoir de se faire reconnaître dans leur parti pour les seuls vrais chrétiens.

Une chose assez singulière, c'est que Julien était platonicien & les chrétiens aussi. Quand je parle des chrétiens j'entends ceux qui avaient quelque science, car pour la populace elle n'est rien; ce n'est qu'un ramas d'ânes aveugles à qui ses maîtres font tourner la meule.

Le clergé grec qui fut le vrai fondateur du christianisme, appliqua l'idée du Logos & des demi-dieux créés par le grand Demiourgos, à Jésus & aux Anges. Ils étaient platoniciens en fanatiques & en ignorants. Julien s'en tint à la seule doctrine de Platon. Ce n'est au fond qu'une dispute de métaphisique. Il est étrange qu'un empereur toujours guerrier trouvât du tems pour se jeter dans ces disputes de sophistes. Mais ce prodige ne nous étonne plus, depuis que nous avons vu un plus grand guerrier que lui, écrire avec encore plus de force contre les préjugés (*).

Nous avons eu des princes qui ont écrit contre les superstitions & les usurpations de la cour de Rome, comme Jaques premier d'Angleterre, & quelques princes d'Allemagne. Mais aucune tête couronnée, excepté le héros dont je parle, n'a osé attaquer le poison dans sa source; non pas même le grand Empereur Frédéric second, qui résista avec tant de courage aux persécutions, aux fourberies des Papes, & au fanatisme de son siècle.

(*) Voyez le discours qui est à la tête de l'Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri.

*Discours de l'Empereur Julien, traduit
par Monsieur le Marquis d'Argens.*

IL m'a paru convenable d'exposer, à tous les yeux, les raisons qui m'ont persuadé que la secte des Galiléens est une fourberie malicieusement inventée pour séduire les esprits faibles, amoureux des fables, en donnant une fausse couleur de vérité à des fictions prodigieuses.

Je parlerai d'abord des différents dogmes des Chrétiens, afin que, si quelques-uns de ceux, qui liront cet ouvrage, veulent y répondre, ils suivent la méthode établie dans les tribunaux, qu'ils n'agitent pas une autre question, & qu'ils n'aient pas recours à une récrimination inutile, s'ils n'ont auparavant détruit les accusations dont on les charge, & justifié les dogmes qu'ils soutiennent. En suivant cette maxime, leur défense, si elle est bonne, en sera plus claire; & plus capable de confondre nos reproches.

Il faut d'abord établir, d'où nous vient l'idée d'un Dieu, & quelle doit être cette idée. Ensuite nous comparerons la notion qu'en ont les Grecs avec celle des Hébreux: & après les avoir examinées toutes les deux, nous interrogerons les Galiléens, qui ne pensent ni comme les Grecs ni comme les Hébreux. Nous leur demanderons, sur quoi ils se fondent, pour préférer leurs sentiments aux nôtres, d'autant qu'ils en ont changé souvent, & qu'après s'être éloignés des premiers, ils ont embrassé un genre de vie différent de celui de tous les autres

tres hommes. Ils prétendent qu'il n'y a rien de bon & d'honnête chez les Grecs & chez les Hébreux, cependant ils se sont appropriés, non les vertus, mais les vices de ces deux nations. Ils ont puisé chez les Juifs la haine implacable contre toutes les différentes religions des nations, & le genre de vie infâme & méprisable qu'ils pratiquent dans la paresse & dans la légèreté, ils l'ont pris des Grecs. C'est là ce qu'ils regardent comme le véritable culte de la Divinité.

Il faut convenir que, parmi le bas peuple, les Grecs ont cru & inventé des fables ridicules, même monstrueuses. Ces hommes simples & vulgaires ont dit, que Saturne ayant dévoré ses enfans les avait vomis ensuite; que Jupiter avait fait un mariage incestueux, & donné pour Epoux à sa propre fille un enfant, qu'il avait eu d'un commerce criminel. A ces contes absurdes on ajoûte ceux du démembrement de Bacchus, & du remplacement de ses membres. Ces fables sont répandues parmi le bas peuple; mais voyons comment pensent les gens éclairés.

Considérons ce que Platon écrit de Dieu & de son essence; & faisons attention à la manière dont il s'exprime lorsqu'il parle de la création du monde, & de l'Etre suprême qui l'a formé. Opposons ensuite ce Philosophe Grec à Moïse, (1) & voyons qui des deux a parlé de

(1) Il paraît que Julien n'était pas aussi profondément savant dans la critique de l'histoire qu'il était ingénieux & éloquent. Cet esprit de critique fût absolument inconnu à toute l'antiquité; on recevait toutes les histoires & on ne discutait rien. Il est très douteux qu'il y ait jamais eu un Moïse dont la vie entière depuis son berceau flottant sur les eaux jusqu'à sa mort

Dieu avec plus de grandeur & de dignité. Nous découvrirons alors aisément, quel est celui qui mérite le plus d'être admiré, & de parler de l'être suprême; ou Platon qui admit les Temples & les simulacres des Dieux, ou Moïse qui, selon l'écriture, conversait face à face & familièrement avec Dieu.

Au commencement, dit cet Hébreux, (2) Dieu

arrivée à six-vingt ans sur une montagne inconnue est un tissu d'aventures plus fabuleuses que les métamorphoses d'Ovide.

(2) 1. Il n'est pas croyable que la horde des Juifs ait eu l'usage de l'écriture dans un désert au tems où l'on place Moïse.

2. Toute son histoire est tirée presque mot pour mot de la fable de l'ancien Bacchus qu'on appelait *Misem* ou *Mosim* sauvé des eaux. Cette fable qu'on chantait en Grece dès le tems d'Orphée fut recueillie depuis par Nonnus.

3. Flavien Joseph qui a ramassé tout ce qu'il a pu trouver chez les auteurs Egyptiens pour établir l'antiquité de la race Juive, n'a pas pu trouver le moindre passage qui eût le plus léger rapport aux prodiges prétendus de Moïse, prodiges qui auraient dû être l'éternel entretien des Egyptiens & des nations voisines.

4. Ni Hérodote qui a consacré un livre entier à l'histoire d'Egypte, ni Diodore de Sicile ne parlent d'aucun de ces miracles ridicules attribués à Moïse.

5. Sanchoniaton dont Eusebe a recueilli les principaux passages, Sanchoniaton auteur Phénicien ne parle pas plus d'un Moïse que les autres; & certainement pour peu qu'il en eût dit un mot le prolix romancier Eusebe se serait appuyé de ce témoignage, lui qui cite jusqu'aux romans de Papias, d'Hermas, de Clément, d'Abdias, de Marcel & d'Egesippe.

6. S'il y a eu un Moïse auteur du Pentateuque ou ce Moïse a menti, ou Jérémie, Amos, Etienne le disciple de Jésus & les Actes des Apôtres ont menti. Cela est démontré. Moïse ordonne des sacrifices, Aaron sacrifie au Seigneur; & Jérémie dit expressément *ch. VII. v. 22. Je n'ai point ordonné à vos pères au jour que je les ai tirés d'Egypte de m'offrir des holocaustes & des victimes.* Moïse ne parle d'aucune autre idolâtrie que de celle du veau d'or que son frere jetta en fonte en une seule nuit, quoiqu'il faille plus de six mois pour une telle opération; Amos sans parler du veau d'or dit *ch. V. v. 25 & 26. Maison d'Israël; m'avez-vous offert des hosties & des sacrifices dans le désert pendant quarante ans? Vous y avez porté le tabernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles & l'étoile de votre Dieu.* St. Etienne *ch. VII. v. 42 & 43.* des Actes des Apôtres, dit la même chose & nomme *Rempnam* le Dieu dont on a porté l'étoile.

Depuis que les Chrétiens admirent un *Agion Pneuma*, un St. Esprit, ils assurèrent que le même St. Esprit avait inspiré tous

fit le Ciel & la Terre; la Terre était vuide & sans forme, & les ténèbres étaient sur la surface

les livres saints; le St. Esprit mentit donc quand il inspira Moïse, ou quand il inspira St. Etienne, Amos & Jérémie.

7. Tout homme de bon sens un peu attentif n'a qu'à considérer les fautes énormes de Géographie & de Chronologie, les noms des villes qui n'existaient pas alors, les préceptes donnés aux Rois quand il n'y avait point de Rois, & surtout ces paroles de la Genèse *ch. XXXVI. v. 31. Voici les Rois qui régneront dans le pays d'Edom, avant que les enfans d'Israël eussent un Roi.* Il n'y a, dis-je, qu'à ouvrir les yeux pour voir que les livres n'ont pu être composés que longtems après que les Juifs eurent une capitale & des espèces de Monarques.

En effet on voit au livre IV. des Rois *ch. XXII. v. 8.* & au livre II. des Paralipomenes *ch. XXXIV. v. 14.* que le premier exemplaire fut trouvé sous le Roi Josias environ sept cents ans après Moïse; si l'on peut supputer un peu juste dans la confusion de cette malheureuse chronologie.

Une remarque très importante, c'est qu'aucun prophète, aucun historien, aucun moraliste n'a cité jamais le moindre passage des livres attribués à Moïse. Comment se peut-il faire que des interprètes de la loi, n'aient jamais cité la loi, n'aient jamais dit: *comme il est écrit dans le Deutéronome, comme il est rapporté dans les Nombres &c.*

Enfin il est de la plus grande vraisemblance que ces malheureux Juifs supposèrent un Moïse comme les Anglais on suppose un Merlin, & les Français un Francus. C'est ainsi que les Indiens imaginerent un Brama, les Egyptiens un Oshiret, les Arabes un Bak ou Bacchus.

Mais dira-t-on, les Musulmans n'ont point supposé un Mahomet; les Romains eurent en effet un Numa. Oui; mais les vies de Mahomet & de Numa ne révoltent point le bon sens comme la vie de Moïse. Tout est très vraisemblable dans Numa & dans Mahomet. Ils se sont vantés l'un & l'autre d'avoir des inspirations divines; c'est un artifice auquel ont eu recours tous ceux qui en ont voulu imposer au peuple, & le grand Scipion lui-même se disait inspiré. Toutes les actions de Mahomet & de Numa sont très ordinaires. L'un est un homme persécuté qui résista avec courage & qui devint un conquérant par son génie & par son épée; l'autre est un Législateur paisible; mais tous les événemens de la vie de Moïse sont plus extraordinaires que ceux de Gargantua. Si Moïse avait existé, l'auteur de sa vie nous aurait dit du moins dans quelle époque de l'histoire Egyptienne il aurait vécu. Le romancier qui écrivit cette fable n'a pas même l'attention de nommer le Roi sous lequel il fait naître Moïse; ni le Roi sous lequel Moïse s'enfuit quatre vingt ans après avec six cents trente mille combattans. Il n'est fait mention d'aucun Ministre, d'aucun Capitaine Egyptien. Quand on veut tromper, il faut savoir mieux tromper.

Supposé qu'il y ait eu un Moïse, il est démontré qu'il ne peut avoir écrit les livres qu'on lui attribue, mais Julien veut bien supposer un Moïse. Car que lui importe que ce personnage ou un autre ait composé l'absurde fatras du Pentateuque! Ce qui

de l'abîme; & l'Esprit de Dieu était porté sur la surface des eaux. Et Dieu dit que la lumière soit, & la lumière fut; Et Dieu vit que la lumière était bonne; & Dieu sépara la lumière des ténèbres: & Dieu appella la lumière jour, & il appella les ténèbres la nuit. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin; ce fut le premier jour. Et Dieu dit qu'il y ait un firmament au milieu des eaux; & Dieu nomma le Firmament le Ciel; & Dieu dit que l'eau, qui est sous le Ciel, se rassemble afin que le jec paraisse; & cela fut fait. Et Dieu dit que la Terre porte l'herbe & les Arbres. Et Dieu dit

indigne un esprit sensé, ce n'est pas le nom de l'auteur, c'est l'insolence des fourbes qui veulent nous faire adorer les romans Juifs en disant anatème aux Juifs; qui exigent nos respects & notre argent en se moquant de nous; qui prétendent nous fouler à leurs pieds au nom de Dieu; & faire trembler les Rois & les peuples. C'est pour diviniser les plus infâmes fourberies qu'on fait languir dans la misère le cultivateur nourri d'un pain noir trempé de ses larmes, afin que Monsieur l'Abbé du Mont Cassin & Messieurs les Abbés de cent autres abbayes, nagent dans l'or & dans la mollesse, afin que les Evêques allemands disent la messe une fois par an entourés de leurs grands officiers & de leurs gardes; afin qu'un prétendu successeur d'un Juif nommé Simon surnommé Pierre, soit à Rome sur le trône des Césars au nom de ce même Pierre qui n'a jamais été à Rome.

O nations qui commencez à vous éclairer, jusqu'à quand souffrirez-vous cette exécrationnable tyrannie? jusqu'à quand vous laisserez-vous écraser par un monstre engraisé de votre substance, nourri de votre sang & qui insulte à vos larmes? Vous gémissiez sous l'idole qui vous accable; tout le monde le dit, tout le monde se plaint. Et on ne fait que de faibles efforts pour vous soulager! On se contente d'inonder l'Italie de Jésuites. On empêche des fénéants de moines qui ont des millions de rentes d'ajouter quelques ducats à ces millions. On donne des arrêts en papier contre le papier de la bulle *in Cane Domini*. Est-ce à ces fadaïses que se sont bornés les peuples sensés du Danemark, de la Norvege, de la Suede, de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande, du Nord de l'Allemagne!

Du moins du tems de Julien il n'y avait point d'Evêque qui osât se dire le maître des Rois, point d'Abbé croisé, mitré, appelé Monseigneur. La tyrannie sacerdotale n'était pas montée au comble d'impudence.

NB. Cette note de feu Mr. Damilaville convient à toutes les pages de ce livre.

qu'il se fasse deux grands luminaires dans l'étendue des Cieux pour éclairer le Ciel & la Terre. Et Dieu les plaça dans le firmament du Ciel, pour luire sur la terre, & pour faire la nuit & le jour.

Remarquons d'abord (3) que dans toute cette narration Moïse ne dit pas, que l'abîme ait été produit par Dieu; il garde le même silence sur l'eau & sur les ténèbres; mais pourquoi, ayant écrit que la lumière avait été produite par Dieu, ne s'est-il pas expliqué de même sur les ténèbres, sur l'eau & sur l'abîme? Au contraire il paraît les regarder comme des êtres pré-existans & ne fait aucune mention de leur création. De même il ne dit pas un mot des Anges; dans toute la relation de la création il n'en est fait aucune mention. On ne peut rien apprendre qui nous instruisse, quand, comment, de quelle manière, & pourquoi ils ont été créés. Moïse parle cependant amplement de la formation de tous les êtres corporels qui sont contenus dans le Ciel & sur la terre; en sorte qu'il semble que cet Hébreux ait cru, que Dieu n'avait créé aucun être incorporel, mais qu'il avait seulement arrangé la matière qui lui était assujettie. Cela paraît évident par ce qu'il dit de la terre. *Et la terre était vuide & sans forme.* On comprend aisément que Moïse a voulu dire, que la matière était une substance humide,

(3) Il s'en faut beaucoup que Julien se serve ici de ses avantages. La Physique était de son tems moins avancée encore que la critique en histoire. Plus la nature a été connue plus la Genèse hébraïque est devenue ridicule. Quest-ce que séparer les ténèbres de la lumière? Qu'est-ce qu'un firmament au milieu des eaux & toutes les autres absurdités grossières dont ce livre fourmille?

informe & éternelle qui avait été arrangée par Dieu (4).

Comparons la différence des raisons, pour lesquelles le Dieu de Platon & le Dieu de Moïse crée le monde (5). *Dieu dit, selon Moïse, faisons l'homme à notre image & à notre ressemblance, pour qu'il domine sur les poissons de la Mer & sur les oiseaux des Cieux, & sur les bêtes, & sur toute la terre, & sur les reptiles qui rampent sur la terre. Et Dieu fit l'homme à son image & il les créa mâle & femelle, & il leur dit; croissez, multipliez, remplissez la terre, commandez aux poissons de la Mer, aux volatiles des Cieux, à toutes les bêtes, à tous les bestiaux, & à toute la terre.*

Entendons actuellement parler le Créateur de l'Univers par la bouche de Platon. Voyons les discours que lui prête ce philosophe. Dieux !
 » moi qui suis votre Créateur & celui de tous
 » les êtres, je vous annonce, que les choses
 » que j'ai créées ne périront pas parce que les
 » ayant produites je veux qu'elles soient éternelles. Il est vrai que toutes les choses construites peuvent être détruites; cependant il
 » n'est pas dans l'ordre de la justice de détruire

(4) Il est évident en effet que la Genèse suppose que Dieu arrangea la matière & ne la créa pas : car le mot hébreu répond au mot grec *epoïst* que les sculpteurs mettaient au bas de leurs ouvrages ; *fecit, sculpsit*. Et par une absurdité digne des Juifs, il y a dans le texte les *Dieux* fit le ciel & la terre. *Fis* en cette place est pour *furent*, c'est un trope très-commun chez les Grecs.

(5) Avouons avec Cicéron que ce morceau de Platon est sublime & qu'il demande grâce pour le galimatias dont il a inondé ses ouvrages. Quoi de plus beau que le grand Etre créant des êtres immortels comme lui, qui sont ses ministres & qui arrangent tout ce qui est périssable ? Quoi de plus beau qu'un Dieu qui ne peut communiquer que l'immortalité ? Ce qui est mortel ne paraît pas digne de lui.

„ ce qui a été produit par la raison. Ainsi
 „ quoique vous ayez été créés immortels, vous
 „ ne l'êtes pas invinciblement & nécessairement
 „ par votre nature, mais vous l'êtes par ma vo-
 „ lonté. Vous ne périrez donc jamais, & la
 „ mort ne pourra rien sur vous; car ma volonté
 „ est infiniment plus puissante pour votre éter-
 „ nité que la nature, & les qualités que vous
 „ reçutes lors de votre formation. Apprenez
 „ donc ce que je vais vous découvrir. Il nous
 „ reste trois différens genres d'êtres mortels.
 „ Si nous oublions, ou que nous en omettions
 „ quelqu'un, la perfection de l'Univers n'aura
 „ pas lieu, & tous les différens genres d'êtres,
 „ qui sont dans l'arrangement du monde, ne
 „ seront pas animés. Si je les crée avec l'avan-
 „ tage d'être doués de la vie, alors ils seront
 „ nécessairement égaux aux Dieux. Afin donc
 „ que les êtres d'une condition mortelle soient
 „ engendrés, & cet univers rendu parfait, re-
 „ cevez, pour votre partage, le droit d'engen-
 „ drer des Créatures, imitez dès votre naissan-
 „ ce la force de mon pouvoir. L'essence im-
 „ mortelle, que vous avez reçue, ne sera ja-
 „ mais altérée lorsqu'à cette essence vous ajou-
 „ terez une partie mortelle; produisez des créa-
 „ tures, engendrez, nourrissez-vous d'alimens,
 „ & réparez les pertes de cette partie animale
 „ & mortelle ” (6).

Considérons si ce que dit ici Platon doit être
 traité de songe & de vision. Ce Philosophe
 nomme des Dieux que nous pouvons voir, le

(6) Parceque, selon Platon, le Dieu suprême ne peut rien
 créer ni former, qui ne soit nécessairement immortel. Julien
 expliquera bientôt l'opinion de ce Philosophe.

soleil, la lune, les astres & les cieux: mais toutes ces choses ne sont que les simulacres d'êtres immortels, que nous ne saurions appercevoir (7). Lorsque nous considérons le soleil, nous regardons l'image d'une chose intelligible & que nous ne pouvons découvrir, il en est de même quand nous jettons les yeux sur la lune ou sur quelque autre astre. Tous ces corps matériels ne sont que les simulacres des êtres, que nous ne pouvons concevoir que par l'esprit. Platon a donc parfaitement connu tous ces Dieux invisibles, qui existent par le Dieu & dans le Dieu suprême, & qui ont été faits & engendrés par lui. Le Créateur du Ciel, de la terre, & de la mer, étant aussi celui des Astres, qui nous représentent les Dieux invisibles, dont ils sont les simulacres.

Remarquons avec quelle sagesse s'explique Platon dans la création des êtres mortels. *Il manque, dit-il, trois genres d'êtres mortels; celui des hommes, des bêtes & des plantes, (car ces trois especes sont séparées par leurs différentes essences.) Si quelqu'un de ces genres d'êtres est créé par moi, il faut qu'il soit absolument & nécessairement immortel.* Or si le monde que nous apercevons, & les Dieux ne jouissent de l'immortalité que parce qu'ils ont été créés par le Dieu suprême, de qui tout ce qui est immortel doit avoir reçu l'être & la naissance, il s'ensuit que l'ame raisonnable est (8) immortelle

(7) L'Empereur est ici dans l'illusion de toute l'antiquité. Il croit que le soleil & les planetes sont des Dieux secondaires. C'est une erreur, mais assurément plus pardonnable que celles des Juifs. Les peres de l'Eglise ont même attaché des Anges à ces grands corps. Ce que nous appellons des Anges est précisément ce que l'antiquité appella des Dieux.

(8) Cette immortalité de l'ame, ce beau dogme qui est le

par cette même raison : Mais le Dieu suprême a cédé aux Dieux subalternes le pouvoir de créer, ce qu'il y a de mortel dans le genre des hommes : ces Dieux, ayant reçu de leur Pere & de leur Créateur cette puissance, ont produit sur la terre les différens genres d'animaux, puisqu'il eût fallu, si le Dieu suprême eût été également le créateur de tous les êtres, qu'il n'y eût eu aucune différence entre le Ciel & l'homme, entre Jupiter & les serpens, les bêtes féroces, les poissons. Mais puisqu'il y a un intervalle immense entre les êtres immortels & les mortels, les premiers ne pouvant être ni améliorés ni détériorés, les seconds étant sou-

plus sûr rempart de la vertu & qui établit un commerce entre l'homme & la Divinité, n'était point connu des Juifs avant Platon. Ils ne l'admirent que lors qu'ils commencèrent dans Alexandrie à cultiver un peu les lettres sous les Ptolomées ; encore la secte entière des Saducéens réprouva toujours cette respectable idée & les Pharisiens la défigurèrent par la météphysique. Il n'en est fait aucune mention dans les livres attribués à Moïse. Tout est temporel chez ce peuple usurier & sanguinaire. L'auteur du Pentateuque (qui le croirait !) fait descendre Dieu sur la terre pour enseigner aux Juifs la manière d'aller à la garde-robe & pour ne leur rien révéler sur l'immortalité. C'est à ce sujet qu'un Philosophe moderne a très bien remarqué que le Législateur des Juifs songea plus à leur derrière qu'à leur âme. Voici l'ordre que les Juifs supposent que Dieu lui-même leur donna pour leurs excréments : *Deuteronomie ch. XXIII. v. 12. 13 & 14. Vous porterez un hoyau à votre ceinture, vous ferez un trou rond dans la terre & quand vous aurez fait vous le recouvrirez.* C'est dommage que Rabelais n'ait pas approfondi cette matière dans le chapitre des torchecus ; les Juifs dans le désert n'avaient ni eau, ni éponge, ni coton, ni eau de lavande. A l'égard d'une âme, il est fort douteux qu'ils en eussent une, puisque ni le Pentateuque ni Rabelais n'en parlent. Mais après avoir ri il faut s'indigner qu'on ose encore vanter la sagesse de la loi mosaïque, loi puérile tout ensemble & sanguinaire, loi de voleurs & d'assassins, dans laquelle on n'admet ni récompense ni châtimens après la mort, tandis que ce dogme était si antique chez les Babyloniens, les Perses, les Egyptiens. Des esprits faux comme La Badie ont taché de pallier cette grossièreté juive. Mais ils ont en vain cherché quelques passages du Pentateuque qui put supposer l'immortalité de l'âme, ils ne l'ont pas trouvé.

mis au contraire, aux changemens en bien & en mal, il fallait nécessairement que la cause, qui a produit les uns, fût différente de celle qui a créé les autres.

Il n'est pas nécessaire que j'aie recours aux Grecs & aux Hébreux, pour prouver qu'il y a une différence immense entre les Dieux créés par l'être suprême, & les êtres mortels produits par ces Dieux créés. Quel est, par exemple, l'homme qui ne sente en lui-même la divinité du Ciel, & qui n'élève ses mains vers lui, lorsqu'il prie & qu'il adore l'être suprême ou les autres Dieux? Ce n'est pas sans cause, que ce sentiment de religion en faveur du soleil & des autres astres est établi dans l'esprit des hommes. Ils se sont apperçus qu'il n'arrivait jamais aucun changement dans les choses célestes; qu'elles n'étaient sujettes ni à l'augmentation ni à la diminution; qu'elles allaient toujours d'un mouvement égal, & qu'elles conservaient les mêmes regles. (Les loix du cours de la lune, du lever, du coucher du soleil ayant toujours lieu dans les tems marqués.) De cet ordre admirable les hommes ont conclu avec raison, que le soleil était un Dieu ou la demeure d'un Dieu. Car une chose, qui est par sa nature à l'abri du changement, ne peut être sujette à la mort: & ce qui n'est point sujet à la mort, doit être exempt de toute imperfection. Nous voyons qu'un être qui est immortel & immuable ne peut être porté & mû dans l'univers, que par une ame divine & parfaite qui est dans lui, ou par un mouvement qu'il reçoit de l'être suprême, ainsi qu'est celui que je crois qu'a l'ame des hommes,

Examinons à présent l'opinion des Juifs sur ce qui arriva à Adam & à Eve dans ce Jardin, fait pour leur demeure, & qui avait été planté par Dieu-même (9). *Il n'est pas bon, dit Dieu, que l'homme soit seul. Faisons lui une compagne qui puisse l'aider & qui lui ressemble* (10). Cependant cette compagne non seulement ne lui est d'aucun secours, mais elle ne sert qu'à le tromper, à l'induire dans le piège qu'elle lui tend, & à le faire chasser du Paradis. Qui peut, dans cette narration, ne pas voir clairement les fables les plus incroyables? Dieu devait sans doute connaître, que ce qu'il regardait comme un secours pour Adam ferait sa perte, & que la compagne qu'il lui donnait, était un mal plutôt qu'un bien pour lui.

Que dirons nous du serpent qui parlait avec Eve? de quel langage se servit-il? fut-ce de celui de l'homme? y a-t-il rien de plus ridicule dans les fables populaires des Grecs?

N'est-ce pas la plus grande des absurdités de dire que Dieu ayant créé Adam & Eve, leur interdit la connaissance du bien & du mal (11)?

(9) Genèse, Chap. II. v. 18.

(10) L'Empereur oublie que le Dieu des Juifs avait déjà créé la femme. *Masculum & feminam creavit eos.* Genèse ch. I. v. 27. Il ne relève pas cette contradiction. Il dédaigne de s'appesantir sur le ridicule du jardin d'Eden & des quatre grands fleuves qui sortent de ce jardin, & des promenades de Dieu à midi dans ce jardin, & de ses plaisanteries avec Adam, & du serpent condamné à marcher sur le ventre, comme s'il avait auparavant marché sur ses jambes, & comme si sa figure comportait des cuisses, des jambes & des pieds. Chaque mot est une sottise, on ne pouvait les spécifier toutes.

(11) L'Empereur a très-grande raison. Rien n'est plus absurde que la défense de manger du fruit de l'arbre prétendu de la science du bien & du mal. Il fallait au contraire ordonner d'en manger beaucoup, afin que l'homme & la femme apprissent à éviter le mal & à faire le bien. Qui ne voit que la fable de la pomme est une grossière & plate imitation de la boîte de Pandore.

quelle est la créature qui puisse être plus stupide, que celle qui ignore le bien & le mal, & qui ne saurait les distinguer? Il est évident qu'elle ne peut, dans aucune occasion, éviter le crime ni suivre la vertu, puisqu'elle ignore ce qui est crime, & ce qui est vertu. Dieu avait défendu à l'homme de goûter du fruit, qui pouvait seul le rendre sage & prudent. Quel est l'homme assez stupide pour ne pas sentir, que sans la connaissance du bien & du mal, il est impossible à l'homme d'avoir aucune prudence?

Le serpent n'était donc point ennemi du genre humain, en lui apprenant à connaître ce qui pouvait le rendre sage; mais Dieu lui portait envie, car lorsqu'il vit, que l'homme était devenu capable de distinguer la vertu du vice, il le chassa du paradis terrestre, dans la crainte qu'il ne goûtât du bois de l'arbre de vie, en lui disant (12): *Voici Adam, qui est devenu comme l'un de nous, sachant le bien & le mal; mais pour qu'il n'étende pas maintenant sa main, qu'il ne prenne pas du bois de la vie, qu'il n'en*

re. C'est un rustre qui copie un bel esprit. Remarquez attentivement combien ces premiers chapitres de la Genèse sont absurdes, révoltants, blasphématoires. Il fut défendu de les lire chez les Juifs avant l'âge de vingt-cinq ans. Il eut bien mieux valu les supprimer. Cette défense est ridicule. Si vous supposez qu'on aura assez de bon sens à vingt-cinq ans pour les mépriser, pourquoi les transcrire? Si vous voulez qu'on les réserve, faites les lire à sept ans. Il en est de ces contes Juifs comme des moines. Si vous voulez qu'il y ait des moines, permettez qu'on fasse des vœux avant l'âge de raison. Si vous voulez extirper la moinerie, ordonnez qu'on ne fasse des vœux que quand on sera majeur.

Voyez lecteur sage, pesez ces raisons. Jugez d'un livre qu'on prétend dicté par Dieu même, livre, qui contient la religion de Jérusalem & de Rome, & qu'on défendait de lire dans Jérusalem comme on défend encor aujourd'hui de le lire dans Rome.

(12) Genèse. Chap. III. v. 22.

mange pas, & qu'il ne vienne pas à vivre toujours, l'Eternel Dieu le met hors du Jardin d'Eden. „ Qu'est-ce qu'une semblable narration? on ne peut l'excuser qu'en disant, qu'elle est une fable allégorique; qui cache un sens secret. Quant à moi, je ne trouve, dans tout ce discours, que beaucoup de blasphèmes (13) contre la vraie essence & la vraie nature de Dieu, qui ignore, que la femme qu'il donne pour compagne & pour secours à Adam sera la cause de son crime, qui interdit à l'homme la connaissance du bien & du mal, la seule chose qui pût régler ses mœurs, & qui craint que ce même homme, après avoir pris de l'arbre de vie, ne devienne immortel. Une pareille crainte, & une envie semblable conviennent-elles à la nature de Dieu?

Le peu de choses raisonnables que les Hébreux ont dit de l'essence de Dieu, nos Peres, dès les premiers siècles, nous en ont instruit: & cette doctrine qu'ils s'attribuent est la nôtre. Moïse ne nous a rien appris de plus; lui qui

(13) Le mot de blasphème n'est point trop fort. Attribuer à Dieu des choses aussi injustes que ridicules, & dont on ne voudrait pas charger les derniers des hommes, c'est un véritable blasphème; & si on y prend bien garde, l'histoire des Juifs est d'un bout à l'autre un blasphème continuel contre l'Etre suprême. On y voit par tout la protection du Ciel accordée au meurtre, au larcin, à l'inceste. C'est pour protéger des voleurs que la mer s'ouvre; c'est pour encourager le meurtre que le soleil & la lune s'arrêtent en plein midi. C'est enfin de la prostituée Rahab, de l'impudente Ruth, de l'incestueuse Thamar, de l'adultère Betfabée qu'on fait descendre Jésus-Christ, afin qu'il change l'eau en vin à des noces pour des convives déjà yvres.

On ose avancer ici que Dieu dans tout le Pentateuque ne commande pas une seule action juste & raisonnable. Oui je défie qu'on m'en montre une seule. Misérables fanatiques! Songez qu'une seule absurdité, une seule contradiction, une seule injustice suffirait pour décréditer, pour déshonorer ce livre. Et il en fourmille! & on ose le supposer écrit par Dieu même! O comble de la démence & de l'horreur!

parlant plusieurs fois des Anges qui exécutent les ordres de Dieu, n'a rien osé nous dire, dans aucun endroit, de la nature de ces Anges : s'ils sont créés, ou s'ils sont incréés; s'ils ont été faits par Dieu ou par une autre cause, s'ils obéissent à d'autres êtres. Comment Moïse a-t-il pû garder, sur tout cela, un silence obstiné, après avoir parlé si amplement de la création du ciel & de la terre, des choses qui les ornent & qui y sont contenues ? Remarquons ici, que Moïse dit, que Dieu ordonna que plusieurs choses fussent faites, comme le jour, la lumière, le firmament : qu'il en fit plusieurs lui-même, comme le ciel, la terre, le soleil, la lune; & qu'il sépara celles qui existaient déjà, comme l'eau & l'aride. D'ailleurs Moïse n'a osé rien écrire ni sur la nature ni sur la création de l'esprit (14). Il s'est contenté de dire vaguement, *qu'il était porté sur les eaux*. Mais cet esprit, porté sur les eaux, était-il créé, était-il incréé ?

Comme il est évident, que Moïse n'a point assez examiné & expliqué les choses qui concernent le Créateur & la création de ce monde, je comparerai les différents sentiments des Hébreux & de nos Peres sur ce sujet. Moïse dit, que le Créateur du monde choisit pour son Peu-

(14) L'Empereur semble confondre ici l'idée de vent, de souffle, avec l'idée de l'ame. *L'Esprit de Dieu était porté sur les eaux*, signifie le vent de Dieu, le souffle de Dieu était porté sur les eaux. Ce vent est un des attributs de l'ancien cahos. Les Hébreux disaient vent de Dieu, montagne de Dieu pour exprimer grand vent, grande montagne; fils de Dieu pour exprimer un homme puissant ou juste. Ce grand vent porté sur les eaux augmentait encore l'horreur du cahos. Cette idée du cahos était prise de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens qui précéderent les Juifs de tant de siècles, & qui furent même très antérieurs aux Grecs, puisqu'ils leur enseignèrent l'Alphabet. Les mots Grecs *Cahos* & *Erebe* sont originairement Phéniciens. Sancho- niaton appelle le cahos *Chaos-Erebe*, confusion & nuit.

ple la (15) nation des Hébreux qu'il eut pour elle toute la prédilection possible, qu'il en prit un soin particulier; & qu'il négligea pour elle tous les autres Peuples de la terre. Moïse, en effet, ne dit pas un seul mot, pour expliquer comment les autres nations ont été protégées & conservées par le Créateur, & par quels Dieux elles ont été gouvernées: il semble ne leur avoir accordé d'autre bienfait de l'être suprême, que de pouvoir jouir de la lumière du soleil &

(15) Ce que dit ici l'Empereur Julien est digne de son esprit juste & de son cœur magnanime. Rien n'est plus bas & plus ridicule que d'imaginer l'Être suprême, le Dieu de la nature entière uniquement occupé d'une horde de brigands & d'usuriers, & oubliant pour elle tout le reste de la terre. Il faut convenir que du moins il n'oubliait pas les Persans, & les Romains, quand sa providence punissait par eux, & exterminait ou chargeait de fer ce peuple abominable.

Mais il faut aussi considérer que ce peuple n'eût jamais un système de théologie suivi & constant; & quelle religion a jamais eu un système fixe? Dans cent passages des livres Juifs vous trouvez un Dieu universel qui commande à toute la terre; dans cent autres passages vous ne trouvez qu'un Dieu local, un Dieu Juif qui combat contre un Dieu Philistin, contre un Dieu Moabite, comme les Dieux de Troie dans Homère combattent contre les Dieux de la Grèce.

Jephthé dit aux Ammonites, ch. XI. v. 24. des Juges: *Ne possédez-vous pas de droit ce que votre Dieu Chamos vous a donné, souffrez donc que nous possédions la terre que notre Dieu Adonai nous a promise.* Jérémie ch. XLIX. v. 1. demande: *quelle raison a eu le Dieu Melchom pour s'emparer du pays de Gad.* Il est donc évident que les Juifs reconnaissaient Melchom & Chamos pour Dieux. Aussi représentent-ils toujours leur Dieu Phénicien Adoni ou Adonai comme jaloux des autres Dieux. Tantôt ils le disent plus puissant que les Dieux voisins, tantôt ils le disent plus faible. Sont-ils battus dans une vallée, ils disent que leur Dieu est le Dieu des montagnes & qu'il n'est pas le Dieu des vallées; & ch. I. des Juges v. 19. qu'il n'a pu vaincre en rase campagne, parce que les ennemis avaient des chariots de guerre. Quelle pitié! des chars de guerre dans le pays montagneux de la Palestine où il n'y avait que des ânes; où la magnificence des fils d'Abimelec était d'avoir chacun un âne; où le brigand David à qui l'on a fait l'honneur de l'appeler Roi, n'avait pas un âne en propre quand il fut oint; où le prétendu Roi Saül courait après les deux ânesses de son père quand il fut oint avant David. Il eut été à souhaiter que l'Empereur Julien eut eu la patience d'entrer dans ces détails. Un homme à sa place n'en a pas le loisir, le catalogue des absurdités était trop immense.

de celle de la lune. C'est ce que nous observerons bientôt. Venons actuellement aux Israélites & aux Juifs, les seuls hommes, à ce qu'il dit, aimés de Dieu. Les Prophètes ont tenu, à ce sujet, le même langage que Moïse. Jésus de Nazaret les a imité; & Paul, cet homme qui a été le plus (16) grand des imposteurs, &

(16) Pour peu qu'on lise avec attention les Epîtres de Paul & les Actes des Apôtres & ceux de Thecle, on ne trouvera pas les expressions de l'Empereur trop fortes. Voici ce que dit de Paul le savant Lord Bolingbroke.

„ Quand les premiers Galiléens se répandirent parmi la populace des Grecs & des Romains, ils trouverent cette populace infectée de toutes les traditions absurdes qui peuvent entrer dans les cervelles ignorantes, qui aiment les fables; les dieux déguisés en taureaux, en chevaux, en cignes, en serpents, pour séduire des femmes & des filles. Les magistrats, les principaux citoyens n'admettraient pas ces extravagances; mais la populace s'en nourrissait, & c'était la canaille Juive qui parlait à la canaille Payenne. Il me semble voir chez nous les disciples de Fox disputer contre les disciples de Brown. Il n'était pas difficile à des énergumènes Juifs de faire croire leurs rêveries à des imbécilles qui croyaient des rêveries non moins impertinentes. L'attrait de la nouveauté attirait des esprits faibles lassés de leurs anciennes sottises, & qui couraient à de nouvelles erreurs, comme la populace de la foire de Barthelemi, dégoutée d'une ancienne farce qu'elle a trop souvent entendue, demande une farce nouvelle.

„ Si on croit les propres livres des christicoles, Pierre fils de Jone demeurait à Joppé chez Simon le corroyeur dans un galetas, où il ressuscita la couturière Dorcas.

„ Voyez le chapitre de Lucien intitulé Philopatris, dans lequel il parle de ce Galiléen *au front chauve & au grand nez qui fut enlevé au troisième ciel*. Voyez comme il traite une assemblée de Chrétiens où il se trouva. Nos presbitériens d'Ecosse & les gueux de St. Médard de Paris, sont précisément la même chose. Des hommes déguenillés, presque nus, au regard farouche, à la démarche d'énergumène, poussant des soupirs, faisant des contorsions, jurant par le fils *qui est sorti du pere*, prédisaient mille malheurs à l'empire, & blasphémaient contre l'Empereur. Tels étaient ces premiers chrétiens.

„ Celui qui avait donné le plus de vogue à la secte était ce Paul au grand nez & au front chauve dont Lucien se moque. Il suffit, ce me semble, des écrits de ce Paul, pour voir combien Lucien avait raison. Quel galimatias quant il écrivit à la société des chrétiens qui se formait à Rome dans la fange Juive! *La circoncision vous est profitable si vous obser-*

„ vez

& le plus insigne des fourbes , a suivi cet exemple. Voici donc comment parle Moï-

„ *vez la loi ; mais si vous êtes prévaricateurs de la loi , votre cir-*
 „ *concision devient prépuce &c..... Détruisons-nous donc la loi par*
 „ *la foi ? à Dieu ne plaise ! mais nous établissons la foi.... Si Abra-*
 „ *ham a été justifié par ses œuvres , il a de quoi se glorifier , mais*
 „ *non devant Dieu. Ce Paul en s'exprimant ainsi parlait évi-*
 „ *demment en Juif & non en chrétien.*

„ Quel discours aux Corinthiens ! *Nos peres ont été batisés en*
 „ *Moïse dans la nuée & dans la mer.* Le cardinal Bembo n'a-
 „ vait-il pas raison d'appeller ces épîtres *epistolacis* , & de com-
 „ seiller de ne les point lire.

„ Que penser d'un homme qui dit aux Thessaloniens , *je ne*
 „ *permets point aux femmes de parler dans l'église ;* & qui dans
 „ la même épître annonce qu'elles devaient parler & prophéti-
 „ ser avec un voile.

„ Sa querelle avec les autres apôtres est-elle d'un homme sage
 „ & modéré ? Tout ne décele-t-il pas en lui un homme de parti ? Il est chrétien , il enseigne le christianisme , & il va sacrifier sept jours de suite dans le temple de Jérusalem par le conseil de Jaques , afin de ne passer pas pour chrétien. Il écrit aux Galates , *je vous dis , moi Paul , que si vous vous faites circoncire ; Jésus-Christ ne vous servira de rien.* Et ensuite il circonçoit son disciple Timothée , que les Juifs prétendent être fils d'un Grec & d'une prostituée. Il est intrus parmi les apôtres , & il se vante aux Corinthiens d'être aussi apôtre que les autres ; *Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu notre Seigneur Jésus-Christ ? N'êtes-vous pas mon ouvrage ? Quand je ne serais , j'ai apôtre à l'égard des autres , je le suis au moins à votre égard. N'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens ? N'avons-nous pas le pouvoir de mener avec nous une femme qui soit notre sœur ;* (ou si on veut , une sœur qui soit notre femme) *comme font les autres apôtres & les frères de notre Seigneur ? Qui est-ce qui va jamais à la guerre à ses dépens ? &c.*

„ Que de choses dans ce passage ! Le droit de vivre aux dépens de ceux qu'il a subjugués , le droit de leur faire payer les dépenses de sa femme ou de sa sœur : enfin la preuve que Jésus avait des frères , & la présomption que Marie ou Mirja était accouchée plus d'une fois.

„ Je voudrais bien savoir de qui il parle encore dans la seconde lettre aux Corinthiens chap. 2. *Ce sont de faux apôtres.... mais ce qu'ils osent , je l'ose aussi. Sont-ils Hebreux ? je le suis aussi ; sont-ils de la race d'Abraham ? j'en suis aussi. Sont-ils Ministres de Jésus-Christ ? quand ils devraient m'accuser d'impudence ; je le suis encore plus qu'eux. J'ai plus travaillé qu'eux , j'ai été plus repris de justice , plus souvent enfermé aux cachots qu'eux. J'ai reçu trente-neuf coups de fouet cinq fois , des coups de bâton trois fois , lapidé une fois ; j'ai été au fond de la mer.*

„ Voilà donc ce Paul qui a été vingt-quatre heures au fond de la mer sans être noyé ; c'est le tiers de l'aventure de Jonas. Mais n'est-il pas clair qu'il manifeste ici sa haine jalouse

se (17). *Tu diras à Pharaon, Israël mon fils premier-né J'ai dit, renvoie mon Peuple,*

„ contre Pierre & les autres apôtres, & il veut l'emporter sur
 „ eux pour avoir été plus repris de justice & plus fouetté qu'eux?
 „ La fureur de la domination ne paraît-elle pas dans toute son
 „ insolence, quand il dit, aux mêmes Corinthiens, *Je viens à*
 „ *vous pour la troisième fois, je jugerai tout par deux ou trois*
 „ *témoins; je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché ni aux*
 „ *autres.*

„ A quels imbécilles, à quels cœurs abrutis de la vile po-
 „ pulace écrivait-il ainsi, en maître tyrannique? A ceux aux-
 „ quels il osait dire qu'il avait été ravi au troisième ciel. Lâche,
 „ & impudent imposteur! où est ce troisième ciel dans lequel
 „ tu as voyagé? Est-ce dans Vénus ou dans Mars? Nous rions
 „ de Mahomet quand ses commentateurs prétendent qu'il alla
 „ visiter sept ciels tout de suite dans une nuit. Mais Maho-
 „ met au moins ne parle pas dans son Alcoran d'une telle ex-
 „ travagance qu'on lui impute, & Paul ose dire qu'il a fait près
 „ de la moitié de ce voyage!

„ Quel était donc ce Paul qui fait encore tant de bruit, &
 „ qui est cité tous les jours à tort & à travers? Il dit, qu'il
 „ était citoyen Romain. J'ose affirmer qu'il ment impudemment.
 „ Aucun Juif ne fut citoyen Romain que sous les Décus & les
 „ Philippes. S'il était de Tarsis, Tarsis ne fut colonie Romaine,
 „ citée Romaine, que plus de cent ans après Paul. S'il
 „ était de Giscala, comme le dit Jérôme, ce village était en
 „ Galilée; & jamais les Galiléens n'eurent assurément l'hon-
 „ neur d'être citoyens Romains.

„ Il fut élevé aux pieds de Gamaliel, c'est-à-dire, qu'il fut
 „ domestique de Gamaliel. En effet, on remarque qu'il gardait
 „ les manteaux de ceux qui lapiderent Etienne, ce qui est l'em-
 „ ploi d'un valet. Les Juifs prétendirent qu'il voulait épouser
 „ la fille de Gamaliel. On voit quelque trace de cette aventure
 „ dans l'ancien livre qui contient l'histoire de Thecle. Il n'est
 „ pas étonnant que la fille de Gamaliel n'ait pas voulu d'un pe-
 „ tit valet chaive, dont les sourcils se joignaient sur un nez
 „ difforme, & qui avait les jambes crochues: c'est ainsi que les
 „ actes de Thecle le dépeignent. Dédaigné par Gamaliel & par
 „ sa fille, comme il méritait de l'être, il se joignit à la secte
 „ naissante de Céphas, de Jaques, de Matthieu, de Barnabé,
 „ pour mettre le trouble chez les Juifs.

„ Pour peu qu'on ait une étincelle de raison, on jugera que
 „ cette cause de l'apostasie de ce malheureux Juif, est plus na-
 „ turelle que celle qu'on lui attribue. Comment se persuadera-
 „ t-on qu'une lumière céleste l'ait fait tomber de cheval en
 „ plein midi, qu'une voix céleste se soit fait entendre à lui,
 „ que Dieu lui ait dit, *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?*
 „ ne rougit-on pas d'une telle sottise?

„ Si Dieu avait voulu empêcher que les disciples de Jésus ne
 „ fussent persécutés, n'aurait-il pas parlé aux princes de la
 „ nation plutôt qu'à un valet de Gamaliel? En ont-ils moins
 „ été chatiés depuis que Saul tomba de cheval? Saul-Paul ne
 „ fut-il pas chatié lui-même? à quoi bon ce ridicule miracle?

afin qu'il me serve, mais tu n'as pas voulu le renvoyer. . . . Et ils lui dirent : Le Dieu des Hébreux nous a appelés, nous partirons pour le désert, & nous ferons un chemin de trois jours, pour que nous sacrifions à notre Dieu. . . . Le Seigneur le Dieu des Hébreux m'a envoyé auprès de toi, disant : Renvoie mon Peuple pour qu'il me serve dans le désert. Moïse & Jésus n'ont pas été les seuls qui disent que Dieu dès le commencement avait pris un soin tout particulier des Juifs, & que leur sort avait été toujours fort heureux. Il paraît que c'est là le sentiment de Paul, quoique cet homme ait toujours été vacillant dans ses opinions, & qu'il en ait changé si souvent sur le dogme de la nature de Dieu : tantôt soutenant que les Juifs avaient eu seuls l'héritage de Dieu, & tantôt assurant que les Grecs y avaient eu part ; comme lorsqu'il dit (18) *Est-ce qu'il était seulement le Dieu des Hébreux ou l'était-il aussi des nations ? certainement il l'était des nations.* Il est donc naturel de demander à Paul, pourquoi, si Dieu a été non-seulement le Dieu des Juifs, mais aussi celui des autres Peuples, il a comblé les Juifs de biens & de grâces, il leur a donné Moïse, la Loi, les Prophètes, & fait en leur faveur plusieurs miracles, & même des prodiges qui paraissent fabuleux. Entendez les Juifs, ils disent : *L'homme a mangé le pain des Anges* (19). Enfin Dieu

„ Je prends le ciel & la terre à témoin, (s'il est permis de se
 „ servir de ces mots impropres le ciel & la terre) qu'il n'y a
 „ jamais eu de légende plus folle, plus fanatique, plus dégou-
 „ tante, plus digne d'horreur & de mépris.

(17) Exode chap. IV. v. 22. 23. chap. V. v. 3. chap. VII. v. 16.

(18) Epître aux Romains ch. III. v. 29.

(19) Ce passage dont l'Empereur se moque avec tant de raison, est tiré du Psaume LXXVII. v. 29. Ces Psaumes sont un

a envoyé aux Juifs Jésus qui ne fut, pour les autres nations, ni un Prophète, ni un Docteur, ni même un Prédicateur de cette grace divine & future, à laquelle à la fin ils devaient avoir part. Mais avant ce tems il se passa plusieurs milliers d'années, où les nations furent plongées dans la plus grande ignorance, rendant, selon les Juifs, un culte criminel aux simulacres des Dieux. Toutes les nations qui sont situées sur la terre depuis l'orient à l'occident, & depuis le midi jusqu'au septentrion, excepté un petit peuple, habitant depuis deux-mille ans une partie de la Palestine, furent donc abandonnées de Dieu. Mais comment est-il possible, si ce Dieu est le nôtre comme le vôtre, s'il a créé également toutes les nations, qu'il les ait si fort méprisées, & qu'il ait négligé tous les peuples de la terre? Quand même nous conviendrions avec vous, que le Dieu de toutes les nations a eu une préférence marquée pour la vôtre, & un mépris pour toutes les autres, ne s'ensuivra t-il pas de là, que Dieu est envieux, qu'il est partial? or comment Dieu peut-il être sujet à l'envie, à la partialité, & punir, comme vous le dites, les péchés des Pe-

recueil d'hymnes qui ne sont qu'un éternel galimatias. On n'y voit que des montagnes qui reculent ou qui bondissent, la mer qui s'enfuit avec la lune, le Seigneur qui aiguise ses flèches, qui met son épée sur sa cuisse. Et le but, le fonds de presque tous ces hymnes est d'exterminer ses voisins, d'éventrer les femmes & d'écraser contre les murs les enfans à la mammelle.

Voici le passage dont il s'agit: *Et il envoya aux nuées d'en haut, & il ouvrit les portes du ciel & la manne plut pour manger, & il leur donna le pain du ciel, & l'homme mangea le pain des Anges.* Cela prouve manifestement que ces idiots reconnaissaient les Anges corporels, mangeant, buvant, & engendrant comme les hommes. Les livres Juifs disent très souvent que les Anges mangerent, que les Anges coucherent avec les filles des hommes, qu'ils firent naitre des géans &c.

res sur les enfans innocens? Est-il rien de si contraire à la nature divine, nécessairement bonne par son essence?

Mais considérez de nouveau ces choses chez nous. Nous disons que le Dieu suprême, le Dieu créateur, est le Roi & le Pere commun de tous les hommes; qu'il a distribué toutes les nations à des Dieux, à qui il en a commis le soin particulier, & qui les gouvernent de la maniere qui leur est la meilleure & la plus convenable: car dans le Dieu suprême, dans le Pere, toutes les choses sont parfaites & unies; mais les Dieux créés agissent dans les particulieres qui leur sont commises, d'une maniere différente. Ainsi Mars gouverne les guerres dans les nations, Minerve leur distribue & leur inspire la prudence, Mercure les instruit plutôt de ce qui orne leur esprit, que de ce qui peut les rendre audacieuses. Les Peuples suivent les impressions, & les notions qui leur sont données par les Dieux qui les gouvernent. Si l'expérience ne prouve pas ce que nous disons; nous consentons que nos opinions soient regardées comme des fables, & les vôtres comme des vérités. Mais si une expérience, toujours uniforme & toujours certaine, a vérifié nos sentimens, & montré la fausseté des vôtres, auxquels elle n'a jamais répondu? pourquoi conservez-vous une croyance aussi fausse que l'est la vôtre? Apprenez-nous, s'il est possible, comment les Gaulois & les Germains sont audacieux, les Grecs & les Romains policés & humains, cependant courageux & belliqueux? les Egyptiens sont ingénieux & spirituels; les Syriens, peu propres aux armes, sont pru-

dents, rusés & dociles? S'il n'y a pas une cause & une raison de la diversité des mœurs & des inclinations de ces nations, & qu'elle soit produite par le hazard (20), il faut nécessairement en conclure qu'aucune providence ne gouverne le monde. Mais si cette diversité si marquée est toujours la même & est produite par une cause, qu'on m'apprenne d'où elle vient, si c'est directement par le Dieu suprême.

Il est constant qu'il y a des loix établies chez tous les hommes, qui s'accordent parfaitement aux notions & aux usages de ces mêmes hommes. Ces loix sont humaines & douces chez les Peuples qui sont portés à la douceur: elles sont dures & même cruelles chez ceux dont les mœurs sont féroces. Les différents Législateurs, dans les instructions qu'ils ont données aux nations, se sont conformés à leurs idées; ils ont fort peu ajouté & changé à leurs principales coutumes. C'est pourquoi les Scythes regardent Anacharsis comme un insensé, parce qu'il avait voulu introduire des loix contraires à leurs mœurs.

La façon de penser des différentes nations ne

(20) J'oserais n'être pas entièrement ici de l'avis de l'Empereur Julien. Il me semble que ce n'est pas dans les caractères différents des peuples qu'on doit chercher les grandes preuves de la providence générale de l'Etre Suprême. On pourrait dire qu'un Romain & un Scyte différent non seulement par le climat, mais sur-tout par leur gouvernement & leur éducation. Ces deux causes qui rendirent autrefois ces deux nations respectables ayant absolument changé, les peuples ont changé aussi. La Providence générale éclate, ce me semble, dans les loix immuables qu'elle a prescrites à la nature, dans la profondeur de géométrie avec laquelle l'Univers est arrangé, dans le mécanisme inimitable des corps organisés, dans le prodige sans cesse renaissant des générations, dans le nombre prodigieux des moyens certains qui opèrent des fins certaines. Voilà ce que des Juifs & les Chrétiens ignoraient, & ce que les philosophes ne savaient que très confusément.

peut jamais être changée entièrement. L'on trouvera fort peu de peuples situés à l'occident, qui cultivent la Philosophie & la géométrie, (& qui même soient propres à ce genre d'étude, quoique l'Empire Romain ait étendu si loin ses conquêtes. Si quelques-uns des hommes les plus spirituels de ces nations sont parvenus sans étude à acquérir le talent de s'exprimer avec clarté, & avec quelque grace, c'est à la simple force de leur génie qu'ils en sont redevables. D'où vient donc la différence éternelle des mœurs, des usages, des idées des nations?

Venons actuellement à la variété des langues, & voyons combien est fabuleuse la cause que Moïse lui donne. Il dit que les fils des hommes, ayant multiplié, voulurent faire une ville, & bâtir au milieu une grande tour (21):

(21) L'Empereur Julien nous paraît aujourd'hui bien bon d'avoir daigné réfuter la fable absurde de la tour de Babel. Mais comme celle des géans qui firent la guerre aux Dieux, & qui entassèrent Ossa sur Pélion n'est pas moins extravagante, il fait très bien de les comparer l'une avec l'autre. La seule différence est que les Grecs & les Romains ne croyaient rien de leur mythologie, & que les Chrétiens étaient persuadés de la leur. La mythologie n'était point la religion de la Grèce & de Rome; mais par un renversement d'esprit presque inconcevable, tous les livres Juifs étaient devenus la religion des Juifs & des Chrétiens. Tout ce qu'un misérable Scribe avait transcrit dans Jérusalem & qui était compris dans le canon Hébraïque, était réputé dicté par Dieu même. Ceux qu'on a depuis si ridiculement nommés *Payens*, ne tombèrent point dans cet excès qui déshonore la raison. Ils n'attribuèrent point aux Dieux les fables absurdes d'Hésiode & d'Orphée. Les métamorphoses d'Ovide n'ont jamais passé pour un livre sacré; & parmi nous l'histoire de Lot couchant avec ses deux filles, la femme Edith changée en statue de sel, & la tour de Babel sont des ouvrages du St. Esprit.

La première éducation de nos enfans est de leur apprendre ces sottises qu'ils méprisent bientôt. Misérables que vous êtes! apprenez leur à connaître un seul Dieu, à l'aimer, à être justes. Voulez-vous qu'ils soient honnêtes-gens, empêchez-les de lire la Bible.

Dieu dit alors qu'il descendrait, & qu'il confondrait leur langage. Pour qu'on ne me soupçonne pas d'altérer les paroles de Moïse, je les rapporterai ici (22). *Ils dirent (les hommes) venez, bâtissons une ville & une tour, dont le sommet aille jusqu'au Ciel, & acquérons nous de la réputation avant que nous soyons dispersés sur la surface de la terre. Et le Seigneur descendit pour voir la ville, & la tour que les fils des hommes avaient bâties: & le Seigneur dit; voici ce n'est qu'un même peuple, ils ont un même langage, & ils commencent à travailler, & maintenant rien ne les empêchera d'exécuter ce qu'ils ont projeté: Or ça descendons & confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent pas le langage l'un de l'autre. Ainsi le Seigneur les dispersa de là par toute la terre, & ils cessèrent de bâtir leur ville. Voilà les contes fabuleux, auxquels vous voulez que nous ajoûtions foi: & vous refusez de croire, ce que dit Homere des Aloïdes, qui mirent trois montagnes l'une sur l'autre pour se faire un chemin jusqu'au Ciel. Je sais que l'une & l'autre de ces histoires sont également fabuleuses; mais puisque vous admettez la vérité de la première, pourquoi refusez vous de croire à la seconde? ces contes sont également ridicules. Je pense qu'on ne doit pas ajouter plus de foi aux uns qu'aux autres; je crois même, que ces fables ne doivent pas être proposées comme des vérités à des hommes ignorans. Comment peut-on espérer de leur persuader, que tous les hommes habitans dans une contrée, & se servant de la même langue, n'ayent pas senti l'impossibilité de trouver, dans*

(22) Genèse chap. XI. v. 4—8.

ce qu'ils ôteraient de la terre, assez de matériaux pour élever un bâtiment qui allât jusqu'au Ciel? il faudrait employer tout ce que les différens côtés de la terre contiennent de solide, pour pouvoir parvenir jusqu'à l'orbe de la lune. D'ailleurs quelle étendue les fondemens, & les premiers étages d'un semblable édifice ne demanderaient-ils pas? Mais supposons que tous les hommes de l'Univers se réunissent ensemble, & parlant la même langue eussent voulu épuiser la terre de tous les côtés, & en employer toute la matiere pour élever un bâtiment; quand est-ce que ces hommes auraient pû parvenir au Ciel, quand même l'ouvrage qu'ils entreprenaient, eut été de la construction la plus simple? Comment donc pouvez-vous débiter & croire une fable aussi puérile, & comment pouvez-vous vous attribuer la connaissance de Dieu, vous qui dites qu'il fit naître la confusion des langues, parcequ'il craignit les hommes? Peut-on avoir une idée plus absurde de la Divinité!

Mais arrêtons nous encore quelque tems sur ce que Moïse dit de la confusion des langues. Il l'attribue à ce que Dieu craignit, que les hommes, parlant un même langage, ne vinssent l'attaquer jusques dans le Ciel. Il en descendit donc apparemment pour venir sur la terre; car où pouvait-il descendre ailleurs? c'était mal prendre ces précautions: puisqu'il craignait que les hommes ne l'attaquassent dans le Ciel, à plus forte raison devait-il les appréhender sur la terre. A l'occasion de cette confusion des langues, Moïse ni aucun autre Prophète n'a parlé de la cause de la différence des mœurs &

dés loix des hommes, quoiqu'il y ait encore plus d'opposition, & de contrariétés dans les mœurs, & dans les loix des nations, que dans leur langage. Quel est le Grec (23) qui ne regarde comme un crime de connaître charnellement sa mere, sa fille, & même sa sœur? Les Perses pensent différemment, ces incestes ne sont point criminels chez eux. Il n'est pas nécessaire pour faire sentir la diversité des mœurs, que je montre combien les Germains aiment la liberté, avec quelle impatience ils sont soumis à une domination étrangère; les Syriens, les Perses, les Parthes sont au contraire, doux, paisibles ainsi que toutes les autres nations, qui

(23) Il faut ou qu'on ait altéré le texte de Julien ou qu'il se soit trompé; car il était permis aux Grecs d'épouser leurs sœurs consanguines & non pas leurs sœurs utérines. Il n'était point du tout permis chez les Perses d'épouser sa mere comme Julien le dit. C'était un bruit populaire, accrédité chez les Romains pour rendre plus odieux les Persans leurs ennemis. Jamais les Romains ne connurent les mœurs Persanes, parce qu'ils n'apprirent jamais la langue. Ils avaient des notions aussi fausses sur les Perses que les Italiens en eurent sur les Turcs au seizième siècle.

Mais le raisonnement de l'Empereur est très concluant. Si Dieu a été assez indigne de la Divinité, pour n'aimer que la honte Juive, pour ne vouloir être servi, être connu que par elle, les autres nations ne lui doivent rien. Elles sont en droit de lui dire; réglez sur Isacar & sur Zabulon. Nous ne vous connaissons pas. C'est un blasphème horrible de quelque côté qu'on se tourne.

Il est certain que la Providence a pris le même soin de tous les hommes, qu'elle a mis entre eux les différences qui viennent du climat; qu'elle a tout fait pour que tout s'est fait sans lui. Dieu est le Dieu de l'Univers, ou il n'y a point de Dieu. Celui qui nie la Divinité est un insensé. Mais celui qui dit, Dieu n'aime que moi & il méprise tout le reste, est un barbare détestable & l'ennemi du genre humain. Tels étaient les Juifs; & il y a bien paru. Les Chrétiens qui leur ont succédé, ont senti malgré leurs absurdités toute l'horreur de ce système. Pour diminuer cette horreur, ils ont dit, tout le monde sera Chrétien. Pour y parvenir, ils ont prêché, persécuté & tué. Mais ils ont été chassés, exterminés de l'Asie, de l'Afrique & de la plus belle partie de l'Europe. Les Arabes & les Turcs ont vaincu sans le savoir l'Empereur Julien.

font à l'orient & au midi. Si cette contrariété de mœurs, de loix, chez les différents peuples, n'est que la suite du hazard, pourquoi ces mêmes peuples, qui ne peuvent rien attendre de mieux de l'Etre Suprême, honorent-ils & adorent-ils un Etre, dont la providence ne s'étend point sur eux? Car celui qui ne prend aucun soin du genre de vie, des mœurs, des coutumes, des réglemens, des loix, & de tout ce qui concerne l'état civil des hommes, ne saurait exiger un culte de ces mêmes hommes, qu'il abandonne au hazard, & aux ames desquels il ne prend aucune part. Voyez combien votre opinion est ridicule dans les biens qui concernent les hommes, observons ici que ceux qui regardent l'esprit sont bien au dessus de ceux du corps. Si donc l'Etre Suprême a méprisé le bonheur de nos ames, n'a pris aucune part à ce qui pouvait rendre notre état heureux, ne nous a jamais envoyé, pour nous instruire, des Docteurs, des Législateurs, mais s'est contenté d'avoir soin des Hébreux, de les faire instruire par Moïse, & par les Prophètes, de quelle espèce de grace pouvons-nous le remercier? Loïn qu'un sentiment, aussi injurieux à la Divinité Suprême, soit véritable, voyez combien nous lui devons de bienfaits qui vous sont inconnus. Elle nous a donné des Dieux, & des Protectors qui ne sont point inférieurs à celui que les Juifs ont adoré dès le commencement, & que Moïse dit n'avoir eu d'autre soin que celui des Hébreux. La marque évidente, que le Créateur de l'Univers a connu, que nous avions de lui une notion plus exacte & plus conforme à sa nature, que n'en avaient les Juifs, c'est qu'il

nous a comblé de biens, qu'il nous a donné en abondance ceux de l'esprit, & ceux du corps, comme nous le verrons dans peu. Il nous a envoyé plusieurs Législateurs, dont les moindres n'étaient pas inférieurs à Moïse; & les autres lui étaient bien supérieurs.

S'il n'est pas vrai, que l'Etre Suprême a donné le gouvernement particulier de chaque nation à un Dieu, à un Génie qui régit & protège un certain nombre d'êtres animés, qui sont commis à sa garde, aux mœurs & aux loix desquels il prend part: qu'on nous apprenne d'où viennent, dans les loix & les mœurs des hommes, la différence qui s'y trouve. Répondre que cela se fait par la volonté de Dieu, c'est ne nous apprendre rien. Il ne suffit pas d'écrire dans un livre: *Dieu a dit, & les choses ont été faites*; car il faut voir, si ces choses qu'on dit avoir été faites par la volonté de Dieu, ne sont pas contraires à l'essence des choses: auquel cas elles ne peuvent avoir été faites par la volonté de Dieu, qui ne peut changer l'essence des choses. Je m'expliquerai plus clairement. Par exemple, Dieu commanda que le feu s'élevât, & que la terre fut au dessous. Il fallait donc que le feu fut plus léger & la terre plus pesante. Il en est ainsi de toutes les choses. Dieu ne saurait faire que l'eau fut du feu, & le feu de l'eau en même tems, parce que l'essence de ces élémens ne peut permettre ce changement, même par le pouvoir divin. Il en est de même des essences divines que des mortelles, elles ne peuvent être changées. D'ailleurs il est contraire à l'idée que nous avons de Dieu de dire, qu'il exécute des choses

qu'il fait être contraires à l'ordre, & qu'il veut détruire ce qui est bien selon sa nature. Les hommes peuvent penser d'une manière aussi peu juste, parce qu'étant nés mortels ils sont faibles, sujets aux passions & portés au changement. Mais Dieu étant éternel, immuable, ce qu'il a ordonné doit l'être aussi. Toutes les choses qui existent sont produites par leur nature, & conformes à cette même nature. Comment est-ce que la nature pourrait donc agir contre le pouvoir divin, & s'éloigner de l'ordre, dans lequel elle doit être nécessairement? Si Dieu donc avait voulu, que non-seulement les langues des nations, mais leurs mœurs & leurs loix fussent confondues, & changées tout à coup, cela étant contraire à l'essence des choses, il n'aurait pu le faire par sa seule volonté; il aurait fallu, qu'il eut agi selon l'essence des choses: or il ne pouvait changer les différentes natures des êtres, qui s'opposaient invinciblement à ce changement subit. Ces différentes natures s'aperçoivent non seulement dans les esprits, mais encore dans les corps des hommes, nés dans différentes nations. Combien les Germains & les Scythes ne sont-ils pas entièrement différens des Africains & des Ethiopiens? Peut-on attribuer une aussi grande différence au simple ordre qui confondit les langues, & n'est-il pas plus raisonnable d'en chercher l'origine dans l'air, dans la nature du climat, dans l'aspect du Ciel, & chez les Dieux qui gouvernent ces hommes dans des climats opposés l'un à l'autre?

Il est évident que Moïse a connu cette vérité, mais il a cherché à la déguiser & à l'obscur-

cirv C'est ce qu'on voit clairement, si l'on fait attention qu'il a attribué la division des langues, non à un seul Dieu, mais à plusieurs. Il ne dit pas que Dieu descendit seul ou accompagné d'un autre; il écrit, *qu'ils descendirent plusieurs*. Il est donc certain qu'il a cru, que ceux qui descendirent avec Dieu étaient d'autres Dieux. N'est-il pas naturel de penser, que s'ils se trouverent à la confusion des langues, & s'ils en furent la cause, ils furent aussi celle de la diversité des mœurs & des loix des nations, lors de leurs dispersions.

Pour réduire en peu de mots ce dont je viens de parler amplement; je dis que si le Dieu de Moïse est le Dieu Suprême, le Créateur du monde, nous l'avons mieux connu que le Législateur Hébreu, nous qui le regardons comme le Père & le Roi de l'Univers dont il a été le Créateur. Nous ne croyons pas, que parmi les Dieux qu'il a donnés aux peuples, & auxquels il en a confié le soin, il ait favorisé l'un beaucoup plus que l'autre. Mais quand même Dieu en aurait favorisé un, & lui aurait attribué le gouvernement de l'Univers, il faudrait croire que c'est à un de ceux qu'il nous a donné, à qui il a accordé cet avantage. N'est-il pas plus naturel d'adorer à la place du Dieu Suprême celui qu'il aurait chargé de la domination de tout l'Univers; que celui auquel il n'aurait confié le soin que d'une très-petite partie de ce même Univers?

Les Juifs vantent beaucoup les loix de leur Décalogue. * (24) *Tu ne voleras point. Tu ne*

* Deuteronomie chap. V.

(24) Julien a très-grande raison sur le décalogue. Il n'y a

tueras pas. Tu ne rendras pas de faux témoignage. Ne voila-t-il pas des loix bien admirables, & auxquelles il a fallu beaucoup penser pour les établir! Plaçons ici les autres préceptes du Décalogue, que Moïse assure avoir été dictés par Dieu même. Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai retiré de la terre d'Egypte. Tu n'auras point d'autre Dieu que moi. Tu ne te feras pas des simulacres. En voici la raison. Je suis le Seigneur ton Dieu; qui punis les péchés des Peres sur les Enfants; car je suis un Dieu jaloux. Tu ne prendras pas mon nom en vain. Souviens-toi du jour du Sabbat. Honore ton Pere & ta Mere. Ne commets pas d'adultere. Ne tue point. Ne rends pas de faux témoignage, & ne désire pas le bien de ton prochain. Quelle est la nation, qui connaisse les Dieux, & qui ne suive pas tous ces préceptes, si l'on en excepte ces deux, Souviens-toi du Sabbat &

point de peuple policé qui n'ait eu des loix semblables & beaucoup plus détaillées. Les loix données par le premier Zoroastre, confirmées par le second & rédigées dans le Sadder, sont d'une morale cent fois plus utile & plus sublime. En voici les principaux articles.

- Evitez les moindres péchés.
- Connaissez-vous vous-mêmes.
- Ne désespérez point de la miséricorde divine.
- Cherchez toutes les occasions de faire le bien.
- Abhorrez la pédérastie.
- Récitez des prières avant de manger votre pain & partagez-le avec les pauvres.
- Ne négligez pas l'expiation du baptême.
- Priez Dieu en vous couchant.
- Gardez vos promesses.
- Quand vous doutez si une chose est juste, abstenez vous-en.
- Donnez du pain à vos chiens puisqu'ils vous servent.
- N'offensez jamais votre pere qui vous a élevé, ni votre mere qui vous a porté neuf mois dans son sein.
- (Ce précepte est bien éloigné de la prétendue permission de commettre un inceste avec sa mere.)

Nous ne pousserons pas plus loin cette comparaison des loix Persannes avec les Hébraïques. Nous dirons seulement que les loix de Zaleucus sont bien supérieures, & la morale de Marc Aurele & d'Epictete supérieure encore à celle de Zaleucus.

n'adore pas les autres Dieux? Il y a des peines ordonnées par tous les peuples contre ceux, qui violent ces loix. Chez certaines Nations ces peines sont plus sévères que chez les Juifs, chez d'autres elles sont les mêmes que parmi les Hébreux: quelques Peuples en ont établi de plus humaines.

Mais considérons ce passage: *Tu n'adoreras point les Dieux des autres nations.* Ce discours est indigne de l'Etre Suprême, qui devient, selon Moïse, un Dieu jaloux: (25) Aussi cet Hébreu dit-il, dans un autre endroit, *Nôtre Dieu est un feu dévorant.* Je vous demande si un homme jaloux & envieux ne vous paraît pas digne de blâme? comment pouvez-vous donc croire, que Dieu soit susceptible de haine & de jalousie, lui qui est la souveraine perfection? est-il convenable de parler aussi mal de la nature, de l'essence de Dieu, de mentir aussi manifestement? Montrons plus clairement l'absurdité de vos opinions. Si Dieu est jaloux, il s'ensuit nécessairement que les autres Dieux sont adorés malgré lui: cependant ils le sont par toutes les autres nations. Or pour contenter sa jalousie, pourquoi n'a-t-il pas empêché, que les hommes

ne

(25) Julien prouve très-bien que la qualité de Dieu jaloux déshonore la Divinité. De plus ce terme de jaloux marque évidemment que les Juifs reconnaissaient d'autres Dieux sur lesquels ils voulaient l'emporter.

Si leur Dieu était jaloux, il était donc faible, impuissant. On n'est point jaloux quand on a l'empire suprême. Il n'y a rien à répliquer à ce que dit l'Empereur Julien. C'est en vain qu'on répond, Dieu est jaloux de nos hommages, jaloux de notre amour. C'est faire de Dieu une coquette qui veut que son amant n'ait point d'autre maîtresse. Mais cette jalousie suppose qu'en effet cette femme a des rivales. Si elle n'en a point, elle est folle de les craindre.

ne rendissent un culte à d'autre Dieu qu'à lui? En agissant ainsi, ou il a manqué de pouvoir, ou au commencement il n'a pas voulu défendre le culte des autres Dieux, il l'a toléré & même permis. La première de ces propositions est impie, car qui peut borner la puissance de Dieu? La seconde soumet Dieu à toutes les foiblesses humaines: il permet une chose, & la défend ensuite par jalousie; il souffre pendant longtems que toutes les nations tombent dans l'erreur. N'est-ce pas agir comme les hommes les moins louables, que de permettre le mal pouvant l'empêcher? Cessez de soutenir des erreurs, qui vous rendent odieux à tous les gens qui pensent.

Allons plus avant. Si Dieu veut être seul adoré, pourquoi, Galiléens, adorez-vous ce prétendu fils que vous lui donnez, qu'il ne connut jamais, (26) & dont il n'a aucune idée? Je ne fais par quelle raison vous vous efforcez de lui donner un substitut, & de mettre un autre à sa place.

Il n'est aucun mortel aussi sujet à la violence

(26) Jusqu'au tems du fougueux Athanase on ne reconnut jamais Jésus pour Dieu. On ne lui fait point prononcer ce blaspême dans les évangiles. *Fils de Dieu* signifiait un homme attaché à la loi de Dieu, comme *fils de Bélial* signifiait un homme débauché, un pervers. Loin d'oser l'égaliser à Dieu, on lui fait dire: mon pere est plus grand que moi; il n'y a que mon pere qui sache ces choses; je vais à Dieu, je vais à mon pere.

Paul lui-même ne dit jamais que Jésus soit Dieu, il dit tout le contraire. *Le don de Dieu s'est répandu sur nous par un seul homme, qui est Jésus-Christ. — à Dieu qui est le seul sage, honneur & gloire par Jésus. — Nous les héritiers de Dieu & cohéritiers de Christ — tout lui est assujetti en exceptant sans doute Dieu.*

On ne peut dire ni plus positivement ni plus souvent que Jésus n'était qu'un homme. On s'enhardit peu à peu. D'abord on le fait oint, Messie, puis fils de Dieu, puis enfin Dieu. On était encouragé à ce comble de hardiesse par les Grecs & les Romains qui diviniserent tant de héros. C'est ainsi que tout s'établit. Le premier pas effraye. Le dernier ne coûte plus rien.

des passions, que le Dieu des Hébreux. Il se livre sans cesse à l'indignation, à la colere, à la fureur: il passe dans un moment d'un parti à l'autre. Ceux qui parmi vous, Galiléens, ont lu le Livre, auquel les Hébreux donnent le nom de *Nombres*, connaissent la vérité de ce que je dis. Après que l'homme, qui avait amené une Madianite, qu'il aimait, eut été tué lui & cette femme par un coup de javeline, Dieu dit à Moïse * (27): *Phinées fils d'Eléazar, fils d'Aaron le Sacrificateur, a détourné ma colere de dessus les Enfans d'Israël, parce qu'il a été animé de mon zèle au milieu d'eux; & je n'ai point consumé & réduit en cendres les enfans d'Israël par mon ardeur.* Peut-on voir une cause plus légère, que celle pour laquelle l'écrivain Hébreu représente l'Etre Suprême livré à la plus terrible colere? & que peut on dire de plus absurde & de plus contraire à la nature de Dieu? Si dix hommes, quinze si l'on veut, mettons en cent, allons plus avant mille, ont désobéi aux ordres de Dieu, faut-il pour punir dix hommes & même mille, en faire périr vingt-quatre mille (28), comme il arriva dans cette occa-

* *Nombres chap. XXV. v. 10—12.*

(27) Rien n'est plus horrible que les assassinats sacrés, dont les livres Juifs fourmillent. On en compte plus de trois cents mille, & cela pour les causes les plus légères. Heureusement tant d'assassinats sont incroyables. Il faut que ceux qui se plurent à les écrire, eussent des ames aussi insensées qu'atroces. Tous ces contes sont infiniment au dessous de l'histoire de Gargantua qui avalait sept pelerins en mangeant des laitues. Du moins Rabelais donnait son extravagant roman pour ce qu'il était, & on ose faire Dieu auteur du roman où il est dit qu'on tue en un jour vingt-quatre mille Juifs pour une Madianite.

(28) Voyez, un homme des enfans d'Israël vint, & amena à ses freres une Madianite: ce que Phinées fils d'Eléazar ayant vu; il se leva du milieu de l'assemblée, & prit une javeline en main, & il entra vers l'homme Israélite dans la tente, & les

DE L'EMPEREUR JULIEN. 51

sion ? Combien n'est-il pas plus conforme à la nature de Dieu, de sauver un coupable avec mille innocens, que de perdre un coupable en perdant mille innocens ? Le Créateur du Ciel & de la terre, se livre à de si grands excès de colere, qu'il a voulu plusieurs fois détruire entièrement la nation des Juifs, cette nation qui lui était si chere. Si la violence d'un génie, si celle d'un simple héros peut être funeste à tant de villes, qu'arriverait-il donc aux démons, aux anges, à tous les hommes sous un Dieu aussi violent & aussi jaloux que celui de Moïse ?

Comparons maintenant, non Moïse, mais le Dieu de Moïse, à Lycurgue qui fut un Législateur sage, à Solon qui fut doux & clément, aux Romains qui userent de tant de bonté & de tant d'équité envers les criminels.

Apprenez, Galiléens, combien nos loix & nos mœurs sont préférables aux vôtres. Nos Législateurs & nos Philosophes nous ordonnent d'imiter les Dieux, autant que nous pouvons, ils nous prescrivent, pour parvenir à cette imitation, de contempler & d'étudier la nature des choses. C'est dans la contemplation, dans le recueillement, & les réflexions de l'ame sur elle-même, que l'on peut acquérir les vertus qui nous approchent des Dieux, & nous rendent, pour ainsi dire, semblables à eux. Mais qu'apprend chez les Hébreux l'imitation de leur Dieu ? elle enseigne aux hommes à se livrer à la fureur, à la colere, & à la jalousie la plus cruelle. *Phinées*, dit le Dieu des Hébreux

transperça tous deux par le ventre, l'homme Israélite & la femme, & la plaie fut arrêtée, & il y en eut vingt-quatre mille qui en moururent de cette plaie. *Nomb. ch. XXV. v. 6. & suiv.*

a appaisé ma fureur , parce qu'il a été animé de mon zèle contre les Enfans d'Israël. Ainsi le Dieu des Hébreux cesse d'être en colere (29), s'il trouve quelqu'un qui partage son indignation & son chagrin. Moïse parle de cette maniere en plusieurs endroits de ses Ecrits.

Nous pouvons prouver évidemment , que l'Etre Suprême ne s'en est pas tenu à prendre soin des Hébreux, mais que sa bonté & sa providence se sont étendues sur toutes les autres nations, elles ont même reçu plus de graces que les Juifs. Les Egyptiens ont eu beaucoup plus de Sages qui ont fleuri chez eux, & dont les noms sont connus. Plusieurs de ces Sages ont succédé à Hermès; je parle de ce Hermès, qui fut le troisieme de ce nom qui vint en Egypte. Il y a eu chez les Caldéens & chez les Assiriens un grand nombre de philosophes depuis Annus (30) & Bélus; & chez les Grecs

(29) Et l'Eternel parla à Moïse; en disant: Phinées, fils d'Eleazar, fils d'Aaron, a appaisé ma colere de dessus les enfans d'Israël, parce qu'il a été animé de mon zele au milieu d'eux, & c'est pourquoi je n'ai pas consumé les enfans d'Israël par mon ardeur. Nomb. chap. XXV. v. 10 & 11. *Tum Jehova Moses sic est allocutus, Phinees Eleazari filius, Aaronis Pontificis nepos, suo illa ergo me studio, quod in rebus Israelites praeiitit, meam ab eis exandescitiam avertit, in causaque fuit ut ego eos meo impetu non omnino conficerem.* Voilà la traduction de Castellion d'après le texte hébreu; elle ne dit pas, que Dieu ait voulu brûler les Israélites, mais qu'il a voulu les détruire: la traduction française, que je cite, est conforme à celle des septantes: enfin, quoiqu'il en soit, être détruit c'est toujours périr; ainsi les traductions different de peu.

Note de Mr. d'Argens.

(30) Il seroit à souhaiter que Julien nous eut dit quels étoient cet Hermès, cet Annus, & ce Bélus. Hermès n'est point un nom Egyptien. Annus & Bélus ne sont point des noms Caldéens. Hermès étoit l'ancien Thaut, que Sanchoniaton dit avoir vécu huit cens ans avant lui, & dont il cite les ouvrages. Or Sanchoniaton étoit contemporain de Moïse tout au moins, s'il n'étoit pas plus ancien. Nous n'avons aucun fragment de l'antiquité qui parle des livres de Bel qu'on a nommé Bélus. Pour Annus il est absolument inconnu.

une quantité considérable depuis Chiron, parmi lesquels il y a eu des hommes éclairés, qui ont perfectionné les arts, & interprété les choses divines. Les Hébreux se vantent ridiculement d'avoir tous ces grands hommes dans un seul. Mais David & Samson méritent plutôt le mépris que l'estime des gens éclairés. Ils ont d'ailleurs été si médiocres dans l'art de la guerre, & si peu comparables aux Grecs, qu'ils n'ont pu étendre leur domination au delà des bornes d'un très-petit pays.

Dieu a donné à d'autres nations, qu'à celle des Hébreux, la connaissance des sciences & de la philosophie. L'Astronomie ayant pris naissance chez les Babiloniens, a été perfectionnée par les Grecs; la Géométrie inventée par les Egyptiens, pour faciliter la juste division des terres, a été poussée au point où elle est aujourd'hui par ces mêmes Grecs. Ils ont encore réduit en art, & fait une science utile des nombres, dont la connaissance avait commencé chez les Phéniciens. Les Grecs se servirent ensuite de la Géométrie, de l'Astronomie, de la connaissance des nombres, pour former un troisième art. Après avoir joint l'Astronomie à la Géométrie, & la propriété des nombres à ces deux sciences; ils y unirent la modulation, formerent leur musique, la rendirent mélodieuse, harmonieuse, capable de flater l'oreille par les accords & par la juste proportion des sons.

Continuerai-je de parler des différentes sciences qui ont fleuri dans toutes les nations, ou bien ferai-je mention des hommes qui s'y sont distingués par leurs lumières & par leur probité? Platon, Socrate, Aristide, Cimon, Tha-

les, Licurgue, Agésilas, Archidamus; enfin, pour le dire en un mot, les Grecs ont eu un peuple de Philosophes, de grands Capitaines, de Législateurs, d'habiles artistes; & même les Généraux d'armée, qui parmi eux ont été regardés comme les plus cruels & les plus scélérats, ont agi, envers ceux qui les avaient offensés, avec beaucoup plus de douceur & de clémence, que Moïse à l'égard de ceux de qui il n'avait reçu aucune offense.

De quel regne glorieux & utile aux hommes vous parlerai-je? sera-ce de celui de Persée, d'Eaque, ou de Minos Roi de Crète? ce dernier purgea la mer des Pirates, après avoir mis les barbares en fuite, depuis la Syrie jusqu'en Sicile. Il établit sa domination, non seulement sur toutes les villes, mais encore sur toutes les côtes maritimes. Le même Minos, ayant associé son frere à son Royaume, lui donna à gouverner une partie de ses sujets. Minos établit des loix admirables, qui lui avaient été communiquées par Jupiter, & c'était selon ces loix que Rhadamante exerçait la justice.

Mais qu'a fait votre Jésus, qui après avoir séduit quelques Juifs des plus méprisables, est connu seulement depuis trois cents ans? pendant le cours de sa vie il n'a rien exécuté, dont la mémoire soit digne de passer à la postérité, si ce n'est que l'on ne mette au nombre des grandes actions, qui ont fait le bonheur de l'Univers, la guérison de quelques démoniaques (31) des petits villages de Bethsaïda & de Béthanie.

(31) C'est ici ce qu'on appelle un argument *ad hominem*. Je vous passe la guérison de quelques boiteux, de quelques démoniaques. Il semble qu'en effet Julien avait le faible de croire à tou-

DE L'EMPEREUR JULIEN. 55

Après que Rome eut été fondée elle soutint plusieurs guerres, se défendit contre les ennemis qui l'environnaient, & en vainquit une grande partie : mais le péril étant augmenté, & par conséquent le secours lui étant devenu plus nécessaire, Jupiter lui donna Numa, qui fut un homme d'une vertu admirable, qui se retirant souvent dans des lieux écartés conversait avec les Dieux familièrement, & recevait d'eux des avis très salutaires sur les loix qu'il établit, & sur le culte des choses religieuses.

Il paraît que Jupiter donna lui-même une partie de ces institutions divines à la ville de Rome, par des inspirations à Numa, par la Sybille, & par ceux que nous appellons devins. Un bouclier (31) tomba du Ciel, on trouva

tes les guérisons miraculeuses d'Esculape, & qu'avec tous les Grecs & tous les Romains il reconnaissait des démoniaques. Toutes les maladies inconnues étaient attribuées aux mauvais génies chez les Romains & chez les Grecs. Les Juifs n'avaient pas manqué d'ajouter cette superstition à toutes celles dont ils étaient accablés. L'exorcisme était depuis longtems chez eux comme chez les Grecs. Julien dit donc aux Chrétiens : vous exorcisez & nous aussi. Vous guérissez des boiteux & nous aussi. Il pouvait même ajouter, vous avez ressuscité des morts, & nous aussi. Car chez les Grecs Pelops, Hippolite, Euridice furent ressuscités. Apollon fut chassé du ciel pour avoir ressuscité trop de morts. Il semble que les nations aient disputé à qui dirait le plus de sottises.

(32) Julien pouvait se passer de citer ce bouclier tombé du ciel. S'il est abominable d'adorer une croix, il est ridicule de révéler un bouclier.

Tous les peuples ont adopté de pareilles rêveries. On gardait dans Jérusalem un boisseau de la manne céleste. Les Rois francs ont eu leur ampoule apportée par un pigeon, & leur orisflamme leur fut donné par un Ange. La maison de Lorette est venue par les airs. Ces bêtises sont inventées dans des tems grossiers. On en rit ensuite, & on les laisse subsister pour la populace qui les aime. Mais il vient un tems où le plus bas peuple n'en veut plus. Les savetiers de Stokholm, d'Amsterdam, de Londres, de Berlin les réprouvent. Il est tems que le reste de l'Europe devienne raisonnable.

une tête en creusant sur le mont Capitolin , d'où le Temple du grand Jupiter prit son nom. Mettrons-nous ces bienfaits , & ces présents des Dieux au nombre des premiers , ou des seconds qu'ils font aux nations ? Mais vous , Galiléens , les plus malheureux des mortels par votre prévention , lorsque vous refusez d'adorer le bouclier tombé du Ciel , honoré depuis tant de siècles par vos ancêtres , comme un gage certain de la gloire de Rome , & comme une marque de la protection directe de Jupiter & de Mars , vous adorez le bois d'une croix , vous en faites le signe sur votre front , & vous le placez dans le plus fréquenté de vos appartements. Doit-on haïr , ou plaindre & mépriser ceux , qui passent chez vous pour être les plus prudents , & qui tombent cependant dans des erreurs si funestes ? ces insensés , après avoir abandonné le culte des Dieux éternels , suivi par leurs Peres , prennent pour leur Dieu un homme mort chez les Juifs.

L'inspiration divine , que les Dieux envoient aux hommes , n'est le partage que de quelques-uns dont le nombre est petit ; il est difficile d'avoir part à cet avantage , & le tems n'en peut être fixé. Ainsi les Oracles , & les Prophéties non seulement n'ont plus lieu chez les Grecs , mais même chez les Egyptiens. L'on voit des Oracles fameux cesser dans la révolution des tems : c'est pourquoi Jupiter , le protecteur & le bienfaiteur des hommes , leur a donné l'observation des choses qui servent à la divination , afin qu'ils ne soient pas entièrement privés de la société des Dieux , & qu'ils reçoivent , par

la connaissance de cette science, les choses qui leur sont nécessaires.

Peu s'en est fallu, que je n'aie oublié le plus grand des bienfaits de Jupiter & du Soleil: ce n'est pas sans raison que j'ai différé d'en parler jusqu'à présent. Ce bienfait ne regarde pas les seuls Grecs, mais toutes les nations qui y ont eu part. Jupiter ayant engendré Esculape (33), ce sont des vérités couvertes par la fable, & que l'esprit peut seul connaître.) Ce Dieu de la médecine fut vivifié dans le monde, par la fécondité du Soleil. Un Dieu si salutaire aux hommes étant donc descendu du Ciel, sous la forme humaine, parut d'abord à Epidaure; ensuite il étendit une main secourable par toute la terre. D'abord Pergame se ressentit de ses bienfaits, ensuite l'Ionie & Tarente: quelques tems après Rome, l'Ile de Co, & les régions de la Mer Egée. Enfin toutes les nations eurent part aux faveurs de ce Dieu, qui guérit également les maladies de l'esprit, & celles du

(33) Il faut plaindre Julien, s'il a cru de bonne foi à Esculape. Mais il dit, *ce sont des vérités couvertes par la fable*. Il semble que le fonds de sa pensée soit seulement que la médecine est un don de Dieu, que la Providence a mis sur la terre les remèdes à côté des maux, & que cette même Providence accorde à quelques hommes le talent très-rare d'être de bons médecins. Il faut du génie dans cet art comme dans tous les autres. Hippocrate était certainement un homme de génie, & quand l'Empereur reproche aux Hébreux de n'avoir jamais eu de pareils hommes, le reproche est très-juste. Ils n'eurent d'artistes en aucun genre. Ils avouent eux-mêmes que quand ils voulurent enfin avoir un temple comme les autres nations, au lieu de promener un coffre de bourgade en bourgade, leur magnifique Roi Salomon fut obligé de demander des ouvriers au Roi de Tyr: ce qui quada fort mal avec la prétendue sculpture & la prétendue dorure de leur coffre dans le désert. Il faut avoir des forgerons & des menuisiers avant d'avoir des médecins. Le peuple Juif fut toujours le plus ignorant des peuples de Syrie, aussi fut-il le plus superstitieux & le plus barbare.

corps, détruit les vices du premier & les infirmités du second.

Les Hébreux peuvent-ils se vanter d'avoir reçu un pareil bienfait de l'Etre Suprême? Cependant, Galiléens, vous nous avez quitté, & vous avez pour ainsi dire, passé comme des transfuges auprès des Hébreux. Du moins vous eussiez dû, après vous être joints à eux, écouter leurs discours, vous ne feriez pas actuellement aussi malheureux que vous l'êtes; & quoique votre sort soit beaucoup plus mauvais, que lorsque vous étiez parmi nous, on pourrait le regarder comme supportable, si après avoir abandonné les Dieux, vous en eussiez du moins reconnu un, & n'eussiez pas adoré un simple homme comme vous faites aujourd'hui. Il est vrai que vous auriez toujours été malheureux d'avoir embrassé une Loi, remplie de grossièreté & de barbarie, mais quant au culte que vous auriez, il serait bien plus pur & plus raisonnable, que celui que vous professez: il vous est arrivé la même chose qu'aux sangsues, vous avez tiré le sang le plus corrompu, & vous avez laissé le plus pur.

Vous n'avez point recherché ce qu'il y avait de bon chez les Hébreux; vous n'avez été occupés qu'à imiter leur mauvais caractère & leur fureur: comme eux vous détruisez les temples & les autels. Vous égorgez non seulement ceux qui sont Chrétiens, auxquels vous donnez le nom d'hérétiques (34), parce qu'ils ont des

(34) C'est ici où Julien triomphe. La conduite réciproque des Athanasiens & des Ariens est monstrueuse; & malheureusement les Chrétiens ont toujours été agités de cette même fureur,

dogmes différents des vôtres, sur le Juif mis à mort par les Hébreux; mais les opinions, que vous soutenez, sont des chimères que vous avez inventées. Car ni Jésus, ni Paul ne vous ont rien appris sur ce sujet. La raison en est toute simple; c'est qu'ils ne se sont jamais figuré, que vous parvinssiez à ce degré de puissance, que vous avez atteint. C'était assez pour eux de pouvoir tromper quelques servantes, & quelques pauvres domestiques; de gagner quelques femmes & quelques hommes du peuple comme Cornélius & Sergius (35). Je consens de pas-

dont les massacres de Paris & d'Irlande ont été la suite exécrationnable.

Telle a été la funeste contradiction qui fait la baze du christianisme, que cette secte a toujours cru aux livres Juifs, en abhorrant, en massacrant les Juifs. Phinées fait tuer vingt-quatre mille de ses compatriotes, donc nous devons tuer tous ceux qui ne pensent pas comme nous. Moïse en fait égorger un jour vingt-trois mille. Samson met le feu aux moissons de ses matres avec trois cents renards liés par la queue. Jabel assassine Sizara, Aod assassine son Roi Eglon. Judith assassine dans son lit son amant Holoferne. Le sage Salomon assassine son frere Adonias; donc nous devons tuer, bruler, assassiner tous les hérétiques, & les Juifs mêmes qui nous ont enseigné ces homicides.

Or il y a toujours eu chez les Chrétiens plusieurs sectes différentes depuis Jésus, toutes se sont appelées hérétiques réciproquement: ainsi chacune a exercé le brigandage & le meurtre de droit divin.

Tantum religio potuit suadere malorum. O nature, ô sainte philosophie, éclairez donc enfin ces malheureux, adoucissez leurs abominables mœurs; changez ces monstres en hommes.

(35) On a reproché beaucoup à l'Empereur Julien d'avoir dit que ce Sergius était un homme du peuple. On lui oppose les actes des Apôtres qui disent que Sergius était proconsul de l'île de Chypre. Mais ce n'est pas Julien qui se trompe, c'est le Chrétien, demi-Juif, auteur des actes des Apôtres quel qu'il soit. Il n'y eut jamais de proconsul en Chypre. Cette île était de la dépendance du proconsul de Cilicie. Ce sont là des choses dont un Empereur est mieux instruit qu'un faiseur d'actes d'apôtres. Le nom de Sergius est romain. Il n'est pas probable qu'un Romain se soit fait Chrétien tout d'un coup sur la parole d'un énergumène tel que Paul, qui lui parlait pour la première fois, & qui ne savait pas la langue latine. Enfin entre un Empereur & un homme moitié Chrétien, moitié Juif, il n'y a pas à balancer. Certainement un Empereur aussi instruit que Julien

ser pour un Imposteur, si parmi tous les hommes, qui sous le regne de Tibere & de Claude, ont embrassé le Christianisme; on peut en citer un qui ait été distingué ou par sa naissance, ou par son mérite.

Je sens un mouvement qui paraît m'être inspiré, & qui m'oblige tout à coup, Galiléens, à vous demander, pourquoi vous avez déserté les Temples de nos Dieux, pour vous sauver chez les Hébreux. Est-ce parce que les Dieux ont donné à Rome l'Empire de l'Univers, & que les Juifs, si l'on excepte un très court intervalle, ont toujours été les esclaves de toutes les nations? Considérons d'abord Abraham (36), il fut étranger & voyageur dans un pays, dont il n'était pas citoyen. Jacob ne servit-il pas en Syrie, ensuite dans la Palestine, & enfin dans sa vieillesse en Egypte? Mais, dira-t-on, est-ce que Moïse ne fit pas sortir d'Egypte les descendants de Jacob, & ne les arracha-t-il pas de la maison de servitude? à quoi servit aux Juifs, quand ils furent dans la Palestine, leur délivran-

devait mieux connaître les usages des Romains qu'un demi-Juif de la lie du peuple, qui écrit les faits & gestes de Paul, de Simon, d'André & de Philippe.

(36) L'Empereur bat toujours les Galiléens par leurs propres armes. Il suppose avec eux qu'ils descendaient d'Abraham, quoique cette généalogie n'ait aucune vraisemblance. Comment un Chaldéen aurait-il quitté un si beau pays pour aller s'établir dans les rochers de la Palestine par ordre de Dieu? Toute l'histoire d'Abraham est aussi fabuleuse que celle de Moïse. Le fils d'un porier de Mésopotamie qui se transplante vers Hébron & qui de là va à la cour de Pharaon chercher du bled à cinq cents milles, est bien extraordinaire. Mais qu'il vende en quelque sorte sa vieille femme au Roi d'Egypte, ce n'est qu'une extravagance dégoûtante. Il ne manquait à ces plates aventures que de vendre encore sa belle femme âgée de soixante & quinze ans à un prétendu Roi du désert de Guérar, & c'est à quoi la Bible ne manque pas. Toute l'histoire d'Abraham est absurde. Julien n'en relève pas le ridicule, parce que son principal objet est le ridicule des Galiléens.

DE L'EMPEREUR JULIEN. 61

ce d'Egypte? est-ce que leur fortune en devint meilleure? elle changea aussi souvent que la couleur du Caméléon. Tantôt soumis à leurs Juges, tantôt à des étrangers, ensuite à des Rois, que leur Dieu ne leur accorda pas de bonne grace; forcé par leur importunité, il consentit à leur donner des Souverains, les avertissant qu'ils seraient plus mal sous leurs Rois, qu'ils ne l'avaient été auparavant. Cependant malgré cet avis ils cultivèrent, & habiterent plus de quatre cens ans leur pays. Ensuite ils furent esclaves des Assyriens, des Médés; des Perses, & ils sont les nôtres aujourd'hui.

Ce Jésus que vous prêchez, ô Galiléens! fut un fujet de César. Si vous refusez d'en convenir, je vous le prouverai bientôt & même dès-à-présent. Ne dites-vous pas qu'il fut compris, avec son pere & sa mere, dans le dénombrement sous Cyrénus (37)? Dites-moi quel bien

(37) Remarquez attentivement que l'Empereur ne dit pas que Jésus soit né sous Cirénus, ce serait une ignorance impardonnable. Il dit que les Chrétiens le font naître sous ce proconsul. En effet c'est ce qu'on lit dans l'évangile attribué à Luc. ch. II. v. 2. Or rien n'est plus faux. Il est constant par tous les monumens de l'histoire, que c'était Varus qui gouvernait alors la Syrie, & que Cirénus n'eut cette place que dix ans après l'année où l'on place la naissance de Jésus. Cet anacronisme démontre le mensonge. Il est visible que Julien releva cette impertinence, & que Cirille n'ayant rien à répondre, la retrancha des fragments qu'il osait vouloir réfuter.

Ne dites-vous pas qu'il fut compris avec ses pere & mere dans le dénombrement sous Cirénus? Il est naturel qu'après ces mots Julien en montre toute la turpitude, & qu'il fasse voir qu'il n'y eut alors ni de Cirénus ni de dénombrement. Mais point du tout. Vous trouvez tout de suite ces mots : *Dites-moi quel bien il a fait après sa naissance.* Cela n'est point lié; cela n'a point de sens. Quel rapport, le bien que Jésus n'a pas fait après sa naissance, peut-il avoir avec Cirénus & un faux dénombrement! Il est clair qu'il y a ici une grande lacune. Julien a dû dire : vous êtes des imposteurs ignorants; vous ne savez ni en quelle année votre Jésus est né, ni sous quel proconsul. Vous imaginez

a-t-il fait, après sa naissance, à ses concitoyens, & quelle utilité ils en ont retirée? ils n'ont pas voulu croire en lui, & ont refusé de lui obéir. Mais comment est-il arrivé que ce peuple, dont le cœur & l'esprit avaient la dureté de la pierre, ait obéi à Moïse, & qu'il ait méprisé Jésus qui, selon vos discours, commandait aux esprits, marchait sur la mer, chassait les démons, & qui même, s'il faut vous en croire, avait fait le ciel & la terre. Il est vrai, qu'aucun de ses disciples n'a jamais osé dire rien, qui concerne ce dernier article; si ce n'est Jean (38)

dans le galetas où vous avez écrit ce tissu d'absurdités, qu'il y eut un dénombrement universel, ce qui est très-faux; mais en quelque tems & en quelque endroit que Jésus soit né, quel bien a-t-il fait?

Tel est le sens clair & naturel du texte.

Quel bien a-t-il fait? ce n'est pas assurément aux Juifs qui sont devenus le plus malheureux peuple du globe; ce n'est pas à l'Empire romain dont les tristes débris languissent sur le bord du Danube; ce n'est pas aux Chrétiens qui se sont continuellement déchirés. Si pendant sa vie on suppose pour lui faire honneur qu'il a chassé du temple des marchands qui devaient y être, qu'il a ruiné un marchand de cochons en les noyant, qu'il a séché un figuier pour n'avoir pas porté des figues, *quand ce n'était pas le tems des figues*, que le diable l'a emporté sur le haut d'une montagne, &c. &c. Voilà certes de grands biens faits à la terre! Voilà des actions dignes d'un Dieu!

(38) L'Empereur n'examine pas si cet évangile est en effet de Jean. Il n'entre dans aucune discussion critique sur ces évangiles qui furent si ignorés des Romains pendant près de trois cents ans, qu'aucun auteur romain ne cite jamais le mot d'évangile. Il y en avait cinquante-quatre faits en divers tems par les différentes sectes des Chrétiens. Il est évident que celui qui fut attribué à Jean fut composé par un platonicien qui n'était que médiocrement au fait de la secte Juive: car il fait dire à Jésus beaucoup de choses que Jésus n'a jamais pu dire. Entre autres celles-ci: *ch. XIII. v. 34. Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres.* Ce commandement était fort ancien. La loi mosaïque avait dit: *Lévitique ch. XIX. v. 18. Tu aimeras ton prochain comme toi-même.*

Observons que le mot de verbe, la doctrine de verbe furent entièrement inconnues aux Juifs & aux premiers Chrétiens. Quelques Juifs attendaient toujours un libérateur, un Messie; mais jamais un verbe. La doctrine du premier chapitre attribué à Jean est probablement d'un Chrétien platonicien d'Alexandrie. Si tous ces différents évangiles se contredisent, ce n'est pas merveilles. Is

qui s'est même expliqué là dessus d'une manière très obscure & très énigmatique : mais enfin convenons, qu'il a dit clairement que Jésus avait fait le ciel & la terre. Avec tant de puissance, comment n'a-t-il pu faire ce que Moïse avait exécuté, & par quelle raison n'a-t-il pas opéré le salut de sa patrie, & changé les mauvaises dispositions de ses concitoyens.

Nous reviendrons, dans la suite, à cette question, lorsque nous examinerons les prodiges & les mensonges, dont les évangiles sont remplis. Maintenant je vous demande quel est le plus avantageux, de jouir perpétuellement de la liberté, de commander à la plus grande partie de l'univers, ou d'être esclave & soumis à une puissance étrangère? Personne n'est assez insensé pour choisir ce dernier parti, car quel est l'homme assez stupide, pour aimer mieux être vaincu que de vaincre à la guerre? Ce que je dis étant évident, montrez-moi chez les Juifs quelque héros, qui soit comparable à Alexandre & à César. Je fais que j'outrage ces grands hommes de les comparer à des Juifs, mais je les ai nommés parce qu'ils sont très-illustres. D'ailleurs je n'ignore pas qu'il y a des généraux, qui leur étant bien inférieurs, sont encore plus supérieurs aux Juifs les plus célèbres, & un seul de ces hommes est préférable à tous ceux que la nation de Hébreux a produits.

étaient tous faits secrètement dans de petites sociétés éloignées les unes des autres, on ne les communiquait pas même aux catéchumènes, c'était un secret religieux, pendant près de deux siècles aucun Romain n'en eut connaissance. Et après cela des Abades, des Houteviles auront l'impudence de nous dire que les évangiles ont été authentiques ! fourbes insensés, montrez-moi un seul historien romain qui ait connu le mot d'évangile.

Passons de la guerre à la politique : nous verrons que les loix civiles, la forme des jugemens, l'administration des villes, les sciences & les arts n'eurent rien que de misérable & de barbare chez les Hébreux (39), quoiqu'Eusebe veut qu'ils aient connu la versification, & qu'ils n'aient pas ignoré la logique. Quelle école de médecine les Hébreux ont-ils eu semblable à celle d'Hippocrate, & à plusieurs autres qui furent établies après la sienne?

Mettons en parallèle le très-sage Salomon avec Phocylide, avec Théognis, ou avec Isocrate; combien l'hébreu ne sera-t-il pas inférieur au Grec? Si l'on compare *les avis* d'Isocrate avec les *proverbes* de Salomon, l'on verra aisé-

(39) Les Juifs furent toujours plongés dans la plus crasse ignorance jusqu'au neuvième siècle de notre ère vulgaire où ils apprirent quelque chose dans les écoles des Arabes.

Les mots même de géométrie, d'astronomie ne se trouvent dans aucun de leurs livres antérieurs à cette époque. Ils avaient de la musique; mais à la manière des sauvages, sans clef, sans mode. L'art de noter les tons leur était inconnu. Ils apprenaient par routine des chants qu'ils ont conservés jusqu'à nos jours. Quiconque les a entendus dans leurs synagogues a cru entendre chanter les diables. Leurs hurlements qu'ils appellent musique sont si insupportables aux oreilles les moins délicates, qu'on appelle communément sabbat un bruit discordant & désagréable. Quand des clameurs confuses se font entendre, on dit: quel sabbat! A l'égard d'écoles de médecine, ils n'en eurent jamais. Il aurait fallu connaître l'anatomie, & ce nom fut autant ignoré d'eux que les termes de géométrie, d'astronomie, de physique & même de chirurgie. Il y eut chez eux des charlatans; mais jamais des médecins qui eussent étudié le corps humain & la matière médicale. Leur chirurgie consistait à panser les blessures avec du vin & de l'huile. L'usage de quelques simples préparés par des femmes leur tenait lieu de tous médicaments; & en cela seul ils étaient peut-être plus heureux que nous. Dans leurs maladies graves, ils avaient recours à leurs prêtres, à leurs devins, à leurs voyants qu'ils appellèrent depuis prophètes, comme les Caraïbes à leurs jongleurs. Quand les Juifs connurent les diables, ils leur attribuerent toutes les maladies. Donc elles ne pouvaient être guéries que par les prêtres. Celui qui réchappait croyait que le prêtre l'avait guéri. Celui qui mourait était enterré.

aisément, que le fils de Théodore l'emporte beaucoup sur le Roi très-sage. Mais, dira-t-on, Salomon avait été instruit divinement dans le culte & la connaissance de son Dieu; qu'importe? le même Salomon n'adora-t-il pas nos Dieux, trompé (40), à ce que disent les Hé-

(40) L'Empereur Julien n'examine pas si l'histoire de Salomon est vraie, & s'il a écrit les livres qu'on lui attribue. Il s'en tient à ce que les Juifs en disent. L'immensité de ses richesses & le nombre de ses femmes & ses livres étonnent les pauvres gens de ce siècle. Mille femmes dans sa maison à deux servantes seulement pour chaque dame, c'était trois mille femmes sous le même toit. S'il faisait comme Doujat & Tiraqueau, un enfant à chaque femme & un livre par an, voilà de quoi peupler & de quoi instruire toute la terre.

Il n'était pas moins grand mangeur que grand auteur. Le III^e. livre des Rois ch. IV. v. 22 & 23. nous apprend qu'on consommait par jour pour sa seule table *quatre-vingt dix tonneaux de farine, trente bœufs, cent moutons, autant de gibier, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs sauvages & de volaille*. Il n'est point parlé du vin; mais puisque Salomon mangeait quatre-vingt dix tonneaux de farine chaque jour, il est à croire qu'il avalait quatre-vingt dix queues de vin. Ses écuries étaient encore plus admirables que ses cuisines: car le St. Esprit assure positivement v. 26. *qu'il avait quarante mille écuries pour ses chevaux de carosse, & douze mille chevaux de selle*. Il est vrai que le même St. Esprit dans les Paralipomenes liv. II. ch. I. v. 14. avoue ingénument que Salomon n'eut que *quatorze cents carosses & douze mille chevaux de selle*; mais aussi il faut considérer que ce même St. Esprit se repentant de lui avoir donné si peu de chevaux au ch. I. lui en accorde *quarante mille pour ses écuries au ch. IX. v. 25. entre douze mille cavaliers*. Il faut avouer que de tous les Rois qui ont fait des livres, il n'y en a aucun qui ait eu autant de carosses que Salomon, pas même le Roi de Prusse; mais je crois que ce Roi tout huguenot qu'il est a une meilleure cavalerie que Salomon. J'accorde en récompense qu'il a fait moins de proverbes. Mais il a fait des loix. Il a écrit l'histoire de son pays, qui vaut mieux que l'histoire Juive.

A l'égard des livres de Salomon, qui connut tout depuis le cedre jusqu'à l'hysope, on pourrait les mettre avec ses sept cents épouses & ses trois cents concubines. Il est fort vraisemblable que quelque bel esprit Juif donna ses rêveries sous le nom de Salomon longtems après le regne de ce prince. Il n'y a pas dans les proverbes une sentence qui fasse appercevoir que c'est un Roi qui parle.

La divination est sur les lèvres du Roi & sa bouche ne trompera point dans ses jugemens. (Quel est le souverain assez fat pour parler ainsi de lui-même?)

La colere du Roi est un avant-coureur de la mort, l'homme sage tâchera de l'appaiser.

breux, par une femme? Ainsi donc le très-sage Salomon ne put vaincre la volupté, mais les discours d'une femme vainquirent le très-sage Salomon. O grandeur de vertu! ô richesses de sagesse! Galiléens, si Salomon s'est laissé vaincre par une femme, ne l'appellez plus sage: si au contraire vous croyez qu'il a été véritablement sage, ne pensez pas qu'il se soit laissé honteusement séduire. C'est par prudence, par sagesse, par l'ordre même de son Dieu, que vous croyez s'être révélé à lui, qu'il a honoré les autres Dieux. L'envie est une passion indigne des hommes vertueux, à plus forte raison des Anges & des Dieux. Quant à vous, Ga-

La vie est dans la gaieté du visage du Roi, & sa clémence est comme une pluie du soir. (Ne sont-ce pas-là des discours d'esclave? Est-ce ainsi qu'un prince s'explique?)

Celui qui cache son bled est maudit des peuples, & ceux qui vendent leurs bleds sont bénis. (Ce proverbe est apparemment d'un boulanger.)

L'espérance de celui qui attend est une perle très-agréable, de quelcôté qu'il se tourne il agit prudemment. (On ne voit pas trop en quoi consiste la beauté de ce proverbe; il ressemble à *Fiche ton nez dans mon épaule, & tu y trouveras du beurre salé.*)

La description au ch. VII. d'une gourgandine qui attend un jeune homme au coin d'une rue n'est pas assurément d'une grande finesse. Julien ne se trompe pas en disant que les Grecs écrivaient mieux.

Les Chrétiens ont poussé la sottise non seulement jusqu'à croire ou à tâcher de croire ces livres d'un petit peuple détesté & persécuté par eux, mais jusqu'à admirer le stile plat & grossier dans lequel ils sont écrits. C'est du sublime que disent les pédants de collège. Virgile n'a fait rien de si beau que ce verset d'un psaume: *ouvre ta bouche bien grande & tu la trouveras remplie de viande.* Tibulle n'a rien écrit de si délicat que le cantique des cantiques; car il n'y est parlé que de tétons, de baisers sur la bouche, du doigt mis dans l'ouverture; & du ventre qui éprouve de petits treffaillements. Il faut absolument que ce soit le Roi Salomon qui ait composé cette églogue ordurière. Il n'y a qu'un Roi qui ait pu parler d'amour avec tant de finesse & de grace. Et encor faut-il que ce soit un Roi inspiré par Dieu même; car les ordures dont le cantique des cantiques est plein, sont visiblement le mariage de Jésus & de son église. Julien ne nie pas qu'elle ait épousé Jésus, & qu'elle ait eu pour dot le sang des peuples. Mais il nie que le paillard Salomon soit un grand écrivain.

liléens, vous êtes fortement attachés à un culte particulier: c'est là une vaine ambition, & une gloire ridicule dont les Dieux ne sont pas susceptibles.

Pourquoi étudiez-vous dans les écoles des Grecs, si vous trouvez toutes les sciences abondamment dans vos écritures? Il est plus nécessaire que vous éloigniez ceux qui sont de votre religion des écoles de nos philosophes, que des sacrifices & des viandes offertes aux Dieux: car vôtre Paul dit (41), *celui qui mange ne blesse point*. Mais, dites-vous, la conscience de votre frere, qui vous voit participer aux sacrifices, est offensée; ô les plus sages des hommes! *pourquoi la conscience de votre frere n'est-elle pas offensée d'une chose bien plus dangereuse pour votre religion?* car par la fréquentation des écoles de nos maîtres & de nos philosophes, quiconque est né d'une condition honorable parmi vous, abandonne bientôt vos impiétés. Il vous est donc plus utile d'éloigner les hommes des sciences des Grecs que des victimes. Vous n'ignorez pas d'ailleurs, combien nos instructions sont préférables aux vôtres, pour acquérir la vertu & la prudence. Personne ne devient sage & meilleur dans vos écoles, & n'en rapporte aucune utilité: dans les nôtres les tempéraments les plus vicieux, & les caractères les plus mauvais sont rendus bons, malgré les oppositions que peuvent apporter à cet heureux changement la pesanteur de l'ame, & le peu d'étendue de l'esprit. S'il se rencontre dans nos écoles une personne d'un génie heureux, il paraît bientôt comme un présent, que

(41) Epit. aux Rom. ch. XIV. v. 3.

les Dieux font aux hommes pour leur instruction, soit par l'étendue de ses lumières, soit par les préceptes qu'il donne, soit en mettant en fuite les ennemis de sa patrie, soit en parcourant la terre pour être utile au genre humain, & devenant par là égal aux plus grands héros.... Nous avons des marques évidentes de cette vérité. Il n'en est pas de même parmi vos enfans, & surtout parmi ceux que vous choisissez, pour s'appliquer à l'étude de vos Ecritures. Lorsqu'ils ont atteint un certain âge, ils sont un peu au dessus des Esclaves. Vous pensez, quand je vous parle ainsi, que je m'éloigne de la raison, cependant vous en êtes vous-mêmes si privés, & votre folie est si grande, que vous prenez pour des instructions divines celles qui ne rendent personne meilleur, qui ne servent ni à la prudence, ni à la vertu, ni au courage: & lorsque vous voyez des gens qui possèdent ces vertus, vous les attribuez aux instructions de Satan, & à celles de ceux que vous dites l'adorer.

Esculape guérit nos corps, les Muses instruisent nôtre ame; Apollon & Mercure nous procurent le même avantage; Mars & Bellone font nos compagnons & nos aides dans la guerre: Vulcain nous instruit de tout ce qui a rapport aux arts; Jupiter, & Pallas cette vierge née sans mere, reglent toutes ces choses. Voyez donc par combien d'avantages nous sommes supérieurs, par les conseils, par la sagesse, par les arts, soit que vous considériez ceux qui ont rapport à nos besoins, soit que vous fassiez attention à ceux qui sont simplement une imitation de la belle nature; comme la sculptu-

re, la peinture : ajoutons à ces arts l'économie, & la médecine, qui venant d'Esculape s'est répandue par toute la terre, & y a apporté de grandes commodités, dont ce Dieu nous fait jouir. C'est lui qui m'a guéri de plusieurs maladies, & qui m'a appris les remèdes qui étaient propres à leur guérison : Jupiter en est le témoin (42). Si nous sommes donc plus avantagés que vous des dons de l'ame & du corps, pourquoi, en abandonnant toutes ces qualités si utiles, avez-vous embrassé des dogmes qui vous en éloignent.

Vos opinions sont contraires à celles des Hébreux (43) & à la Loi qu'ils disent leur avoir

(42) Il est triste que Julien atteste le maître des Dieux qu'il a appris la médecine d'Esculape. Il regarde comme des inspirations d'Esculape quelques remèdes qu'il a découverts par la sagacité de son génie. Il est bien vrai qu'à parler rigoureusement on peut regarder tout comme un don de Dieu. Toute découverte que fait un homme de génie n'est que le résultat des idées que Dieu nous donne : car nous ne nous donnons rien nous-mêmes, nous recevons tout. Homère reçut de Dieu le don de l'invention & de l'harmonie en poésie : Archimède reçut le don de l'invention en mathématiques ; Hypocrate celui du pronostic en médecine ; mais le texte de Julien semble supposer une inspiration particulière. Ce passage pris à la lettre serait moins d'un philosophe que d'un enthousiaste. Nous pensons qu'il ne faut l'entendre que dans un sens philosophique, & que Julien ne veut dire autre chose, sinon que tous les dons du génie sont des dons de la Divinité.

(43) Julien met ici le doigt dans la plaie. Il est démontré que de son tems les dogmes des Chrétiens étaient absolument contraires non seulement à ceux des Juifs, mais à ceux de Jésus. Rien ne s'écarte plus de la loi du Christ que le Christianisme. Jésus fut circoncis, Jésus recommanda l'observation de la loi mosaïque, Jésus ne mangea point de cochon, il ne dit pas un mot de la Trinité, pas un mot du péché originel. On ne voit pas que Jésus ait jamais dit la messe. Le mot de sacrement ne se trouve pas plus dans l'évangile que dans le Pentateuque. Les Chrétiens ont changé de siècle en siècle toute sa religion ; & ce qui est très-étrange, mais très-vrai, c'est que le Mahométisme approche beaucoup plus de la religion de Jésus que le Christianisme : car les Musulmans sont circoncis comme lui, s'abstiennent du cochon comme lui, croient en un seul Dieu comme lui ; ils n'ont point imaginé de sacrements, ils n'ont point de simula-

été donnée par Dieu. Après avoir abandonné la croyance de vos peres, vous avez voulu suivre les écrits des Prophètes, & vous êtes plus éloignés aujourd'hui de leurs sentiments que des nôtres. Si quelqu'un examine avec attention votre religion, il trouvera que vos impiétés viennent en partie de la férocité & de l'insolence des Juifs, & en partie de l'indifférence & de la confusion des Gentils. Vous avez pris des Hébreux & des autres peuples ce qu'ils avaient de plus mauvais, au lieu de vous approprier ce qu'ils avaient de bon. De ce mélange de vices vous en avez formé votre croyance. Les Hébreux ont plusieurs loix, plusieurs usages, & plusieurs préceptes utiles pour la conduite de la vie. Leur Législateur s'était contenté d'ordonner de ne rendre aucun hommage aux Dieux étrangers, & d'adorer le seul Dieu, *dont la portion est son peuple, & Jacob le lot de son héritage.* A ce premier précepte Moïse en ajoute un second: (44) *Vous ne maudirez point les Dieux: mais les*

cres. Si Jésus revenait au monde & qu'il entrât dans la cathédrale de Rome chargée de peintures & de sculptures, retentissante des voix de deux cents chœurs, s'il y voyait un homme coiffé de trois couronnes, adoré sur un autel, & s'imaginant commander aux Rois, de bonne foi reconnaîtrait-il sa religion?

(44) Il est dit expressément dans l'Exode ch. XXII. v. 28. *Vous ne maudirez point les Dieux*; mais on ne fait pas trop ce que ce passage signifie. Les anciens Juifs comme Flavien Joseph & Philon l'entendent à la lettre. Vous ne maudirez point les Dieux étrangers, de peur qu'ils ne maudissent le vôtre. C'est le sentiment d'Origène. On a prétendu depuis que par les Dieux il faut entendre les juges du peuple d'Israël; mais il semble bien ridicule de donner le nom de Dieux à des juges. Lors qu'on donne des loix on ne se sert point de métaphores si recherchées. On employe le mot propre; on ne trompe point par des équivoques ceux à qui l'on parle. Toutefois il faut avouer que la langue hébraïque était si pauvre, si confuse, si mal ordonnée, qu'il n'y a presque pas un passage important dans les livres Juifs qui ne soit susceptible de trois ou quatre sens différens; c'est la langue de la confusion, c'est la véritable tour de Babel, & c'est dans ce cloaque d'équivoques que des fourbes am-

Hébreux dans la fuite voulant, par un crime & une audace détestables, détruire les religions de toutes les autres nations, tirèrent du dogme d'honorer un seul Dieu la pernicieuse conséquence qu'il fallait maudire les autres. Vous avez adopté ce principe cruel, & vous vous en êtes servi, pour vous élever contre tous les Dieux, & pour abandonner le culte de vos pères, dont vous n'avez retenu que la liberté de manger de toutes sortes de viandes. S'il faut que je vous dise ce que je pense, vous vous êtes efforcés de vous couvrir de confusion: vous avez choisi parmi les dogmes, que vous avez pris, ce qui convient également aux gens méprisables de toutes les nations: vous avez pensé devoir conserver, dans votre genre de vie, ce qui est conforme à celui des cabaretiers, des publicains, des baladins, & de cette espèce d'hommes qui leur ressemblent.

Ce n'est pas aux seuls Chrétiens, qui vivent aujourd'hui, à qui l'on peut faire ces reproches: ils conviennent également aux premiers, à ceux même qui avaient été instruits par Paul. Cela paraît évident par ce qu'il leur écrivait; car je ne crois pas, que Paul eut été assez impudent pour reprocher, dans ses lettres, des crimes à ses Disciples dont ils n'avaient pas été coupables. S'il leur eut écrit des louanges, & qu'elles eussent été fausses, il aurait pû en avoir honte, & cependant tâcher, en dissimulant, d'éviter le soupçon de flatterie & de bassesse; mais voici ce qu'il leur demandait sur leurs vi-

ditieux ont puisé des dogmes qui ont répandu sur une grande partie de la terre cet esprit de dispute, de fourberie, de méchanceté qui arma tant de peuples les uns contre les autres, & qui fit répandre des torrents de sang.

ces (45) : Ne tombez pas dans l'erreur : les idolâtres, les adulteres, les paillards, ceux qui couchent avec les garçons, les voleurs, les avarés, les ivrognes, les querelleurs, ne posséderont pas le Royaume des Cieux. Vous n'ignorez pas, mes freres, que vous aviez autrefois tous ces vices, mais vous avez été plongés dans l'eau, & vous avez été sanctifiés au nom de Jésus-Christ. Il

(45) C'est dans la premiere épître aux Corinthiens ch. VI. v. 9—11. Plusieurs anciens exemplaires grecs portent : *Vous avez été tout cela, & tant d'autres* ; mais tous les anciens exemplaires latins portent : *Et hac quidam fuistis* & non pas *quidam fuistis*. Il importe peu de savoir si les garçons de boutique de Corinthe à qui Paul écrit cette lettre avaient tous été ivrognes, voleurs, paillards & sodomites ; ou si la plus grande partie avaient eu toutes ces belles qualités. La question est de savoir si de l'eau fraîche peut laver tant de crimes ; c'est là de quoi il est question.

O faciles nimium qui tristia crimina cadis

Fluminea tolli posse putatis aqua.

Les expiations furent le principal objet de toutes les religions. Les charlatans de tous les pays firent aisément accroire à la populace qu'on lave l'ame comme on lave le corps. On eroit que les Brachmanes furent les premiers qui imaginèrent ces ablutions. Les prêtres Egyptiens baptisaient tous leurs initiés ; les Juifs prirent bientôt cette coutume ainsi que tant d'autres cérémonies Egyptiennes. Non seulement on arrosait les prêtres quand on les consacrait, mais on arrosait les lépreux quand on les supposait guéris. Le batême des prosélytes se faisait par l'immersion totale du corps. Une femme étrangère enceinte qui embrassait la religion juive était mise toute nue dans l'eau, il fallait même qu'elle y plongeât la tête, & alors l'enfant dont elle accouchait était réputé Juif.

D'ordinaire il n'appartenait qu'aux prêtres de baptiser ; mais ceux qui se disaient prophètes sans être prêtres, se mêlaient de baptiser aussi. Jean le batiseur se donnant pour prophète, se mit à baptiser dans le Jourdain tous ceux qui voulaient expier leurs crimes, & il eut même des disciples qui firent une secte nouvelle, laquelle subsiste encore vers l'Arabie. Jésus fut baptisé par lui & ne baptisa jamais personne. Les Chrétiens attachèrent depuis à leur batême une vertu singulière. Le vol, le meurtre, le parricide, tout était expié au nom de leur Trinité ; c'est ce que Julien semble avoir ici principalement en vue ; il se souvenait que Constantin son grand pere, & Constance son oncle avaient attendu l'heure de leur mort pour être baptisés, dans la ridicule espérance qu'un bain d'eau froide leur donnerait une vie éternellement heureuse, après s'être souillés à loisir d'incestes, de rapines, de meurtres & de parricides,

est évident, que Paul dit à ses Disciples, qu'ils avaient eu les vices dont il parle, mais qu'ils avaient été absous & purifiés par une eau, qui a la vertu de nettoyer, de purger, & qui pénètre jusqu'à l'ame. Cependant l'eau du baptême n'ôte point la lèpre, les dartres, ne détruit pas les mauvaises tumeurs, ne guérit ni la goûte ni la dissenterie, ne produit enfin aucun effet sur les grandes & les petites maladies du corps, mais elle détruit l'adultère, les rapines, & nettoie l'ame de tous ses vices.

Les Chrétiens soutiennent, qu'ils ont raison de s'être séparés des Juifs. Ils prétendent être aujourd'hui les vrais Israélites, & les seuls qui croient à Moïse, & aux Prophètes, qui lui ont succédé dans la Judée. Voyons donc en quoi ils sont d'accord avec ces Prophètes : commençons d'abord par Moïse, qu'ils prétendent avoir prédit la naissance de Jésus. Cet Hébreu dit, non pas une seule fois, mais deux, mais trois, mais plusieurs, qu'on ne doit adorer qu'un Dieu, qu'il appelle le Dieu Suprême, il ne fait jamais mention d'un second Dieu Suprême. Il parle des anges, des puissances célestes, des Dieux des nations : il regarde toujours le Dieu Suprême comme le Dieu unique, il ne pensa jamais qu'il y en eût un second qui lui fut semblable, ou (46) qui lui fut inégal, comme le croient les Chrétiens. Si vous trouvez quelque chose de pareil dans Moïse, que ne le dites-vous ; vous n'avez rien à répondre sur

(46) Ceci s'adresse également aux orthodoxes, & aux Ariens : ces derniers étaient devenus excessivement puissans & nombreux, sous le regne de Constance, qui avait précédé celui de Julien.

Note de Mr. d'Argens.

cet article; c'est même sans fondement que vous attribuez au fils de Marie ces paroles (47), *Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera un Prophète, tel que moi, dans vos frères & vous l'écoutez.* Cependant, pour abréger la dispute, je veux bien convenir que ce passage regarde Jésus. Voyez que Moïse dit, qu'il sera semblable à lui, & non pas à Dieu; qu'il sera pris parmi les hommes, & non pas chez Dieu. Voici encore un autre passage, dont vous vous efforcez de vous servir: *Le Prince ne manquera point dans Juda & le chef d'entre ses jambes;* cela ne peut être attribué à Jésus, mais au Royaume de David qui finit sous le Roi Zédéchias. D'ailleurs l'Ecriture, dans ce passage que vous citez, est certainement interpolée, & l'on y lit le texte de deux manières différentes (48): le

(47) Le raisonnement de l'Empereur est très convaincant. Ce passage du Deutéronome ch. XVIII. v. 15. ne peut guère regarder que Josué qui succéda à Moïse. On ne peut s'étonner assez de l'audace des premiers Chrétiens qui corrompaient tous les passages des anciens livres Juifs pour y trouver des prédictions de leur Jésus. Si Isacar est comparé à un âne, cela veut dire que Jésus entrera dans Jérusalem sur un âne. Si le prophète Isaïe dit qu'une femme ou fille accouchera d'un garçon qui s'appellera: *partagez vôte les déponilles*, cela signifie que Marie femme du charpentier Joseph, qui avait déjà deux enfants, accouchera de Jésus & demeurera vierge. Il ne faut pourtant pas s'étonner que de pareilles allusions, de pareilles prédictions trompassent les ignorants & les faibles. Des enthousiastes leur disaient: tenez, lisez, voyez; Jésus a été prédit par tout, Jésus est Dieu, il viendra bientôt dans une nuée pour vous juger. Le monde va finir, il l'a prédit lui-même, donnez-nous votre argent & vous aurez le royaume des Cieux. Les femmelettes de tous les pays se laissent prendre à ces pièges. La canaille s'attroupe autour du charlatan, & enfin les grands sont obligés de suivre cette canaille devenue trop formidable.

(48) L'Empereur a évidemment raison, & de telles absurdités devaient le mettre en colère. C'était une ancienne erreur asiatique d'imaginer que les dernières paroles des mourants étaient des espèces de prédictions. Dans cette idée l'auteur de la fable de la Genèse imagine que Jacob fait un testament prophétique, & c'est sur ce modèle qu'un Chrétien du premier siècle fabriqua aussi le testament des douze patriarches que nous avons encore

Prince ne manquera pas dans Juda, & le chef d'entre ses jambes ; jusques à ce que les choses, qui lui ont été réservées, arrivent ; mais vous avez mis à la place de ces dernières paroles, jusques à ce que ce qui a été réservé arrive. Cependant de quelque manière que vous lisiez ce passage, il est manifeste qu'il n'y a rien-là, qui regarde Jésus, & qui puisse lui convenir : il n'é-

tout entier, & qui est aussi absurde que le testament du pere Jacob. Ce Jacob assemble donc ses enfants autour de lui, Genèse ch. XLIX ; il dit à Ruben qu'il ne fera pas fort riche, parce qu'il a couché avec sa belle-mere. Il maudit Siméon & Lévi, & cependant Lévi eut le meilleur partage, puisqu'il eut la dixme. Il fait la meilleure part à Juda, & il faut bien que ce soit quelqu'un de la Tribu de Juda qui ait forgé ce beau testament.

Juda est un jeune lion, il ira à la proie, ses freres le loueront, la verge d'entre les cuisses ne sera point ôtée de Juda jusqu'à ce que Siloh vienne, Juda liera son ânon & son ânesse à la vigne, il lavera sa robe dans le vin.

Zabulon sera sur le bord de la mer. (En cela le bon homme se trompa ; Zabulon n'eut jamais de port.)

Issacar sera comme un âne. (Quand Jacob en aurait dit autant des onze autres tribus, il ne se serait pas trompé.)

Dan sera une couleuvre dans le chemin, & mordra le pied du cheval. (Remarquez que plusieurs peres ont cru que l'antechrist viendrait de la tribu de Dan.)

Gad sera trouffé pour combattre & pour s'ensuir.

Neptali est un cerf donnant des discours de beauté.

Le fils de Joseph croist & les filles ont couru sur la muraille. C'est de-là que sort le pasteur, Caillou d'Israël.

Si on y avait songé, le pasteur Caillou d'Israël aurait bien plus désigné Jésus qu'on appelle le bon pasteur & la pierre angulaire, que non pas le lion de Juda : car en quoi Jésus a-t-il été un lion ? C'est donc la verge & le chef d'entre les cuisses, qui selon les peres Grecs, est une prophétie de Jésus. Quelle pitié & quel comble de bêtise ! Les centuries de Nostradamus ne sont-elles pas cent fois plus raisonnables !

Voyez avec quelle force ces extravagances sont réfutées par le curé Mélier. Ce curé était véritablement le bon pasteur. Il donna tous les ans à ses pauvres paroissiens ce qu'il avait épargné sur son modique revenu. Il demanda pardon à Dieu en mourant d'avoir enseigné le Christianisme. Son testament qui a été imprimé plusieurs fois, vaut mieux sans doute que le testament de Jacob. Il rend raison avec une simplicité naïve de son horreur pour la religion sophistique. Il montre le ridicule de toutes ces prétendues prophéties, de tous ces miracles, de tous ces engins dont des icélérats se sont servis pour enlacer des imbéciles & pour les rendre quelquefois aussi méchants, aussi barbares qu'eux mêmes.

tait pas de Juda, puisque vous ne voulez pas qu'il soit né de Joseph; vous soutenez qu'il a été engendré par le Saint Esprit. Quant à Joseph, vous tâchez de le faire descendre de Juda, mais vous n'avez pas eu assez d'adresse pour y parvenir, & l'on reproche avec raison à Matthieu & à Luc d'être opposés l'un à l'autre dans la généalogie de Joseph.

Nous examinerons la vérité de cette généalogie dans un autre Livre (49) & nous reviendrons actuellement au fait principal. Supposons donc que Jésus soit un Prince sorti de Juda, il ne sera pas *un Dieu venu de Dieu*, comme vous le dites, ni toutes les choses n'ont pas été faites par lui, *Et rien n'aura été fait sans lui*. Vous repliquerez, qu'il est dit dans le livre des Nombres (50), *il se levera une étoile de Jacob Et un homme d'Israël*. Il est évident que cela concerne David & ses successeurs, car David était fils de Jessé. Si cependant vous croyez pouvoir tirer quelque avantage de ces deux mots,

(49) Nous n'avons plus le livre de Julien dans lequel il daigna examiner cette épouvantable & ridicule contradiction entre la généalogie donnée par Matthieu & celle donnée par Luc. Il releva sans doute avec son éloquence ordinaire la misérable absurdité de ces deux généalogistes, qui sont entièrement opposées sur le nombre & les noms des prétendus ancêtres de Jésus, & qui pour comble d'impertinence font la généalogie de Joseph qui selon eux n'est pas pere de ce Jésus, au lieu de faire la généalogie de Marie, qui, selon eux, ne fut engrossée que par le St. Esprit. Avec quelle force ce judicieux Empereur dut-il faire voir l'abrutissement des misérables qui cherchent à pallier des mensonges si grossiers & si détestables. Mais que ne dut-il point dire de ces monstres qui persécutent, qui livrent aux bourreaux; au fer, aux flammes des hommes dont l'unique crime est de ne pas croire ces mensonges! *Luc & Matthieu deux demi-Juifs demi-Chrétiens se contredisent: crois qu'ils ont parlé tous deux de même ou je t'égorge. Tu ne peux le croire: dis que tu le crois, ou je te fais bruler*. Dieu de bonté, jusqu'à quand cette inconcevable fureur régnera-t-elle dans une partie de la terre?

(50) Nombres ch. XXIV. v. 17.

je consens que vous le fassiez ; mais pour un passage obscur, que vous m'opposerez, j'en ai un grand nombre de clairs que je citerai, qui montrent que Moïse n'a jamais parlé que d'un seul & unique Dieu ; du Dieu d'Israël (51). Il dit dans le Deuteronome : *Afin que tu saches, que le Seigneur ton Dieu est seul & unique, & qu'il n'y en a point d'autre que lui, & peu après, sache donc & rappelle dans ton esprit, que le Seigneur ton Dieu est au Ciel & sur la terre, & qu'il n'y en a point d'autre que lui.... Entend Israël le Seigneur notre Dieu, il est le seul Dieu....* Enfin Moïse, faisant parler le Dieu des Juifs, lui faire dire : *Voyez qui je suis, il n'y a point d'autre Dieu que moi.* Voilà des preuves de l'évidence la plus claire, que Moïse ne reconnut & n'admit jamais d'autre Dieu que le Dieu d'Israël, le Dieu unique. Les Galiléens répondront peut-être, qu'ils n'en admettent ni deux ni trois ; mais je les forcerai de convenir du contraire, par l'autorité de Jean, dont je rapporterai le témoignage (52) : *au commencement était le verbe, & le verbe était chez Dieu, & Dieu était le verbe.* Remarquez qu'il est dit, que celui qui a été engendré de Marie était en Dieu : or soit que ce soit un autre Dieu (car il n'est pas nécessaire que j'examine à présent l'opinion de Photin : je vous laisse, O Galiléens, à terminer les disputes qui sont entre vous à ce sujet) il s'en suivra toujours, que puisque ce verbe a été avec Dieu, & qu'il y a été dès le commencement, c'est un second Dieu qui lui est égal. Je n'ai pas besoin de citer d'autre

(51) Deut. ch. V. & VI.

(52) Evangile de Jean ch. I.

témoignage de v^otre croyance, que celui de Jean : Comment donc vos sentimens peuvent-ils s'accorder avec ceux de Moïse ? Vous répliquez, qu'ils sont conformes aux Ecrits d'Esaïe, qui dit (53) ; *Voici une vierge dont la matrice*

(53) Esaïe Ch. VII. v. 14, 15. *Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce Virgo concipiet, & pariet filium, & vocabitur nomen ejus Emmanuel. Butirum & mel comeder, ut sciat reprobare malum, & eligere bonum.* „ C'est pourquoi le Seigneur „ lui-même vous donnera un signe : voici une fille ou femme „ sera enceinte, & elle enfantera un fils, & appellera son nom „ Emmanuel ; Il mangera du beurre & du miel, jusqu'à ce qu'il „ sache rejeter le mal & choisir le bien ”. Le premier verfet a été regardé comme désignant & prédisant le mystère de l'incarnation ; mais le second n'a pas été expliqué, & l'on ne fait ce que signifie la nourriture de beurre & de miel.

Il y a dans l'Ecriture plusieurs sortes de nourritures dont on a peine à comprendre la cause. On ne fait guerre pourquoi Dieu ordonna au Prophète Ezéchiel de manger les aliments qu'il prendrait, couverts de merde de l'homme ; lorsque ce Prophète prie Dieu de l'exempter d'une pareille nourriture, puisqu'il s'est toujours abstenu des viandes défendues, Dieu lui permet alors de prendre de la fiente de bœuf, à la place de celle des hommes. Plaçons ici les paroles du Prophète. *Tu mangeras aussi des gateaux d'orge, & tu les couvriras de merde sortie de l'homme, eux le voyant. Et je dis : ha ! ha ! Seigneur Eternel, voici mon ame n'a point été souillée, & je n'ai mangé d'aucune bête morte d'elle-même, ou déchirée par des bêtes sauvages, depuis ma jeunesse jusqu'à présent & aucune chair impure n'est entrée dans ma bouche. Et il me répondit, Voici je t'ai donné la fiente des bœufs, au lieu de la merde de l'homme, & tu couvriras ton pain avec cette fiente.*

Ceux, qui veulent expliquer la raison d'une nourriture aussi singulière, prétendent que le Prophète veut signifier par elle la famine du siège de Jérusalem. C'est le sentiment de Sébastianus Munstérus, *Bibl. heb. & lat. cum notis. T. 2. p. 968.*

Ce que dit ici Munstérus paraît évidemment démenti par le texte de l'Ecriture, car Dieu distingue expressément la nourriture du Prophète, de celle des Juifs, après lui avoir directement ordonné de manger des gateaux, cuits avec de la merde d'homme, Dieu parle sans allégorie des maux que souffriront les Juifs. L'Eternel dit : *les enfans d'Israël mangeront aussi leur pain souillé, parmi les nations vers lesquelles je les chasserai.* Il n'est permis de chercher des sens allégoriques, que lorsque ceux qui se présentent sont obscurs, celui dont il s'agit dans ce passage n'a aucune obscurité. Mais disent ceux, qui ne veulent pas s'en tenir au sens littéral ; il est extraordinaire que Dieu ait ordonné une pareille nourriture à un Prophète. Je conviens que cela le paraît d'abord, mais est-ce aux hommes à vouloir pénétrer les secrets de la volonté divine ! Dieu n'eut-il pas pu rendre la vue dans un instant à Tobie, cependant il envoie un

est remplie, & elle aura un fils. Je veux supposer, que cela a été dit par l'inspiration divine, quoiqu'il ne soit rien de moins véritable, cela ne conviendra pas cependant à Marie : on ne peut regarder comme Vierge, & appeller de ce nom celle qui était mariée, & qui avant d'enfanter avait couché avec son mari (54).

Angé pour enseigner à son fils, à prendre un poisson, & à se servir du fiel pour guérir son Pere. Le cœur & le foye du même poisson chassaient le Diable. Et alors Tobie dit à l'Angé : Azaria, mon frere, dequoy sert le cœur, le foye, & le fiel du poisson. Et il lui dit : quant au cœur & au foye, si le Diable ou un esprit malin trouble quelqu'un, soit homme, soit femme, il en faut faire un parfum devant lui, & il n'en sera plus trouble. Pour le fiel, si on en graisse les yeux d'un homme, qui ait des tages aux yeux il sera guéri.

Écoutons le Prophète Osée ch. 1. Au commencement que l'Eternel parla par Osée, l'Eternel dit à Osée : va prends toi une femme débauchée, & ait d'elle des enfans illégitimes, puisque ce pays, ayant oublié l'Eternel, commet des adulteres. Il s'en alla donc, & prit Gomer, fille de Ebalaim laquelle conçut & lui enfança un fils.

A ce premier péché mortel, le Prophète en joint encore un second, en apparence plus grave. Voici les paroles d'Osée. ch. 3. Après cela l'Eternel me dit : Va encore aimer une femme, qui ait un autre galant & qui soit adultere. L'Eternel aime bien les Israélites qui regardent à d'autres Dieux & aiment les flacons de vin. Je m'acquis donc cette femme là pour quinze piéces d'argent, & un homer & demi d'orge ; & je lui dis ; tu demeureras avec moi pendant plusieurs jours ; tu ne t'abandonneras plus, & tu ne seras à aucun mari, & aussi je te serai fidele.

Note de Mr. d'Argens.

(54) Il est évident, par l'Ecriture, que Joseph ne connut point Marie, avant qu'elle eut enfanté, & que Julien a avancé ce fait sans aucun fondement. Mais s'il est certain, par l'Ecriture, que Joseph ne coucha point avec la vierge avant son accouchement ; il parait aussi clair par cette même écriture qu'il la connut après, & qu'elle en eut des enfans. Cependant tous les théologiens catholiques & la plupart des protestans condamnent ce sentiment, quoiqu'il semble clairement établi par l'Ecriture. Voici ce que dit St. Matthieu : Joseph donc reveillé de son sommeil, fit comme l'Angé du Seigneur lui avait commandé, reçut sa femme, & ne la connut point jusqu'à ce qu'elle eut enfanté son premier-né. Et il appella son nom Jésus. St. Matthieu non seulement ne se contente pas de dire le tems où St. Joseph ne connut pas la vierge, mais il détermine ce tems, qui dura pendant sa grossesse. Et il ne la connaissait pas jusques à ce qu'elle eut accouché de son premier-né. Si St. Joseph n'eût jamais connu Marie, qui doute que St. Matthieu n'eût dit, & il ne la connut

Passons plus avant, & convenons que les paroles d'Esaië regardent Marie. Il s'est bien gardé

de plus. Mais au contraire, il dit, il ne la connut pas jusques à ce qu'elle eût accouché de son premier-né. Il fixe, par la façon dont il s'annonce, le tems précis où Joseph connut sa femme. Il est même constant qu'il en eut des enfans, puisque St. Matthieu appelle Jésus, l'enfant premier-né de Marie. Si Marie n'avait eu qu'un seul enfant, St. Matthieu aurait dit, jusques à ce qu'elle eût accouché de son fils unique. Pourquoi dire le premier né, qui suppose naturellement un second enfant? Peut-on, dans quelque langue que ce soit, appeller un premier-né, un fils unique? Surement un fils unique est le premier-né, mais il est aussi le dernier. St. Luc appelle aussi l'enfant Jésus premier-né de Marie. *Et il arriva, que comme ils étaient là, son terme pour accoucher fut accompli, & elle mit au monde son fils premier-né, ch. II. v. 7.* Enfin St. Jean donne une nouvelle force à ce que disent St. Matthieu & St. Luc: car cet Evangile fait plusieurs fois mention des freres de Jésus, en parlant de Marie sa mere, qui se trouvait avec eux aux noces de Cana. *Après cela, dit-il, Jésus descendit à Capernaüm avec sa mere, ses freres & ses disciples, mais ils y demurerent peu de jours. „ Evang. de St. Jean chap. „ II. v. 12.* Les termes Grecs sont si clairs qu'ils ôtent tout prétexte, à des explications recherchées & détournées. Il faut remarquer qu'on ne saurait ici confondre les freres de Jésus avec ses disciples: car ils sont expressément distingués les uns des autres par St. Jean. Il ne ferait pas vraisemblable de dire, que par le terme de freres, St. Jean entend non pas les disciples, mais les autres personnes qui croyaient en Jésus. Car St. Jean, parlant encore dans un autre endroit des freres de Jésus-Christ, & dans une occasion beaucoup postérieure à celle-ci, remarque que les freres de Jésus-Christ ne croyaient pas en lui. Ecoutons parler St. Jean. *Or la fête des tabernacles approchait, & ses freres lui dirent; pars d'ici & t'en va en Judée, afin que tes disciples contemplent tes œuvres; car on ne fait rien en secret lorsqu'on cherche à agir franchement. Si tu fais donc ces choses, montres-toi du monde. Car ses freres ne croyaient point en lui. Ch. VII. v. 2-5.* Il est évident, qu'en parlant des freres de Jésus, St. Jean n'a entendu parler ni de ses apôtres, ni de ses disciples, ni de ceux qui croyaient en lui: & qui peut douter, s'il eût parlé de quelques autres parents de Jésus, qu'il ne leur eût donné un nom propre à définir & à marquer le degré de leur parenté. Au contraire, lorsqu'il en fait mention, au sujet des noces de Cana, où ils avaient assisté ainsi avec sa mere; il dit, *après cela il descendit à Capernaüm avec sa mere & ses freres.* Il n'y a pas de passage dans l'écriture, qui semble plus clair que celui-ci. L'opinion que les théologiens catholiques ont établie sur ce sujet, vient de l'idée qu'ils ont eue, qu'il ne convenait pas, que la mere de Jésus cessât de rester vierge: mais qui leur a dit, que cet état était plus pur que celui du mariage? c'est un point de controverse le plus disputé aujourd'hui. D'ailleurs Jésus, qui avait bien voulu se faire homme, mourir, pour nous sauver sur la croix, ne pouvait-il pas laisser les choses à leur cours naturel

de dire, que cette Vierge accoucherait d'un Dieu: mais vous, Galiléens, vous ne cessez de donner à Marie le nom de Mere de Dieu. Est-ce qu'Esaïe a écrit, que celui qui naîtrait de cette vierge serait *le fils unique engendré de Dieu, & le premier né de toutes les Créatures?* pouvez-vous, O Galiléens! montrer, dans aucun Prophète, quelque chose qui convienne à ces paroles de Jean (55); *Toutes choses ont été faites par lui, & sans lui rien n'a été fait?* Entendez au contraire comme s'expliquent vos Prophètes. *Seigneur notre Dieu*, dit Esaïe (56), *sois notre protecteur, excepté toi nous n'en connaissons point d'autre.* Le même Esaïe introduisant le Roi Ezéchias, priant Dieu, lui fait dire: *Seigneur Dieu d'Israël, toi qui es assis sur les chérubins, tu es le seul Dieu.* Voyez qu'Esaïe ne laisse pas la liberté d'admettre aucun autre Dieu.

Si le verbe est un Dieu, venant de Dieu ainsi que vous le pensez, s'il est produit par la substance de son Pere, pourquoi appelléz-vous donc Marie la Mere de Dieu? & comment a-t-elle enfanté un Dieu, puisque Marie était un homme ainsi que nous? De même comment

rel dans l'union de Joseph & de Marie. C'est à cette idée de grandeur, pour la dignité de la naissance du Messie, que le dogme de l'immaculée conception, (inconnu aux Apôtres & aux dix premiers siècles, si savamment rejeté & détruit par St. Thomas) doit la naissance. Faibles mortels que nous sommes, nous voulons toujours juger des grandeurs de Dieu, par l'idée que nous avons des nôtres! C'est vouloir comparer la gloire suprême au plus profond abaissement. Qu'est-ce que nôtre faiblesse auprès de l'immensité de Dieu? & quelle folie n'est-ce pas à nous de vouloir juger de ce qui constitue sa puissance, par ce qui fait la nôtre, qui n'est qu'un vrai néant?

Note de Mr. d'Argens.

(55) Jean I.

(56) Esaïe XXVI. & XXVII.

est-il possible, lorsque Dieu dit lui-même dans l'Ecriture: *Je suis le seul Dieu & le seul Conservateur*, qu'il y ait un autre conservateur. Cependant vous osez donner le nom de Sauveur à l'homme qui est né de Marie. Combien ne trouvez-vous pas de contradictions entre vos sentimens & celui des anciens écrivains hébreux!

Apprenez, Galiléens, par les paroles mêmes de Moïse, qu'il donne aux Anges le nom de Dieu. *Les enfans de Dieu* (57) dit-il, voyant que les

(57) *Les enfans de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles.* Voici un des endroits de l'Ecriture, qui a été interprété le plus diversement, & dont le véritable sens a reçu différentes explications, selon que ceux qui voulaient autoriser leur opinion par ce passage, avaient besoin de s'en servir. Plaçons d'abord ici les différentes leçons de ce passage, qui ne sont guères moins opposées l'une à l'autre, que le sens qu'on a voulu lui donner. Le texte hébreu dit: *Et les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles.* Le texte Caldéen: *Et les fils des princes (ou des Grands) virent que les filles des hommes étaient belles.* Les Septante ont deux textes différens dans les anciens manuscrits: le premier texte dit: *Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles:* le second texte des Septante dit: *Les Anges de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles.* La vulgate est entièrement conforme au premier texte des Septante: *Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, ils prirent pour leurs femmes celles qu'ils choisirent.* Aquila dit, *les fils des Dieux.* Castalion, par une licence impardonnable, paraphrase le texte hébreu, & dit: *Les plus puissans d'entre les hommes épris de leur beauté choisirent dans le nombre celles qu'ils voulaient pour épouses.* La traduction française de Martin dit: *Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour leurs femmes toutes celles qu'ils choisirent.*

Vona donc, dans ces différens textes, les fils de Dieu, les fils des Dieux, les fils des princes, les Anges de Dieu, les plus puissans d'entre les hommes: quelle différence, & quelle difficulté ne trouverait-on pas, s'il fallait établir sur ce passage la vérité d'une prophétie, ou la certitude d'un article de foi. Il y aurait, dans ce verset de la Genèse, de quoi produire autant de sectes, qu'il y a de différens textes, si l'on n'avait pas recours à un juge souverain de la foi. Aussi voit-on, qu'avant que ce juge eût décidé, les pères les plus éclairés de l'Eglise étaient opposés les uns aux autres sur l'explication de ce passage. Ce ne fut qu'après quatre cents ans, qu'on commença à croire, qu'on en avait pénétré le véritable sens. Les Juifs même les plus savans ne s'accordaient pas d'avantage, sur cet article.

filles des hommes étaient belles, ils en choisirent parmi elles, dont ils firent leurs femmes: & les

que les docteurs Chrétiens. Examinons succinctement ce que les Juifs & les Chrétiens ont pensé de cet endroit de l'Ecriture.

Philon prétend que par les mors d'Ange de Dieu, il faut entendre des génies, ou des ames, qui habitant dans les airs, sans être attachés à aucun corps, eurent envie de faire leur demeure dans le corps des hommes, & connurent ensuite des femmes charnellement, dont ils eurent des enfans. Il dit, que les esprits ou les ames, que les philosophes ont nommés génies, Moïse les a appelé *Ange*. *Phil. lib. de Gigant. pag. 284. Edit. in fol. Francof.*

Joseph l'historien, dans son premier livre des antiquités chap. 4. a soutenu que les *Ange*, ayant eu commerce avec les femmes, en avaient eu des enfans.

Les premiers peres de l'Eglise, jusqu'au quatrieme siecle, furent tous du sentiment de Joseph. La seule différence qu'il y eut, dans l'opinion de ces docteurs Chrétiens, fut que les uns crurent que les géans, qui étaient nés du commerce des *Ange* avec les femmes, étaient des démons: les autres penserent que c'étaient simplement des hommes d'une taille très-grande. Les *Ange*, dit St. Justin, ayant désobéi aux ordres de Dieu, ils connurent les femmes, & engendrèrent des enfans, qui furent les démons qui réduisirent le genre humain dans l'esclavage. *St. Justin philos. Apol. I. pag. 44.*

Athénagore croit, que les enfans des *Ange* furent simplement des géans. Les *Ange*, dit-il, déchurent de leur état, les uns par la passion dont ils furent épris pour les femmes, & leur prince par sa négligence & son peu de probité, dans les choses dont il avait été chargé. Or des amours de ces *Ange* naquirent les géans. *Athénagor. legat. pro Christian. pag. 27.*

Tertullien veut que les *Ange* aient engendré les démons. On peut apprendre, dit-il, dans les saintes Ecritures, comment du péché de certains *Ange* est sortie la race des démons, race plus corrompue que celle dont elle tire son origine. *Tert. Apolog. cap. 22.*

Lactance ne décide pas si les *Ange* procréèrent les démons ou les géans; mais il dit que les *Ange*, après avoir eu commerce avec les femmes, perdirent le nom & la nature d'*Ange*, & devinrent des satellites du diable. *Lact. inst. divin. cap. XXVII. p. 50. edit. Cantabrig.*

St. Ambroise prétend que les *Ange* ont été les peres des géans. L'Ecriture, dit-il, assure que les géans ont été procédés par les *Ange* & par les femmes, & elle les appelle des géans, parce qu'elle veut exprimer la grandeur de leur corps. *Ambrosius de Noë & Arca. Lib. I. Cap. 4.*

Il serait trop long de rapporter le sentiment de plusieurs autres peres. Celui de St. Cyprien, celui de St. Clement d'Alexandrie, qui ont cru que les *Ange* avaient connu charnellement les femmes. Il suffit que nous avons dans St. Ambroise un témoignage autentique que cette opinion était encore celle du quatrieme siecle, dans lequel vivait ce pere de l'Eglise.

enfans de Dieu ayant connu les filles des hommes, ils engendrèrent les géans qui ont été des hommes renommés dans tous les siècles. Il est donc manifeste, que Moïse parle des Anges, cela n'est ni emprunté ni supposé. Il paraît encore par ce qu'il dit, qu'ils engendrèrent des géans, & non pas des hommes. Si Moïse eut cru que les géans avaient eu pour peres des hommes, il ne leur en eut point cherché chez les Anges, qui sont d'une nature bien plus élevée & bien plus excellente. Mais il a voulu nous apprendre, que les géans avaient été produits par le mélange d'une nature mortelle & d'une nature immortelle. Considérons à présent que Moïse, qui fait mention des mariages des enfans des Dieux, auxquels il donne le nom d'Anges, ne dit pas un seul mot du fils de Dieu. Est-il possible de se persuader, que s'il avait connu le verbe, le fils unique engendré de Dieu, (donnez lui le nom que vous voudrez) il n'en eut

Rien ne nous apprend que les géans aient été d'une figure difforme; au contraire, tout ce passage semble tendre à leur louange, à leur gloire & à fortifier l'opinion, qui donnait aux géans une origine plus noble que celle des autres hommes. Cependant plusieurs peres, & quelques théologiens modernes, ont voulu jeter une honte éternelle sur la naissance des géans, & sur les autres hommes, qu'on a cru avoir été faits par les Anges pécheurs, à qui dans la suite des tems on donna le nom d'incubes & de succubes. Ces théologiens ont prétendu, que les hommes, qu'on croyait enfans des mauvais Anges, ne provenaient point de la semence de ces Anges, mais de celle de quelques hommes, qu'ils avaient trouvé le moyen de s'approprier par subtilité. Un mauvais Ange se transformait en succube, c'est-à-dire, en Ange femelle, il recevait la semence de l'homme, ensuite le même Ange devenant un incube, ou Ange masculin, formait un homme, en répandant dans la nature d'une femme cette semence qu'il avait prise; en sorte qu'on peut dire, que celui qui naît d'un accouplement semblable n'est pas fils d'un homme, puisque c'est un Ange qui répand la semence. Othon Gualterius explique tout cela fort clairement dans la collection des variantes sur la Genèse. *Note de Mr. d'Argens.*

fait aucune mention, & qu'il eut dédaigné de le faire connaître clairement aux hommes, lui qui pensait, qu'il devait s'expliquer avec soin & avec ostentation sur l'adoption d'Israël, & qui dit (58): *Israël mon fils premier né*? Pourquoi n'a-t-il donc pas dit la même chose de Jésus? Moïse enseignait, qu'il n'y avait qu'un Dieu qui avait plusieurs enfans ou plusieurs Anges, à qui il avait distribué les Nations, mais il n'avait jamais eu aucune idée de *ce fils premier-né, de ce verbe Dieu*, & de toutes les fables que vous débitez à ce sujet, & que vous avez inventées. Ecoutez ce même Moïse, & les autres Prophètes qui le suivirent. (59) *Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, & vous ne servirez que lui.* Comment est-il possible que Jésus ait dit à ses Disciples: (60) *Allez enseigner les Nations, & les baptisez au nom du Pere, du fils, & du St. Esprit*: il ordonnait donc que les nations devaient l'adorer avec le Dieu unique? & vous soutenez cette erreur, puisque vous dites, *que le fils est Dieu ainsi que le Pere.*

Pour trouver encore plus de contrariété entre vos sentimens & ceux des Hébreux, auprès desquels, après avoir quitté la croyance de vos peres, vous vous êtes réfugiés, écoutez ce que dit Moïse des expiations. (61) *Il prendra deux boucs en offrande pour les péchés & un bœuf pour l'holocauste: & Aaron offrira son veau en offrande pour les péchés, & il priera pour lui & pour sa maison, & ils prendra les deux boucs & les*

(58) Exod. ch. IV.

(59) Deut. ch. VI.

(60) Matth. XXVII.

(61) Lévit. XVI.

présentera devant le Seigneur à l'entrée du Tabernacle d'assignation. Et puis Aaron jettera le sort sur les deux boucs, un sort pour le Seigneur, & un sort pour le bouc, qui doit être chargé des iniquités, afin qu'il soit renvoyé dans le désert. Il égorgera aussi l'autre bouc, celui du Peuple, qui est l'offrande pour le péché, & il apportera son sang au dedans du voile, & il en arrosera la base de l'Autel, & il fera expiation pour le sanctuaire des souillures des enfans d'Israël & de leurs fautes selon tous leurs péchés. Il est évident, parce que nous venons de rapporter, que Moïse a établi l'usage des sacrifices, & qu'il n'a pas pensé, ainsi que vous Galiléens, qui les regardez comme immondes. Ecoutez le même Moïse: (62) *Quiconque mangera de la chair du sacrifice de prospérité, laquelle appartient au Seigneur, & qui aura sur lui quelque souillure, sera retranché d'entre son Peuple.*

L'on voit combien Moïse fut attentif & religieux dans tout ce qui regardait les sacrifices.

Il est tems actuellement de venir à la raison qui nous a fait parcourir toutes les opinions que nous venons d'examiner. Nous avons eu le dessein de prouver, qu'après nous avoir abandonné, pour passer chez les Juifs, vous n'avez point embrassé leur religion & n'avez pas adopté leurs sentimens les plus essentiels. Peut-être quelque Galiléen mal instruit répondra, les Juifs ne sacrifient point. Je lui répliquerai, qu'il parle sans connaissance : premièrement, parce que les Galiléens n'observent aucun des usages, & des préceptes des Juifs; secondement

(62) Ibid vers. 15, 16.

parce que les Juifs sacrifient aujourd'hui en secret, & qu'ils se nourrissent encore de victimes: qu'il prie avant d'offrir les sacrifices, & qu'ils donnent l'épaule droite des victimes à leurs Prêtres. Mais comme ils n'ont point de temples, d'autels, & de ce qu'ils appellent communément *Sanctuaire*, ils ne peuvent point offrir à leur Dieu les prémices des victimes. Vous autres, Galiléens, qui avez inventé un nouveau genre de sacrifices & qui n'avez pas besoin de Jérusalem, pourquoi ne sacrifiez vous donc pas comme les Juifs, chez lesquels vous avez passé en qualité de transfuges? Il serait inutile & superflu si je m'étendais plus longtems sur ce sujet, puisque j'en ai déjà parlé amplement, lorsque j'ai voulu prouver que les Juifs ne diffèrent des autres Nations, que dans le seul point de la croyance d'un Dieu unique. Ce dogme, étranger à tous les peuples, n'est propre qu'à eux. D'ailleurs, toutes les autres choses sont communes entre eux & nous: les temples, les autels, les lustrations, plusieurs cérémonies religieuses; dans toutes ces choses nous pensons comme les Hébreux, ou nous différons de fort peu de chose en quelques-unes.

Pourquoi, Galiléens, n'observez-vous pas la loi de Moïse, dans l'usage des viandes? Vous prétendez, qu'il vous est permis de manger de toutes, ainsi que de différentes sortes de légumes. Vous vous en rapportez à Pierre, qui vous a dit (63): *Ne dis point que ce que Dieu a purifié soit immonde.* Mais par quelle raison le

(63) Act. 10.

Dieu d'Israël a-t-il tout à coup déclaré pur, ce qu'il avait jugé immonde pendant si longtems ? Moïse parlant des quadrupedes dit (64) : *Tout animal qui a l'ongle séparé, & qui rumine, est pur, tout autre animal est immonde.* Si depuis la vision de Pierre le porc est un animal qui rumine, nous le croyons pur : & c'est un grand miracle si ce changement s'est fait dans cet animal après la vision de Pierre ; mais si au contraire Pierre a feint, qu'il avait eu chez le Taneur, où il logeait, cette *révélation* (pour me servir de vos expressions) pourquoi le croirons-nous sur sa parole, dans un dogme important à éclaircir ? En effet quel précepte difficile ne vous eut-il pas ordonné, si outre la chair de cochon, il vous eut défendu de manger des oiseaux, des poissons, & des animaux aquatiques, assurant, que tous ces animaux, outre les cochons, avaient été déclarés immondes & défendus par Dieu ?

Mais pourquoi m'arrêter à réfuter ce que disent les Galiléens, lorsqu'il est aisé de voir que leurs raisons n'ont aucune force. Ils prétendent que Dieu, après avoir établi une première Loi, en a donné une seconde : que la première n'avait été faite que pour un certain tems, & que la seconde lui avait succédé, parce que celle de Moïse n'en avait été que le type. Je démontrerai, par l'autorité de Moïse, qu'il n'est rien de si faux que ce que disent les Galiléens. Cet Hébreu dit expressément, non pas dans dix endroits mais dans mille, que la loi qu'il donnait serait éternelle. Voyons ce qu'on

(64) Lévit. 11. & Deut. 14.

trouve dans l'Exode (65) : Ce jour vous sera mémorable, & vous le célébrerez pour le Seigneur dans toutes les générations. Vous le célébrerez comme une fête solennelle par ordonnance perpétuelle. Vous mangerez pendant sept jours du pain sans levain, & dès le premier jour vous ôterez le levain de vos maisons. Je passe un nombre de passages que je ne rapporte pas, pour ne point trop les multiplier, & qui prouvent tous également, que Moïse donna la Loi comme devant être éternelle. Montrez-moi, O Galiléens ! dans quel endroit de vos Ecritures il est dit, ce que Paul a osé avancer, que le Christ était la fin de la Loi. Où trouve-t-on, que Dieu ait promis aux Israélites de leur donner dans la suite une autre Loi, que celle qu'il avait d'abord établie chez eux ? Il n'est parlé dans aucun lieu de cette nouvelle Loi, il n'est pas même dit qu'il arriverait aucun changement à la première. Entendons parler Moïse lui-même (66) Vous n'ajouterez rien aux commandemens que je vous donnerai, & vous n'en ôterez rien. Observez les Commandemens du Seigneur votre Dieu, & tout ce que je vous ordonnerai aujourd'hui. Maudits soient tous ceux qui n'observent pas tous les Commandemens de la Loi. Mais vous, Galiléens, vous contez pour peu de chose d'ôter & d'ajouter ce que vous voulez aux préceptes, qui sont écrits dans la Loi (67).

(65) Exod. 12. 15.

(66) Deut. IV. 10 & 21.

(67) C'est ici peut-être l'argument le plus fort de l'Empereur Julien. Il est dit dans cent endroits qu'il faut suivre en tout la loi mosaïque. Les Juifs en aucun tems n'en ont jamais retranché un mot & n'y ont jamais ajouté une syllabe. Jésus l'a accomplie dans tous ses points, il est né Juif, a vécu Juif, est mort Juif, il a été condamné à la potence pour avoir outragé

Vous regardez comme grand & glorieux de manquer à cette même Loi; agissant ainsi ce

les pharisiens & les scribes, pour les avoir appelés race de vipères, sépulcres blanchis, pour leur avoir reproché de prévariquer contre la loi. Ceux qu'on appelle les apôtres ont observé cette loi; ils ont mangé l'agneau pascal avec Jésus, ils ont prié dans le temple de Jérusalem. En un mot, les Chrétiens qui brûlent les Juifs, n'ont aucun prétexte pour n'être pas Juifs.

Voici comme s'exprime le théologien Théro dans sa lettre à un autre théologien, imprimée en 1765. à Amsterdam: „ Un Bourguemestre me demandait hier, pourquoi Jésus avait fait des miracles en Galilée. Je lui répondis que c'était pour convertir la Hollande. Pourquoi donc, me dit-il, les Hollandais ne furent-ils Chrétiens qu'au bout de huit cents années: pourquoi donc n'a-t-il pas enseigné lui-même cette religion? Elle consiste à croire le péché originel, & Jésus n'a pas fait la moindre mention du péché originel: à croire que Dieu a été homme, & Jésus n'a jamais dit qu'il était Dieu & homme tout ensemble: à croire que Jésus avait deux natures; & il n'a jamais dit qu'il eût deux natures; à croire qu'il est né d'une vierge; & il n'a jamais dit lui-même qu'il fut né d'une vierge: au contraire il appelle sa mère *femme*, il lui dit durement, *femme, qu'y a-t-il entre vous & moi?* A croire que Dieu est né de David: & il se trouve qu'il n'est point né de David; à croire sa généalogie, & on lui en a fait deux qui se contredisent absolument.

„ Cette religion consiste encor dans certains rites, dont il n'a jamais dit un seul mot. Il est clair par vos Evangiles que Jésus naquit Juif, vécut Juif, mourut Juif; & je suis fort étonné que vous ne soyez pas Juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi Juive, pourquoi les reprouvez-vous?

„ On lui fait dire même dans un évangile, *Je ne suis pas venu détruire la loi mais l'accomplir*. Or est-ce accomplir la loi mosaïque que d'en avoir tous les rites en horreur? Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du lièvre & du boudin. En quel endroit de l'évangile Jésus vous a-t-il permis d'en manger? Vous faites & vous croyez tout ce qui n'est pas dans l'Evangile. Comment donc pouvez-vous dire qu'il est votre règle! les Apôtres de Jésus observaient la loi juive comme lui. *Pierre & Jean monterent au temple à l'heure neuvième de l'oraison*, (Actes des Apot. ch. 16.) Paul alla longtemps après judaïser dans le temple pendant huit jours, selon le conseil de Jaques. Il dit à Festus, je suis Pharisien. Aucun Apôtre n'a dit: *Renoncez à la loi de Moïse*. Pourquoi donc les Chrétiens y ont-ils entièrement renoncé dans la suite des tems?

„ Comment Dieu serait-il venu mourir sur la terre par le plus grand & le plus infame des supplices, pour ne pas annoncer lui-même sa volonté, pour laisser ce soin à des conciles qui ne s'assembleraient qu'après plusieurs siècles, qui se contrediraient, qui s'anathématiseraient les uns les autres, & qui feraient verser le sang par des soldats & par des bourreaux?

„ Quoi, Dieu vient sur la terre, il y naît d'une vierge, il y

DE L'EMPEREUR JULIEN. 91

n'est pas la vérité que vous avez pour but, mais vous vous conformez à ce que vous voyez être approuvé du vulgaire.

Vous (68) êtes si peu senez, que vous n'observez pas même les préceptes, que vous ont donné les Apôtres. Leurs premiers successeurs les ont altéré par une impiété & une méchanceté, qui ne peuvent être assez blâmées. Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc n'ont osé dire que Jésus fut un Dieu (69). Mais

„ habite trente-trois ans; il y périt du supplice des esclaves,
 „ pour nous enseigner une nouvelle religion? & il ne nous l'en-
 „ seigne pas! il ne nous apprend aucun de ces dogmes! il ne
 „ nous commande aucun rite, tout se fait, tout s'établit, le
 „ détruit, se renouvelle avec le tems à Nicée, à Calcédoine,
 „ à Ephèse, à Antioche, à Constantinople, au milieu des in-
 „ trigues les plus tumultueuses, & des haines les plus impla-
 „ cables! ce n'est enfin que les armées à la main qu'on soutient
 „ le pour & le contre de tous ses dogmes nouveaux.
 „ Dieu, quand il était sur la terre, a fait la Pâque en man-
 „ geant un Agneau cuit dans des laitues; & la moitié de l'Eu-
 „ rope depuis plus de huit siècles croit faire la Pâque en man-
 „ geant Jésus-Christ lui-même, en chair & en os. Et la dispute
 „ sur cette façon de faire la pâque, a fait couler plus de sang
 „ que les querelles des maisons d'Autriche & de France, des
 „ Guelfes & des Gibelins, de la rose blanche & de la rose rou-
 „ ge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couver-
 „ tes de cadavres pendant ces guerres, les villes ont été héri-
 „ sées d'échaffauts pendant la paix. Il semble que les Pharisiens,
 „ en assassinant le Dieu des Chrétiens sur la croix, aient appris
 „ à ses suivants à s'assassiner les uns les autres sous le glaive,
 „ sur la potence, sur la roue, dans les flammes. Persécutés &
 „ persécuteurs, martyrs & bourreaux tour à tour, également
 „ imbéciles, également furieux, ils tuent & ils meurent pour
 „ des arguments dont les prélats & les moines se moquent en
 „ recueillant les dépouilles des morts & l'argent comptant des
 „ vivants.

(68) *Vous êtes si peu senez, mot à mot, vous êtes si malheu-
 reux.*

(69) Les Arriens, les Sociniens, & les incrédules, qui dans ces derniers tems ont voulu renouveler des erreurs condamnées depuis quatorze siècles, prétendent que les Evangelistes n'ont jamais cru, que Jésus fut égal à Dieu le pere, & disent qu'ils ne lui ont donné le nom de fils de Dieu, que de la même manière que l'Ecriture, & les autres écrivains Juifs le donnaient aux hommes pieux, qui étaient favorisés du Ciel. Les Sociniens citent, pour appuyer leur sentiment, le verset 34. du chapitre 10. de St. Jean, où Jésus-Christ reproche aux Juifs leur

lorsque Jean eut appris, que dans plusieurs villes de la Grece & de l'Italie beaucoup de personnes, parmi le Peuple, étaient tombées dans cette erreur; sachant d'ailleurs que les Tombeaux de Pierre & de Paul commençaient d'être honorez, qu'on y priait en secret; il s'enhardit jusqu'à dire que Jésus était Dieu. Le verbe, dit-il, s'est fait chair & a habité dans nous. Mais il n'a pas osé expliquer de quelle manière; car en aucun endroit il ne nomme ni Jésus ni Christ, lorsqu'il nomme *Dieu* & le *Verbe*. Il cherche à nous tromper d'une manière couverte imperceptiblement, & peu à peu. Il dit que Jean Baptiste avait rendu témoignage à Jésus, & qu'il avait déclaré que c'était lui qui était le verbe de Dieu.

Je ne veux point nier que Jean Baptiste n'ait parlé de Jésus dans ces termes, quoique plusieurs irréligieux parmi vous prétendent, que Jésus-Christ n'est point le verbe, dont parle Jean. Pour moi, je ne suis pas de leur sentiment: puisque Jean dit, dans un autre endroit,

injustice à vouloir le lapider, pour s'être dit fils de Dieu, alléguant pour sa justification que la loi appelle des Dieux, ceux à qui la parole du Seigneur a été adressée. *Respondit Jesus, nonne scriptum est in lege vestra: ego dixi dii essis. Evang. sec. Joan. cap. X. vers. 34.* Ensuite les mêmes Sociniens, pour fortifier l'avantage qu'ils croient tirer du passage de St. Jean, citent celui de St. Matthieu, où Jésus-Christ dit, qu'il n'est pas à lui de donner d'être assis à sa droite ou à sa gauche, que cette place est pour ceux à qui son Père l'a destiné: celui de St. Marc où il est dit, que le fils ignore le jour du jugement & qu'il n'y a que le Père qui le sache; celui de St. Luc, où Jésus-Christ dit: Pourquoi m'appellez-vous bon, il n'y a que Dieu seul qui soit bon. Ajoutons à ces passages celui de St. Paul, qui dit: que Jésus-Christ, après avoir soumis toutes choses sous la puissance de son père, lui sera lui-même assujéti. *Cum autem subiecta fuerint illi omnia, tum & ipse subicietur subicienti sibi omnia, ut sit omnia in omnibus, Paul. Epist. prim. ad Corinth. cap. XV. vers. 28.*

Note de Mr. d'Argens,

que le verbe qu'il appelle Dieu, Jean Batiste a reconnu que c'était ce même Jésus. Remarquons actuellement avec combien de finesse, de ménagement, & de précaution se conduit Jean. Il introduit, avec adresse, l'impiété fabuleuse qu'il veut établir: il fait si bien se servir de tous les moyens, que la fraude peut lui fournir, que parlant derechef d'une façon ambigue, il dit (70): *Personne n'a jamais vu Dieu. Le fils unique, qui est au sein du Pere, est celui qui nous l'a révélé.* Il faut que ce fils, qui est dans le sein de son Pere, soit ou le Dieu verbe, ou un autre fils. Or si c'est le verbe: vous avez nécessairement vu Dieu, puisque le verbe a habité parmi vous, & que vous avez vu sa gloire. Pourquoi Jean dit-il donc, *que jamais personne n'a vu Dieu?* Si vous n'avez pas vu Dieu le Pere, vous avez certainement vu Dieu le verbe: mais si Dieu, ce fils unique, est un autre que le verbe Dieu, comme je l'ai entendu dire souvent à plusieurs de votre religion, Jean ne semble-t-il pas, dans ses discours obscurs, oser dire encore quelque chose de semblable, & rendre douteux ce qu'il dit ailleurs?

On doit regarder Jean comme le premier auteur du mal, & la source des nouvelles erreurs que vous avez établies, en ajoutant au culte du Juif mort que vous adorez celui de plusieurs autres. Qui peut assez s'élever contre un pareil excès! Vous remplissez tous les lieux de tombeaux, quoiqu'il ne soit dit, dans aucun

(70) *Deum nemo vidit unquam: filius unigenitus existens in sinu patris, ipse enarravit.* Evang. Joan. cap. 1. vers. 18. le texte grec est dans celui de Julien.

Note de Mr. d'Argens.

endroit de vos Ecritures, que vous deviez fréquenter & honorer les sépulcres. Vous êtes parvenus à un tel point d'aveuglement, que vous croyez sur ce sujet ne devoir faire aucun cas de ce que vous a ordonné Jésus de Nazareth. Ecoutez ce qu'il dit des tombeaux (71) *Malheur à vous, Scribes, Pharisiens, hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres re-blanchis: au dehors le sépulcre paraît beau, mais en dedans il est plein d'ossements de morts, & de toutes sortes d'ordures.* Si Jésus dit, que les sépulcres ne sont que le réceptacle des immondices & des ordures, comment pouvez vous invoquer Dieu sur eux? Voyez ce que Jésus répondit à un de ses Disciples, qui lui disait: *Seigneur permettez avant que je parte, que j'ensevelisse mon Pere.* Suivez-moi: répliqua Jésus, *& laissez aux morts à enterrer leurs morts.*

Cela étant ainsi, pourquoi courez-vous avec tant d'ardeur aux sépulcres? voulez-vous en savoir la cause? je ne la dirai point, vous l'apprendrez du Prophète Esaïe: *Ils dorment dans les sépulcres, & dans les cavernes à cause des songes* (72). On voit clairement par ces paro-

(71) *Domine permitte mihi primum abire, & sepelire patrem meum, at Jesus ait illi, sequare me, & permitte mortuos sepelire suos mortuos.* „Evang. Matth. Cap. 8. v. 21. & 22. „Com-bien n'a-t-on pas écrit, pour éclaircir cet endroit de l'Evangile? combien de choses inutiles, & plus inintelligibles que le texte de ce passage, n'a-t-on pas dit? combien de conjectures n'a-t-on pas fait sans jamais rien dire de passable? en effet, qui peut comprendre, sans être inspiré divinement, ce que veut dire *des morts qui enterrent leurs morts*. Il y a bien d'autres endroits dans l'Ecriture, qui ne sont ni plus clairs, ni mieux interprétés; il a plu à Dieu d'en rendre le sens obscur: faut il donc se tuer, s'égorger, bouleverser sa patrie & celle de ses voisins pour l'explication de choses qu'on ne saurait comprendre?

Note de Mr. d'Argens.

(72) *Qui demeurent auprès des sépulcres, & passent la nuit dans des tombeaux.* Il y a un nombre de variantes sur ce passage. Le

les, que c'était un ancien usage chez les Juifs de se servir des sépulcres, comme d'un espee de charme & de magie, pour se procurer des songes. Il est apparent, que vos Apôtres, après la mort de leur Maître, suivirent cette coutume, & qu'ils l'ont transmise à vos ancêtres, qui ont employé cette espee de magie beaucoup plus habilement que ceux qui vinrent après eux, qui exposèrent en public les lieux (& pour ainsi dire les laboratoires) où ils fabriquaient leurs charmes.

Vous pratiquez donc ce que Dieu a défendu, soit par Moïse, soit par les Prophètes. Au contraire, vous craignez de faire ce qu'il a ordonné par ces mêmes Prophètes: vous n'osez

texte hébreu dit: *Qui sedent in sepulcris & in locis desertis pernoctant, qui demorentur auprès des sépulcres & passent la nuit dans des lieux déserts.* Les Septante traduisent différemment Esaïe chap. 65. v. 4. *Qui dorment dans des tombeaux & dans des cavernes pour des songes.* Castellan traduit ainsi ce passage; *Qui manent apud sepulcra & ad tumulos pernoctant*, qui demeurent auprès des sépulcres & passent la nuit dans les tombeaux. Le Ministre David Martin, dans sa Traduction de la Bible, a suivi le texte hébreu. *Qui se tiennent dans les sépulcres & passent la nuit dans des lieux désolés.* De tous ces différens textes, il n'y a que celui des Septante, qui dit la raison pour laquelle les gens, dont parle Esaïe, dormaient dans les sépulcres, c'était pour se procurer des songes. Cela paraît naturel; mais qui empêcherait un controversiste de dire (le texte hébreu ne faisant aucune mention des songes,) que ces gens, qui habitaient auprès des Tombeaux, passaient la nuit dans des sépulcres, non pas pour dormir & avoir des songes, mais pour faire des enchantemens, & pour évoquer les manes des morts; un autre Théologien ne pourrait-il pas soutenir, que ces hommes, dont parle Esaïe, ne passaient les nuits dans des Tombeaux, que pour s'y mettre à couvert des recherches qu'on faisait contre eux, à cause des crimes qu'ils auraient commis. Le texte hébreu favoriserait cette opinion, car il dit, *qui passent la nuit dans des lieux déserts.* Si ces variantes se trouvaient dans un passage, qui regardât un point de Doctrine en dispute entre les Protestans & les Catholiques, les beaux volumes qu'on pourrait faire sur ce sujet! Il y aurait-là de quoi faire périr cent mille hommes. Les différens Théologiens entendirent-ils plus clairement la moitié des passages, qui causerent la St. Barthelemi?

Note de Mr. d'Argens.

sacrifier & offrir des victimes sur les autels. Il est vrai que le feu ne descend plus du ciel, comme vous dites qu'il descendit du tems de Moïse, pour consumer la victime; mais cela, de votre aveu, n'est arrivé qu'une fois sous Moïse (73), & une autrefois longtems après sous Elie,

(73) Remarquez, mon cher lecteur, qu'on vous dit tous les jours qu'il se faisait des miracles autrefois, mais qu'il ne s'en fait plus actuellement, parce qu'ils ne sont plus nécessaires, & que le Messie étant venu, le Christianisme (que jamais Jésus n'a prêché) est répandu aujourd'hui sur toute la terre. Oui, misérables, vos Papes ont fait ce qu'ils ont pu pour étendre leur puissance aux bornes du monde; mais leurs émissaires imposteurs ont été chassés du Japon, de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine; enfin la religion des Papes est en horreur dans toute l'Asie, dans toute l'Afrique, dans le vaste Empire Russe. Ce qu'ils appellent le Catholicisme ne regne pas dans la dix-neuvième partie de la terre.

Ne dites donc pas que vous n'avez plus besoin de miracles; vous en avez tant de besoin que vous en supposez encore tous les jours, & vous ne canonisez pas un seul de vos prétendus saints, que vous ne lui attribuez des miracles. Toutes les nations en supposèrent autrefois par centaine, & le peuple hébreu étant le plus sot de tous, il eut bien plus de miracles que tous les autres. Celui d'Elie dont parle ici l'Empereur Julien est sans doute un des plus impertinens. Faire descendre le feu du ciel & monter ensuite au ciel dans un char à quatre chevaux enflammés, c'est une imagination plus extravagante encor que celle de la femme de Loth changée en statue de sel.

Mais qui était cet Elie? Quand a-t-on écrit son histoire? De quel pays était-il? Les livres hébreux n'en disent rien. Ne voit-on pas clairement que la fable d'Elie se promenant dans les airs sur un char de feu à quatre chevaux, est une grossière imitation de la fable allégorique des Grecs sur le char du soleil nommé en grec *Elios*? Les Juifs, comme on l'a déjà dit, pouvaient-ils faire autre chose que de déguiser stupidement les fables grecques & asiatiques à mesure qu'ils en entendaient parler?

Par quel exécrationnable prestige y a-t-il encore des idiots qui se laissent tromper par ces fadaïses rabiniques? Mettez tous les contes hébraïques sous des noms indiens, il n'y a personne parmi vous qui ne les regarde avec le mépris le plus dédaigneux; mais cela s'appelle *la Bible*, *la Sainte Ecriture*, des fripons l'enseignent, des fots la croient, & cette crédulité enrichit des tyrans perfides. C'est pour s'engraïsser de notre substance & de notre sang qu'on nous fait révéler ces contes de vieille.

Je parle comme Julien parlait, parce que je pense comme lui. Je crois avec lui que jamais la Divinité n'a été si déshonorée que par ces fables absurdes.

Cette note est de Mr. Boulanger.

Elie, natif de Thebe ; d'ailleurs je montrerai que Moïse a cru, qu'on devait apporter le feu d'un autre lieu, & que le Patriarche Abraham avait eu longtems avant lui le même sentiment. A l'histoire du sacrifice d'Isaac, *qui portait lui-même le bois & le feu*, je joindrai celle d'Abel dont les sacrifices ne furent jamais embrasés par le feu du Ciel, mais par le feu qu'Abel avait pris. Peut-être serait-ce ici le lieu d'examiner, par quelle raison le Dieu des Hébreux approuva le sacrifice d'Abel, & réprouva celui de Caïn, & d'expliquer en même tems ce que veulent dire ces paroles, *si tu offres bien & que tu divises mal, n'as tu pas péché ?* Quant à moi, je pense que l'offrande d'Abel fut mieux reçue que celle de Caïn, parce que le sacrifice des victimes est plus digne de la grandeur de Dieu, que l'offre des fruits de la terre.

Ne considérons pas seulement ce premier passage ; voyons en d'autres qui ont rapport aux prémices offertes à Dieu par les enfans d'Adam. *Dieu regarda Abel & son oblation, mais il n'eut point d'égard à Caïn, & il ne considéra pas son oblation. Caïn devint fort triste, & son visage fut abattu. Et le Seigneur dit à Caïn, pourquoi es-tu devenu triste, & pourquoi ton visage est-il abattu ? Ne pêches tu (74) pas, si tu offres*

(74) *Genes. chap. IV. v. 3. & seqq.* Il y a, dans ce passage de la Bible, une grande différence entre la version des Septante & presque toutes les autres, qui disent : *Si tu fais bien, ne sera-t-il pas reçu, mais si tu ne fais pas bien, le péché est à ta porte*, traduit. de Martin. La vulgate est assez conforme à cette traduction française : *nonne si bene egeris recipies, si autem male, statim in foribus peccatum aderit* ; mais la version des Septante s'éloigne de toutes les autres, & dit, *si tu offres bien & que tu ne divises pas bien*. Parmi ces textes différents, Julien ayant suivi celui des Septante, qui paraît fort obscur, a formé au su-

bien & que tu ne divises pas bien. Voulez-vous favoir quelles étaient les oblations d'Abel & de Caïn ? Or il arriva, après quelques jours, que Caïn présenta au Seigneur les prémices des fruits de la terre ; & Abel offrit les premiers nés de son troupeau & leur graisse. Ce n'est pas le sacrifice, disent les Galiléens, mais c'est la division que Dieu condamna, lorsqu'il adressa ces paroles à Caïn : *N'as-tu pas péché si tu as bien offert & si tu as mal divisé.* Ce fut là ce que me répondit à ce sujet un de leurs Evêques, qui passé pour être un des plus sages. Alors l'ayant prié de me dire, quel était le défaut qu'il y avait eu dans la division (75) de Caïn, il ne pût jamais

jet de son explication les difficultés, dont il parle. Heureusement on n'a pas besoin de ce verset de la Genèse, pour établir quelque article de foi mis en controverse : quel abondant sujet de disputes, de discorde, de haine, & de persécution n'y trouveroit-on pas ?

Note de Mr. d'Argent.

(75) Cela prouve incontestablement que l'Eglise grecque, qui est la mère de toutes les autres, n'entendait pas autrement ce passage. La traduction latine que nous avons de la Bible est très infidèle. Les savants y ont remarqué plus de douze mille fautes. Mais que veut dire *tu as mal divisé* ? Cela signifie, ce me semble, tu n'as pas fait les portions égales, tu as mal coupé l'agneau ou le chevreau que tu as offert. L'Evêque qui ne sut que répondre à Julien, & qui se tenait confondu, avait bien raison de l'être : car il est évident que le prêtre quel qu'il soit, qui écrit le Pentateuque sous le nom de Moïse, veut insinuer par la fable de Caïn & d'Abel, qu'il faut quand on offre une victime donner la meilleure part aux prêtres. Il n'osait pas donner cette explication à Julien, qui lui aurait répondu : vous avouez donc que vous êtes des fripons, vous avouez donc que le faussaire auteur du Pentateuque tout rempli de l'idée des sacrifices qu'on faisait de son tems, impute mal adroitement à Caïn ce qu'on reprocha dans la suite des tems aux indévôts qui ne faisaient pas les parts des prêtres assez bonnes : car enfin s'il n'y avait eu qu'Adam, Eve, Caïn & Abel sur la terre, pour quoi Caïn aurait-il mal divisé ? Est-ce pour son pere & pour sa mere ? Cela n'intéresse gueres les prêtres. Les commentateurs n'expliquent point ce passage. Calmet qui dit tant de choses inutiles, n'en dit mot.

Il y a des choses plus importantes à considérer dans ce chapitre de la Genèse. Dieu reçoit avec plaisir la graisse des agneaux

le trouver, ni donner la moindre réponse un peu satisfaisante & vraisemblable. Comme je m'aperçus qu'il ne savait plus que dire: il est vrai, lui répondis-je, que Dieu a condamné, avec raison, ce que vous dites qu'il a condamné: la volonté était égale dans Abel & dans Caïn, l'un & l'autre pensaient qu'il fallait offrir à Dieu des oblations; mais quant à la division, Abel atteignit au but, & l'autre se trompa. Comment cela arriva-t-il, me demanderez-vous? Je vous répondrai, que parmi les choses terrestres les unes sont animées, & les autres sont privées de l'ame: les choses animées (76)

que lui offre Abel, & rejette les fruits de Caïn. Pourquoi Dieu aime-t-il plus la graisse & le sang qu'une gerbe de bled? Quelle abominable gourmandise ou lui impute! Quoi selon la Genèse voilà donc l'origine des sacrifices sanglants! Et après avoir immolé des agneaux & des chevreux, on immolera bientôt nos fils & nos filles.

Il est triste qu'un sage comme Julien tombe ici dans le ridicule de croire qu'un agneau est une offrande plus digne de Dieu que du froment ou de l'orge. Apparemment qu'en attaquant les prêtres Galiléens, il voulait ménager les prêtres Payens.

Julien ne parle pas de la contradiction qui suit un moment après. Caïn dans sa conversation avec Dieu lui dit: *Je serai odieux sur la terre & quiconque me trouvera me tuera.* Or il n'y avait alors sur la terre qu'Adam, Eve & Caïn suivant le texte. Mais l'auteur inconsideré de cette rapsodie ne sent pas la contradiction dans laquelle il tombe. Il fait parler Caïn comme dans le tems où la terre était couverte d'hommes. Elle l'était sans doute, mais non pas suivant la Genèse. Dieu met un signe à Caïn pour empêcher que les hommes qui n'existaient pas ne le tuent! quelle bêtise! Mais quelle horreur! Dieu protège un fratricide, & damne le genre humain pour une pomme. Et pour quelle pomme encor! pour une pomme qui donnait la science. Bien des gens disent que c'est prodiguer la raison que de combattre ainsi des choses qui n'en ont point; mais la plupart des hommes, ou ne lisent point la Bible, ou la lisent avec stupidité. Il faut donc réveiller cette stupidité & leur dire: lisez avec attention. Lisez la Bible & les mille & une nuits, & comparez.

(76) Les choses animées sont plus dignes d'être offertes, que les inanimées au Dieu vivant. L'opinion que Julien établit dans cet endroit, & dont il était très-persuadé, fut la cause de cette quantité de victimes, qu'il immola aux Dieux. Amien Marcellin, qui loue la clémence, la valeur, l'amour pour les sciences, la charité, la chasteté, la libéralité de Julien, se moque

font plus dignes d'être offertes que les inanimées
au Dieu vivant & auteur de la vie parce qu'el-

de la superstition, qui lui fit dépeupler le monde de bœufs, par le grand nombre de sacrifices qu'il offrit. Le même Amien Marcellin dit, que si Julien fut revenu de la guerre contre les Perses, il n'y aurait pas eu dans tout l'Empire assez de genisses blanches. Quant au prétendu sacrifice d'une femme, qu'on l'accuse d'avoir fait, & dont le corps fut trouvé pendu dans un temple, qui avait été muré & qu'on ouvrit après sa mort; c'est un conte inventé par quelques misérables moines, qui dans leurs ouvrages méprisables, au lieu d'écrire l'histoire, l'ont entièrement corrompue. Aucun bon historien n'a fait mention d'un pareil crime. Eutrope, qui quelque tems après la mort de Julien, offrit à un Empereur Chrétien l'abrégé de l'histoire universelle qu'il avait composé, ne craignit pas de comparer Julien à Marc Aurele, & de dire qu'il en avait eu toutes les vertus. *Marco Antonino non absimilis, quem etiam amulari fudebat.* „ Eutrop. „ Breviar. lib. X. cap. IX. „ Comment Eutrope eut-il osé louer aussi fortement Julien, dans un livre qu'il adressait à Valens, & qu'il écrivait par son ordre; si ce même Julien avait été capable de sacrifier des victimes humaines, ce qui était en horreur aux Romains, & qu'ils abolirent chez tous les peuples qu'ils soumettre, entre autres chez les Cartaginois & chez les Gaulois. Ajoutons à cela, qu'Eutrope condamne cet Empereur d'avoir trop recherché ce qui pouvait nuire aux Chrétiens, & qu'il observe que ce Prince n'usa cependant jamais de la moindre cruauté à leur égard. *Nimius religionis Christiana insectator, perinde tamen ut errore abstineret.* „ Id. ib. lib. X. cap. IX. „ Il n'est rien de si dangereux pour la vérité, que de confier le soin d'écrire l'histoire à des fanatiques, ou à des personnes prévenues sans discernement en faveur d'un parti. Les moines anciens & modernes ont inondé l'Univers de fables & de miracles ridicules, capables, s'il était possible, de détruire l'autenticité des véritables. Ils ont calomnié les plus grands hommes, lorsqu'ils n'ont pas été de leur religion, & ils ont sanctifié tous les crimes des princes qui l'ont protégée. C'est vouloir charger sa mémoire d'une longue suite de mensonges, que de lire de pareils historiens. D'un autre côté, l'esprit de parti a produit un mal aussi contraire à la vérité. Combien d'impostures, de calomnies n'ont pas débité sur Louis XIV. les réfugiés en Hollande. Ils ne se sont pas contentés de relever ses défauts avec toute l'aigreur possible, mais ils lui en ont imputé plusieurs qu'il n'eut jamais. Je conviens qu'ils avaient raison de ne pas l'aimer; mais la dignité de l'histoire ne demandait-elle pas, qu'ils ne la dégradassent point par de honteux mensonges. Les écrivains catholiques n'ont été ni plus justes ni plus modérés. Quel torrent d'injures n'ont-ils pas publié contre Guillaume III? le tems, qui découvre l'imposture, rend, il est vrai, tous ces libelles méprisables, & les fait tomber dans l'oubli; mais il se trouve cependant, dans tous les siècles, quelques fanatiques qui tâchent de les faire revivre, & d'en composer de nouveaux. De combien d'écrits, pendant ces sept dernières années, n'a-t-on pas inondé l'Europe, pour ternir la gloire d'un héros qui en fait l'admiration?

les participent à la vie, & qu'elles ont plus de rapport avec l'esprit. Ainsi Dieu favorisa celui, qui avait offert un sacrifice parfait, & qui n'avait point péché dans la division.

Il faut que je vous demande, Galiléens, pourquoi ne circoncisez-vous pas? Vous repondez, Paul a dit que la circoncision du cœur était nécessaire, mais non pas celle du corps: selon lui celle d'Abraham ne fut donc pas véritablement charnelle, & nous nous en rapportons sur cet article à la décision de Paul & de Pierre. Apprenez, Galiléens, qu'il est marqué dans vos Ecritures, que Dieu a donné à Abraham la circoncision de la chair, comme un témoignage & une marque authentique. *C'est ici mon Alliance entre moi & vous, entre la postérité dans la suite des générations. Et vous circoncirez la chair de votre prépuce, & cela sera pour signe de l'alliance entre moi & vous, & entre moi & la postérité.*

Jésus n'a-t-il pas ordonné lui-même d'observer exactement la Loi (77). *Je ne suis point venu, dit-il, pour détruire la Loi & les Prophètes, mais pour les accomplir.* Et dans un autre endroit ne dit-il pas encore (78), *Celui qui*

le fanatisme, convert du masque de la politique, a vomé inutilement ses poisons les plus dangereux. Les lauriers de Frédéric n'en ont point été ternis. *Quare fremuerunt gentes & meditati sunt inania*: en vain les nations ont frémi, & conçu des projets chimériques. Les efforts redoublés des ennemis du Trajan de nos jours ont donné un nouveau lustre à sa gloire. Grand dans la gloire, encore plus grand par la paix: tout ce qu'on a voulu employer pour sa perte, n'a servi qu'à son triomphe.

Note de Mr. d'Argens.

(77) *Ne putetis quoniam veni dissolvere legem, aut prophetas; non veni dissolvere, sed adimplere.* „Evang. secund. Matth. „cap. V. v. 17.

Note de Mr. d'Argens.

(78) *Qui ergo solverit unum mandatorum istorum minimorum, & docuerit sic homines, minimus vocabitur in regno celorum. Qui*

manquera au plus petit des préceptes de la Loi; & qui enseignera aux hommes à ne pas l'observer, sera le dernier dans le royaume du Ciel. Puisque Jésus a ordonné expressément d'observer soigneusement la Loi, & qu'il a établi des peines, pour punir celui qui péchait contre le moindre commandement de cette Loi; vous Galiléens, qui manquez à tous, quelle excuse pouvez vous justifier? Ou Jésus ne dit pas la vérité; ou bien vous êtes des déserteurs de la Loi.

Revenons à la circoncision. La Genèse dit (79); la circoncision sera faite sur la chair.

autem fecerit & decuerit, hic magnus vocabitur in regno celorum.
id. ib. v. 19.

Note de Mr. d'Argens. (79) St. Cyrille qui réfute quelquefois avec beaucoup d'érudition les erreurs de Julien, me paraît avoir donné des raisons très-foibles de la suppression de la circoncision par les premiers Chrétiens. Voyons, dit St. Cyrille, à quoi est bonne la circoncision charnelle, lorsque nous en rejetterons le sens mystique. S'il est nécessaire que les hommes circoncissent le membre, qui sert à la procréation des enfans, & si Dieu désapprouve & condamne le prépuce, pourquoi dès le commencement ne l'a-t-il pas supprimé, & pourquoi n'a-t-il pas formé ce membre comme il croyait qu'il devait l'être. A cette première raison de l'inutilité de la circoncision joignons en une autre. Dans tous les corps humains, qui ne sont point gâtés & altérés par quelque maladie, on ne voit rien qui soit ou superflu ou qui y manque: tout y est arrangé par la nature d'une manière utile, nécessaire & parfaite: & je pense que les corps seraient défectueux, s'ils étaient dépourvus de quelques-unes des choses, qui sont pour ainsi dire innées avec eux. Est-ce que l'Auteur de l'Univers n'a pas connu ce qui était utile & décent, est-ce qu'il ne l'a point employé dans le corps humain; puisque par-tout ailleurs il a formé les autres créatures dans leur état de perfection? Quelle est donc l'utilité de la circoncision? Peut-être quelqu'un apportera, pour en autoriser l'usage, le ridicule prétexte dont les Juifs & plusieurs idolâtres se servent pour le soutenir: c'est afin, disent-ils, que le corps soit exempt de crasse & de souille; il est donc nécessaire de dépouiller le membre viril des réguemens qui le couvrent. Je ne suis pas de cet avis. Je pense que c'est outrager la nature, qui n'a rien de superflu & d'inutile. Au contraire, ce qui paraît en elle vicieux & déshonorable est nécessaire & convenable, surtout si l'on fuit les impuretés charnelles; qu'on en souffre les incommodités, comme on supporte celles de la chair, celles des choses qui sont

Vous l'avez entièrement supprimée , & vous répondez : *Nous sommes circoncis par le cœur.* Ainsi donc chez vous , Galiléens , personne n'est méchant , ou criminel , *vous êtes tous circoncis par le cœur* (80). Fort bien. Mais les

„ la suite de cette chair , & qu'on laisse couvert par le prépuce
 „ la fontaine d'où découlent les enfans ; car il convient plutôt
 „ de s'opposer fermement à l'écoulement de cette fontaine im-
 „ pure & d'en arrêter le cours , que d'offenser ses conduits par
 „ des sections & des coupures. La nature du corps , lors même
 „ qu'elle sort des loix ordinaires , ne souille pas l'esprit.”

St. Cyrille demande à quoi est bonne la circoncision si l'on en ôte le sens mystique. Julien aurait pu lui répondre ; à rien , si vous voulez , mais il ne s'agit pas de cela : il s'agit de savoir si le Dieu d'Abraham a ordonné à ce patriarche la circoncision , comme une marque éternelle & certaine de son alliance entre lui & la postérité de ce même Abraham. Il est évident par l'Ecriture , que cela a été l'intention de Dieu , & qu'il s'est expliqué là-dessus d'une manière la plus claire & la plus forte. Moïse renouvella , dans la suite , la loi de la circoncision dans celle qu'il établit par l'ordre de Dieu. Jésus-Christ , qui nous a appris qu'il était venu pour accomplir & non pas pour détruire la loi , n'a jamais rien dit , qui tendit à la suppression de la circoncision. Les Evangélistes n'ont fait aucune mention de ce qu'il eut voulu interrompre l'usage de cette cérémonie. Par quelle raison donc les Chrétiens , quelque tems après la mort de leur divin Législateur , se crurent-ils dispensés de la pratiquer ? St. Paul lui-même , qu'on cite pour autoriser la cessation de la circoncision , la fit à son disciple Timothée : il l'a crut donc nécessaire. Pourquoi changea-t-il de sentiment dans la suite ? fut-ce par une révélation ? il ne dit point qu'il en ait eu aucune à ce sujet : fut-ce parce qu'il devint plus instruit ? il avait donc été dans l'ignorance , lors qu'il était Apôtre pendant un assez longtems.

Note de Mr. d'Argens.

(80) Ajoutons à cette excellente note de Mr. le Marquis d'Argens , que les naturalistes n'ont pas donné des raisons plausibles de la circoncision. Ils ont prétendu qu'elle prévenait les ordures qui pourraient se glisser entre le gland & le prépuce. Apparemment qu'ils n'avaient jamais vu circoncire. On ne coupe qu'un très-petit morceau du prépuce qui ne l'empêche point du tout de recouvrir le gland assez souvent dans l'état du repos. Pour prévenir les saletés , il faut se laver les parties de la génération comme on se lave les mains & les pieds. Cela est beaucoup plus aisé que de se couper le bout de la verge , & beaucoup moins dangereux , puisque des enfans sont quelquefois morts de cette opération.

Les Hébreux , dit-on , habitaient un climat trop chaud ; leur loi voulut éviter les suites d'une chaleur excessive , qui pouvait causer des ulcères à la verge. Cela n'est pas vrai. Le pays montagneux de la Palestine n'est pas plus chaud que celui de Provence. La chaleur est beaucoup plus grande en Perse vers Ormus ,

Azimes, mais la Pâque? Vous répliquez: nous ne pouvons point observer la fête des Azimes ni celle de la Pâque, Christ s'est immolé pour nous, une fois pour toutes & il nous a défendu de manger des Azimes. Je suis *ainsi que vous* un de ceux qui condamnent les fêtes des Juifs, & qui n'y prennent aucune part: cependant j'adore le Dieu qu'adorerent Abraham, Isaac, & Jacob, qui étant Caldéens, & de race sacerdotale, ayant voyagé chez les Egyptiens, en prirent l'usage de leur circoncision. Il honorèrent un Dieu qui leur fut favorable, de même qu'il l'est à moi & à tous ceux qui l'invoquent ainsi qu'Abraham. Il n'y a qu'à vous seuls, à qui il n'accorde pas ses bienfaits, puisque vous n'imitiez point Abraham, soit en lui élevant des autels, soit en lui offrant des sacrifices.

Non seulement Abraham sacrifiait souvent ainsi que nous; mais il se servait de la divination comme l'on fait chez les Grecs. Il se con-

dans les Indes, à Canton, en Calabre, en Afrique. Jamais les nations de ce pays n'imaginèrent de se couper le prépuce par principe de santé. La véritable raison est que les prêtres de tous les pays on imaginé de consacrer à leurs divinités quelques parties du corps; les uns en se faisant des incisions comme les prêtres de Bellone ou de Mars; les autres en se faisant eunuques comme les prêtres de Cibeles. Les Talapoins se sont mis des clous dans le cu; les Faquirs un anneau à la verge. D'autres ont fouetté leurs dévotes comme le Jésuite Girard fouettait la Cadiere. Les Hottentots se coupent un testicule en l'honneur de leur Divinité, & mettent à la place une boulette d'herbes aromatiques. Les superstitieux Egyptiens se contenterent d'offrir à Osiris un bout de prépuce. Les Hébreux qui prirent d'eux presque toutes leurs cérémonies se couperent le prépuce & se le coupent encore.

Les Arabes & les Ethiopiens eurent cette coutume de tems immémorial en l'honneur de la Divinité secondaire qui présidait à l'étoile du petit chien. Les Turcs vainqueurs des Arabes ont pris d'eux cette coutume, tandis que chez les Chrétiens on jette de l'eau sur un petit enfant & qu'on lui souffle dans la bouche. Tout cela est également sensé, & doit plaire beaucoup à l'Etre suprême.

fait beaucoup aux augures, & sa maison trouvait sa conservation dans cette science. Si quelqu'un parmi vous, O Galiléens! refuse de croire ce que je dis, je vous le prouverai par l'autorité de Moïse. Ecoutez-le parler: *Après ces choses, la parole du Seigneur fut adressée à Abraham dans une vision, en disant: Ne crains point, Abraham, je te protege, & ta récompense sera grande. Abraham dit, Seigneur que me donnerez vous? je m'en vais sans laisser d'enfans, & le fils de ma servante sera mon héritier. Et d'abord la voix du Seigneur s'adresse à lui & lui dit: celui-ci ne sera pas ton héritier; mais celui qui sortira de toi, celui-là sera ton héritier. Alors il le conduisit dehors, & lui dit: regarde au Ciel & compte les Etoiles, si tu peux les compter; ta postérité sera de même. Abraham crut à Dieu, & cela lui fut réputé à justice.* Dites-moi actuellement: pourquoi celui qui répondit à Abraham, soit que ce fut un Ange soit que ce fut un Dieu, le conduisit-il hors de son logis? car quoiqu'il fût auparavant dans sa maison; il n'ignorait pas la multitude innombrable d'étoiles qui luisent pendant la nuit. Je suis assuré que celui qui faisait sortir Abraham, voulait lui montrer le mouvement des Astres: pour qu'il put confirmer sa promesse, par les décrets du Ciel qui régit tout, & dans lequel sont écrits les événemens.

Afin qu'on ne regarde pas comme forcée l'explication du passage que je viens de citer, je la confirmerai par ce qui suit ce même passage (81). *Le Seigneur dit à Abraham, je suis ton*

(81) Genèse chap. XV. v. 8, 9, 10, 11 & 12.

Dieu, qui t'ai fait sortir du pays des Caldéens pour te donner cette terre en héritage. Abraham répondit, Seigneur ! comment connaîtrai-je que j'hériterai de cette terre ? Le Seigneur lui répondit : prends une genisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un belier de trois ans, une tourterelle & un pigeon. Abraham prit donc toutes ces choses, & les partagea au milieu, & mit chaque moitié vis-à-vis l'une de l'autre ; mais il ne partagea pas les oiseaux. Et une volée d'oiseaux descendit sur ces bêtes mortes, & Abraham se plaça avec elles. Remarquez que celui qui conversait avec Abraham, soit que ce fut un Ange, soit que ce fut un Dieu, ne confirma pas sa prédiction légèrement, mais par la divination (82)

(82) *Par la divination & les victimes.* Il n'est pas étonnant que Julien, Prince rempli de connaissances, & s'appliquant à la philosophie, ait cru à la divination. Les Caldéens & les Egyptiens, qui furent les premiers philosophes, en firent un art, & y ajoutèrent foi. L'envie de connaître l'avenir, si naturel à tous les hommes, leur fit désirer la chimère qu'ils avaient établie. Chez tous les peuples la divination fut pratiquée, comme une vérité dont on ne pouvait douter ; tout ce que le hazard faisait arriver de conforme aux choses prédites par les règles de cet art, était attribué à son authenticité ; les événemens, qui le contredisaient, on les imputait à l'inattention ou à l'ignorance de ceux qui le pratiquaient ; les Augures avaient été négligés, les Aruspices s'étaient trompés en examinant les victimes. Les hommes agissent encore de même dans tout ce qui a rapport à la superstition. Un malade offre un vœu à la chaise de quelque saint : la nature le guérit ; la réputation du bienheureux profite du hazard. Un autre homme fait le même vœu ; il reste étiolé ou il meurt ; le crédit du Saint n'en souffre rien ; le malade n'avait pas la foi, il persistait dans son péché, il n'en ressentait pas un véritable repentir. La superstition est le partage du genre humain. Peu de mortels ont reçu du Ciel une ame assez forte pour y résister. Les Philosophes même, si l'on en excepte un petit nombre, ont admis la vérité de la divination. Les Stoïciens prétendaient la trouver par des raisons prises dans la philosophie la plus élevée. „ Voici, dit Cicéron, comment „ les Stoïciens prouvent qu'il y a une divination. S'il y a des „ Dieux ; & qu'ils ne fassent pas savoir aux hommes les choses „ futures ; ou ils n'aiment pas les hommes, ou ils ignorent l'avenir ; ou ils jugent que c'est une connoissance qui n'importe de rien aux hommes ; ou ils croient qu'il n'est pas de la Ma-

& des victimes : l'Ange, ou le Dieu qui parlait à Abraham, lui promettait de certifier sa pro-

phétie divine de leur révéler ce qui doit leur arriver ; ou enfin ils ne peuvent leur en rien faire savoir. Mais on ne peut pas dire qu'ils n'aient pas les hommes ; car les Dieux sont bienfaisants & amis du genre humain ; ils ne ignorent pas non plus les choses qu'ils ont établies & désignées, & il n'est pas indifférent pour nous, d'être averti d'un événement par avance ; car si nous le sommes, nous en prendrons plus garde à nous ; ils ne peuvent pas aussi tenir cela au dessous de leur Majesté, car il n'y a rien de plus excellent que de faire du bien ; in enfin ils ne peuvent pas ignorer les choses futures, & cela étant, s'ils ne les révélaient point aux hommes, il faut qu'il n'y ait point de Dieux. Or il est constant qu'il y a des Dieux ; donc ils nous font savoir les choses futures ; que s'ils les font savoir par des signes, il faut qu'ils nous aient donné en même temps le moyen d'entendre ces signes, sans quoi il serait inutile qu'ils nous en donnaissent aucun : & s'ils nous en ont donné quelque moyen, ce moyen-là est la divination, & par conséquent il y a une divination. Voilà l'argument dont Chrysippe, Diogène & Antipater se sont servis pour la prouver. *Cicer. de Divinat. lib. I.* Tout ce que disaient les Stoïciens n'avait aucune solidité, car quelle nécessité y a-t-il que les hommes connaissent l'avenir ? Ils ont toutes les notions qui leur sont nécessaires, sans le secours de la divination. Ils savent, que certaines actions, s'ils les commettent, leur causeront du mal, & que, s'ils en font d'autres, ils en retireront du bien. Ils ont pour leur santé, pour leur conservation, pour leurs intérêts, pour les règles de leurs actions, la connaissance de ce qu'ils doivent attendre de l'avenir. Y a-t-il rien qui convienne moins à un philosophe, que d'attribuer un signe certain à des choses incertaines ? & que peut-on voir de plus incertain, de plus sujet au changement, de moins stable que toutes les choses sur lesquelles la divination est fondée ? Cicéron a raison de répondre aux Stoïciens, que leur manière de prouver la divination est non seulement défectueuse, mais qu'elle est dangereuse pour l'existence des Dieux. „ Pourquoi, dit Cicéron, vous mettez-vous des entraves dont vous ne sauriez vous dépêtrer ? car voici comment vous raisonnez d'ordinaire. S'il y a des Dieux, il y a une divination ; or il y a des Dieux, donc il y a une divination. Mais ne pourrait-on pas conclure tout aussi probablement ; or il n'y a point de divination, donc il n'y a point de Dieux ? Voyez comme imprudemment les Stoïciens s'exposent à faire dire, que s'il n'y a point de divination, il n'y a point de Dieux. „ *Cicer. de Divinat. lib. II.*

Malgré les objections de quelques sages Philosophes contre l'art trompeur de lire dans l'avenir, la divination a toujours été pratiquée par les Payens, elle fut même en usage parmi les premiers Chrétiens, dans les premiers siècles du Christianisme : l'Empereur Constantin la pratiqua pendant un tems : ses fils s'en servirent quelquefois. Il était naturel que Julien, prévenu en faveur de toutes les cérémonies du paganisme, respectât la divi-

messe par le vol des oiseaux. Car il ne suffit pas d'une promesse vague, pour autoriser la vérité

nation, comme une science céleste. Les soins que l'Eglise a pris, dans la suite, pour détruire cet art & pour le flétrir, ont été presque infructueux. La superstition a été plus forte que la raison, appuyée par la religion. Les sages conseils des philosophes les plus éclairés, & les décisions des plus célèbres théologiens, n'ont pu détruire la croyance de la vérité de la divination. On fait assez combien elle fut en usage sous le regne des trois fils de Cathérine de Médicis, sous ceux de Louis XIV. & de Louis XV. L'on a vu en France plus de Prophètes, que dans la durée de tous les siècles antérieurs. Les petits Prophètes du Dauphiné trouverent un défenseur dans un des plus célèbres théologiens protestants; & les Jansénistes, annonçant l'avenir dans leurs fureurs & dans leurs convulsions, furent protégés & déclarés Prophètes par plusieurs Evêques de France; entr'autres par Mr. d'Auxerre & Mr. de Montpelier.

Il n'a pas tenu à un philosophe, mort il y a quelques années, de rendre prophètes tous ceux qui voudraient l'être: il a prescrit des règles pour le devenir. Voici ce qu'il dit, dans un ouvrage qui fut sévèrement critiqué. „ Il semble que les perceptions du passé, du présent & de l'avenir, ne diffèrent que par le degré d'activité où se trouve l'ame: „ appesantie par la suite de ses perceptions, elle voit le passé; son état ordinaire lui montre le présent; un état plus exalté lui ferait découvrir l'avenir: & cela ne serait peut-être pas si merveilleux, que de la voir se représenter des choses qui n'ont point existé, qui n'existent point, & qui n'existeront jamais. *Lettres de Mr. de Maupeou. Let. 17.* Ainsi donc en exaltant son ame, chacun peut devenir prophète. Cela est clair. Mais pourquoi le philosophe, qui prescrit cette règle, n'expliquait-il pas ce qu'il fallait faire pour l'exécuter. Dire simplement, que pour être Prophète, il faut exalter son ame, & ne pas enseigner comment se fait cette exaltation, c'est apprendre aussi obscurément le moyen d'obtenir le don de prophétie, que les Alchimistes ont parlé de celui de faire de l'or. J'ai cherché pendant longtemps de quelle manière l'on peut parvenir à l'exaltation dont parle ce philosophe. Je n'ai trouvé que deux moyens: le premier est dans St. Luc. *Magnificat anima mea Dominum & exaltavit spiritum meum. Evang. secund. Luc. cap. 1. v. 49.* „ Mon ame a glorifié le Seigneur, & il a exalté mon esprit. „ C'est ainsi que tous les véritables Prophètes le sont devenus. Qui doute que le Seigneur ne puisse découvrir l'avenir à ceux à qui il veut le faire connaître? Ce n'était pas la peine d'aller au pôle, pour trouver une vérité, dont tout homme est convaincu. J'ai le second moyen d'exalter son ame dans Plutarque. C'est par certaines exhalaisons de la terre. „ Or le corps, dit-il, a bien souvent de lui-même une telle disposition, mais la terre jette dehors aux hommes les sources & origines de plusieurs autres forces & puissances, les unes qui transportent les hommes hors d'eux, & apportent des maladies & des mortalités, & des autres aussi quelquefois bonnes, douces & utiles, ainsi comme il pa-

d'une chose, mais il est nécessaire qu'une marque certaine assure la certitude de la prédiction, qui doit s'accomplir dans l'avenir.

*Supplément au Discours de Julien, par
l'Auteur du Militaire Philosophe.*

UN Empereur qui se prépare à combattre les Perses avec l'épée, n'a gueres le temps d'employer sa plume à confondre tous les dogmes inventés par des Chrétiens cent ans & deux

„ rait à ceux qui en font l'expérience. Or le flux, ou vent &
„ respiration prophétique de divination est très-divin & très-
„ saint, soit qu'il se leve seul à travers l'air, soit qu'il s'élève
„ avec quelque fluxion humide: car, venant à se mêler dedans
„ le corps, il y engendre une température & disposition étran-
„ ge, non accoutumée aux ames, de laquelle il est bien mal aisé
„ pouvoir clairement & certainement exprimer la propriété, mais
„ avec raison on en peut tirer quelque conjecture, en plusieurs
„ manieres: car par la chaleur & la dilatation & diffusion il
„ ouvre je ne fais quels petits pertuis, où il y a force imagi-
„ native de l'avenir, ne plus ne moins que le vin qui bout &
„ qui fume fait plusieurs autres mouvemens, & même qu'il
„ revele & décele plusieurs propos secrets & cachés: car la
„ fureur de Bacchus & de l'ivresse a, comme dit Euripide,
„ beaucoup de divination, quand l'ame échauffée & enflammée
„ jette arriere toute crainte, que la prudence mortelle apportant,
„ détourne, & éteint bien souvent l'inspiration divine.” *Plutar-*
„ que des oracles qui ont cessé art. XXVI. Je me sers de la traduc-
„ tion d'Amiot édit. in-fol. pag. 353. Il est fâcheux qu'on ne trou-
„ ve plus aujourd'hui des terrains, qui rendent un homme pro-
„ phète. Peut-être sont-ce ces terrains que le philosophe, dont je
„ parle, a cherché dans tant de voyages qu'il a faits, & qu'on at-
„ tribuait pendant sa vie à son inquiétude. Enfin, quoiqu'il en soit,
„ il n'est pas moins certain que dans ce siècle où la philosophie a
„ fait tant de progrès, on voit encore des Théologiens célèbres
„ persuadés, qu'il y a eu à Paris cinq ou six mille prophètes qui
„ annonçaient l'avenir dans des convulsions, qui semblaient plutôt
„ l'œuvre de joueurs de gobelets, que celle du ciel, & des phi-
„ losophes, qui après avoir déterminé sous le pôle la figure de la
„ terre, enseignaient aux hommes, qui l'habitent l'art de prophé-
„ tiser. *Nullum ingenium*, dit Sénèque, *sine mixtura dementiae*.

Note de Mr. d'Argens.

cents ans avant lui; dogmes dont le Juif Jésus n'avait jamais parlé; dogmes entassés les uns sur les autres avec une impudence qui fait frémir, & une absurdité qui fait rire. Si Dieu avait donné une plus longue vie à ce grand homme, il eût sans doute fait rechercher tous ces monumens de fraude que les premiers Chrétiens forgerent dans leur obscurité & qu'ils cachèrent pendant deux siècles aux Magistrats romains avec un secret religieux; il eût étalé à tous les yeux ces instrumens du mensonge, comme on représente aux faux monnoyeurs les poinçons & les marteaux dont ils se sont servis pour frapper leurs especes trompeuses.

Il eût tiré de la poussière le Testament des douze Patriarches composé au premier siècle; ce livre ridicule dans lequel on ose faire prédire Jésus-Christ par Jacob.

Il eût exposé les romans d'Hégésippe, de Marcel & d'Abdias où l'on voit Simon Barjonne surnommé Pierre allant à Rome avec Simon l'autre magicien, disputer devant Néron à qui ferait le plus de prodiges, l'un ressuscitant un parent de Néron à moitié, l'autre le ressuscitant tout à fait; l'un volant dans les airs, l'autre cassant les jambes de son rival après s'être fait tous deux des complimens par leurs chiens qui parlaient très bon latin.

Il eût montré les fausses lettres de Pilate, les fausses lettres de Jésus-Christ à un prétendu Abgare Roi d'Edesse dans le temps qu'il n'y avait point de Roi à Edesse, les fausses lettres de Paul à Sèneque, & de Sèneque à Paul. Les fausses constitutions apostoliques dans lesquelles

les il est dit que lorsqu'on donne un bon souper, il faut porter deux portions au diacre & quatre à l'Evêque, par ce que l'Evêque est au dessus de l'Empereur : enfin de mauvais vers grecs attribués aux Sibilles dans lesquels on prédit Jésus-Christ en acrostiche.

Cet amas de turpitudes dont je n'ai pas spécifié ici la dixième partie, eût sans doute porté l'indignation & le mépris dans tous ceux qui réfléchissaient. On eût reconnu l'esprit de la faction Galiléenne qui a commencé par la fraude, & qui a fini par la tyrannie.

Que n'eût-il point dit, s'il avait daigné examiner à fond les prodiges rapportés dans cinquante quatre évangiles, un Dieu fait homme pour aller à la noce chez des paysans & pour changer l'eau en vin en faveur des garçons de la noce déjà ivres; un Dieu fait homme pour aller sécher un figuier en avouant que ce n'est pas le temps des figues; un Dieu fait homme pour envoyer le diable dans un troupeau de deux mille cochons, & cela dans un pays qui n'eut jamais de cochons en aucun temps; un Dieu que le diable emporte sur le haut d'un temple & sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre; un Dieu qui se transfigure pendant la nuit, & cette transfiguration consiste à avoir un habit blanc, & à causer avec Moïse & Elie qui viennent lui rendre visite; un Dieu Législateur qui n'écrit pas un seul mot; un Dieu qui est pendu en public, & qui ressuscite en secret; un Dieu qui prédit qu'il reviendra dans la génération présente avec une grande majesté dans les nuées, & qui ne

paraît point dans les nuées comme il l'avait promis; une foule de trépassés qui ressuscitent & qui se promènent dans Jérusalem à la mort de ce Dieu, sans qu'aucun sénateur romain ait jamais été instruit d'aucune de ces aventures, dans le temps que le Sénat de Rome était le maître de la Judée, & se faisait rendre un compte exact de tout par le gouverneur & par tous les préposez. Quoi des prodiges qui auraient occupé l'attention de la terre entière, auraient été ignorés de la terre entière! Quoi le nom même d'Evangile aurait été inconnu des Romains pendant plus de deux siècles!

Certes si Julien avait eu assez de loisir pour rassembler toutes ces absurdités, & pour en faire un tableau frappant, il aurait anéanti cette secte enthousiaste.

Il aurait montré par quels degrés on parvint à ce point d'aveuglement & d'insolence; comment on entassa secrètement livres sur livres, contes sur contes, mensonges audacieux sur mensonges absurdes. Il eût fait voir comment le christianisme se guinda peu à peu sur les épaules du platonisme, comment il parvint à séduire les esprits sous l'ombre d'une initiation plus parfaite que les autres initiations. Comment le serment de ne jamais révéler le secret au gouvernement servit à former un parti considérable dans l'état, & subvertit enfin le gouvernement auquel il s'était longtemps caché.

L'histoire fidèle de l'enthousiasme des premiers Chrétiens, de leurs fraudes qu'ils appelaient pieuses, de leurs cabales, de leur ambition, se trouve parfaitement développée dans

l'Exa-

l'Examen Important de feu Milord Bolingbroke

On exhorte tous ceux qui veulent s'instruire, à lire cet excellent ouvrage. On les exhorte à adorer Dieu en esprit & en vérité, à fouler aux pieds toutes les affreuses superstitions sous lesquelles on nous accable.

Quiconque réfléchira verra évidemment que le but de tant de fourberies a été uniquement de s'enrichir à nos dépens, & d'établir le trône de l'ambition sur le marchepied de notre sottise. On a employé pendant seize siècles la fourberie, le mensonge, les prestiges, les prisons, les tortures, le fer & la flamme pour que tel moine eût quarante mille ducats de rente; pour que tel Evêque dît une fois l'an une messe en latin qu'il n'entend point, après quoi il va faire la revue de son régiment ou s'enivrer avec sa maîtresse tudesque; pour que l'évêque de Rome usurpât le trône des Césars; pour que les Rois ne régnaissent que sous le bon plaisir d'un scélérat adulateur & empoisonneur tel qu'Alexandre VI. ou d'un débauché tel que Léon X. ou d'un meurtrier tel que Jules II. ou d'un vieillard imbécille tel qu'on en a vu depuis.

Il est temps de briser ce joug infame que la stupidité a mis sur notre tête, que la raison secoue de toutes ses forces; il est temps d'imposer silence aux sots fanatiques gagés pour annoncer ces impostures sacrilèges, & de les réduire à prêcher la morale qui vient de Dieu, la justice qui est dans Dieu, la bonté qui est l'essence de Dieu, & non des dogmes impertinens qui font l'ouvrage des hommes. Il est temps de

114 SUPPLEMENT AU DISCOURS &c.

consoler la terre que des canibales déguifés en
prêtres & en juges ont couverte de fang. Il
est temps d'écouter la nature qui crie depuis
tant de ficles ; ne perfecutez pas mes enfans
pour des inepties. Il est temps enfin de servir
Dieu fans l'outrager.

F I N.



CANONISATION

SAINT CECILIA

The Canonisation of the Holy Martyr
Saint Cecilia, Virgin and Martyr,
Patroness of the Church of Music,
is celebrated on the 22nd of April.
The Canonisation took place on the 18th of April, 1939.

The Canonisation was presided over by Pope Pius XII.

The Canonisation was celebrated in St. Peter's Basilica.

The Canonisation was attended by a large number of Cardinals.

The Canonisation was celebrated with great solemnity.

The Canonisation was celebrated in the presence of a large number of Bishops.

The Canonisation was celebrated with great pomp and circumstance.

The Canonisation was celebrated in the presence of a large number of Clergy.

The Canonisation was celebrated with great solemnity.

The Canonisation was celebrated in the presence of a large number of Bishops.

The Canonisation was celebrated with great pomp and circumstance.

The Canonisation was celebrated in the presence of a large number of Clergy.

THE JOURNAL OF THE

AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL., U.S.A.
1914

L A

CANONISATION DE SAINT CUCUFIN,

Frere Capucin d'Ascoli, par le Pape Clément XIII. Et son aparition au Sieur Aveline, bourgeois de Troyes; mise en lumiere par le Sieur Aveline, lui-même. A Troyes, chez Madame Oudot 1767.

IDÉES PRÉPARATOIRES.

*R*omulus & liber pater, & cum Castore Pollux
Post ingentia facta deorum in templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hidram
Comperit invidiam supremo fine domari &c.

Lorsque l'on vit Bacchus & l'invincible Alcide
Et Pollux & Castor, & le grand Romulus
Secourir les humains par des soins assidus,
Venger sur les tirans l'innocence timide,
Réprimer les brigands, pardonner aux vaincus,
Polir les nations dans l'enceinte des villes,
Protéger les beaux arts, donner des loix utiles,
Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus?
L'homme ingrat & méchant noircissait leurs vertus.
Ils furent mordus tous par la dent de l'envie;
On fit de ces héros cent contes odieux;
On les persécuta tout le tems de leur vie.
Furent-ils enterrés, le monde en fit des Dieux.

Il était bien vilain, sans doute, de donner des ridicules à Triptoleme pour prix de son bled ; de dire des sottises de Bacchus lorsqu'on buvait son vin , de reprocher à Hercule ses amourettes quand il nous délivrait de l'hydre, & qu'il nettoyait nos écuries. Mais aussi il est bien beau de diviniser les Hercules malgré les Euristées.

L'antiquité n'a rien de si honnête que d'avoir placé dans ce qu'on appelait le ciel, les grands hommes qui avaient fait du bien aux autres hommes. Les sages ne s'oposaient point à ces apothéoses ; ils savaient bien que le sot peuple prend l'air & les nuages pour le ciel ; que chaque sphere qui roule dans l'espace est entourée de son atmosphere ; que notre terre est un ciel pour Vénus & pour Mars , comme Mars & Vénus sont des Cieux pour nous ; que Jupiter n'assemble point son conseil sur le mont Olympe en Theffalie ; qu'un Dieu ne vient point dans une nue comme à notre opéra. Ils savaient bien que ni le corps d'Hercule, ni son petit simulacre léger qu'on appelait ame, vent, souffle, mânes, n'avaient point épousé Hebé, & ne buvaient point du nectar avec elle. Mais ces sages trouvaient fort bon qu'on élevât des autels au protecteur des opprimés ; c'était dire aux Princes, *faites comme lui, vous serez comme lui.*

On a calomnié bien ridiculement, bien indignement l'antiquité. Nos plats livres nous disent continuellement, les anciens rendaient à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au créateur. Vous en avez menti, livres de préjugés, archives d'erreurs. Depuis Orphée &

Homere jusqu'à Virgile, depuis Thalès jusqu'à Pline, il n'y a pas un seul poète, un seul philosophe qui ait admis plusieurs dieux supérieurs. Le Jéhova des Phéniciens adopté en Egypte, & ensuite en Palestine, le Zeus des Grecs, le Jupiter des Latins, a toujours été constamment, invariablement le Dieu unique, le Dieu maître, le Dieu formateur, le souverain des Dieux secondaires & des hommes, *divum sator atque hominum rex.*

Il faut convenir que les anciens avaient plus de vénération pour leurs Dieux secondaires que nous pour les nôtres. On ne voit point qu'aucune Impératrice se soit appelée Junon, Minerve, Latone, Vénus, Iris, au lieu que nous prenons hardiment le nom de Jean & de Matthieu. Chaumeix porte insolument le nom d'Abraham. J'ai connu un impuissant qui s'appellait Salomon, mari de trois cents femmes & de sept cents concubines. Le plus vil coquin a son nom de saint. Je voudrais bien savoir quel est le nom de bâtême de Fréron.

Les latins depuis Numa jusqu'à Théodose ont toujours désigné Dieu par le titre de *très grand & très bon.* Titre qu'ils n'ont jamais donné à aucun autre être. Jamais chez eux la Divinité suprême n'a eu d'associés; ce blasphème fut inconnu à toute l'antiquité.

Mais on adorait Mars, Minerve, Junon, Apollon! &c. Oui, comme des génies inférieurs; & si j'ose le dire sans blasphème, comme les Catholiques réverent les saints. Les divinités secondaires étaient aux yeux des Payens précisément ce que sont vos Canonisés. Les Grecs & les Romains pratiquaient dans leurs

erreurs ce que nous pratiquons sous l'empire de la vérité.

St. George armé de pied en cap est le dieu des batailles comme l'était Mars ou Arès chez les Grecs, à cela près que ce Mars si terriblement peint par Homère, inspirait encore plus de respect que St. George trop grossièrement chanté par nos légendaires. Junon était une autre personnage que Sainte Claire. Mercure le Dieu des arts vaut bien St. Crépin le Dieu des cordonniers. Diane eut plus de réputation que St. Hubert, quoiqu'il guérisse de la rage.

Il y eut des Anges de la guerre & de la paix chez les Indiens, chez les Persans, chez les Babiloniens. La nation Juive ignorante & grossière qui n'eut aucune doctrine ferme & constante que depuis sa captivité à Babilone, n'aprit que des Caldéens les noms de ces Anges (a). C'est une vérité reconnue de tous ceux qui ont au moins une légère teinture de l'antiquité. Ce fut alors que les Juifs connurent Michael, Gabriel, Raphael, Uriel &c. Le nom même d'Israël qui signifie *voyant Dieu*, est Caldéen. Les historiens Juifs Joseph & Philon l'avouent. Ce n'est donc que dans des tems très postérieurs à la loi, qu'on trouve dans Daniel (b), que l'ange Gabriel secouru par l'ange Michael : combattit contre l'ange des Perses, & qu'on lit dans l'épître de St. Jude (c) que Michael eut une grande contestation avec le diable pour le corps de Moïse.

(a) Talmud de Jérusalem *in Rhoftra Shana*.

(b) ch. IX. v. 21. & ch. X. v. 13.

(c) v. 9.

Il est constant en un mot, que tous les peuples policés en adorant un seul Dieu, vénèrent des dieux secondaires, des demi-dieux. Exceptons en les seuls Chinois, qui doués d'une sagesse supérieure ne firent jamais partager à personne le moindre écoulement de la divinité.

Les chrétiens n'imiterent que très tard la Grece & Rome, en plaçant des demi-dieux, des saints dans le ciel. Dans le commencement ils avaient en horreur les temples, les autels, les cierges, l'encens, les surplis, les chasubles, l'eau bénite des Gentils : mais quand ils furent les maîtres, ils adoptèrent toutes ces anciennes inventions utiles, toutes ces cérémonies ; & la vérité consacra des rites inventés par l'esprit de mensonge.

Polieuète reproche à Pauline d'adorer des Dieux :

Insensibles & sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre & d'or comme vous les voulez :

mais qu'aurait dit Pauline si elle avait vu quelque tems après St. Roc, St. Pancrace, St. Fiacre en bois, en marbre, en métal ?

L'apparence est la même dans l'un & dans l'autre cas. Jamais St. Fiacre, & St. Pancrace n'ont été regardés chez les Chrétiens comme les créateurs du monde. Jamais aussi on ne s'est avisé chez les Gentils d'offrir de l'encens à Mercure, à Latone, comme aux maîtres Souverains des cieux, de la terre & du tonnerre. Mercure & Latone obéissaient à Jupiter. On priait Mercure & Latone d'intercéder auprès

de Jupiter. Cela est si vrai que Lucien qui se moque également d'eux tous, fait présenter par Mercure les placets des hommes à Jupiter son maître.

La Juive Esther dans une belle piece de vers en dialogues intitulé *Je ne fais pourquoi*, Tragédie, dit à un Roi de Perse nommé Assuerus qui n'a jamais existé.

Ce Dieu maître absolu de la terre & des cieux
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage,
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égaux loix.
Et du haut de son trône interroge les Rois.

Ces vers sont admirables, presque personne ne devrait être assez hardi pour en faire après avoir lû ceux de Racine. Et les hommes grossiers que leur épaisse barbarie rend insensibles à ces beautés, ne méritent pas le nom d'hommes. Mais le prétendu Assuerus pouvait répondre à la prétendue Esther.

Vous êtes une impertinente de croire m'apprendre mon catéchisme. Je savais avant que vous fussiez née que Dieu est le maître absolu de notre petite terre, des planetes & des étoiles. Nous adorions Jéhova, l'éternel, plusieurs siècles avant que vos misérables Juifs vinssent de l'arabie déserte commettre mille infâmes brigandages dans un coin de la Phénicie. Vous n'avez appris à lire & à écrire que de nous & des Phéniciens nos disciples. Nous n'avons jamais adoré qu'un seul Dieu; nous n'avons jamais eu dans nos temples des simulacres de bœufs, de chérubins, de serpents comme vous

en aviez dans votre petit temple barbare de vingt coudées de long , de large & de haut , où vous conserviez dans un coffre un serpent d'airain , quand un de mes prédécesseurs détruisit votre ville d'Herhalaïm , & vous fit tous conduire les mains derrière le dos sur les rives de l'Euphrate. Il est aussi ridicule à vous , ma bonne , de penser m'enseigner Dieu , qu'il ferait ridicule à moi de vous avoir épousée , d'avoir vécu six mois avec vous sans savoir qui vous êtes ; d'avoir condamné tous les Juifs à la mort parce qu'un Juif n'a pas fait la révérence à un de mes visirs , & d'avoir averti tous les Juifs par un édit qu'on les égorgerait dans dix mois pour leur donner le tems d'échaper. Vous récitez de très beaux vers , mais vous n'avez pas le sens d'un oïson. Je fais mieux vos propres livres que vous , & que votre fat de Mardochée. Je fais que quand vous habitez autrefois en très petit nombre dans un désert de mon vaste empire vous adorates (d) l'étoile Remphan , & celle de Moloch &c. Je fais que vous n'avez jamais eu jusqu'à présent de croyance fixe , & que vous avez immolé vos propres enfans par le plus abominable fanatisme. Si je daignais m'abaisser jusqu'à citer vos auteurs je vous dirais que votre Isaïe (e) vous reproche de sacrifier vos fils & vos filles à vos dieux dans des torrents , sous des rochers. Il vous sied bien , bégueule Juive , d'oser enseigner votre maître !

(d) Amos ch. 5. v. 26. cité actes des Apôt. ch. 7. v. 42.

(e) Ch. LVII. v. 5.

Saints à Faire.

IL est démontré que tous les peuples policés ont adoré un Dieu formateur du monde, & que plusieurs peuples ont composé une cour à ce Dieu qui n'en a pas besoin. Dans cette cour ils ont placé les grands hommes pour avoir des protecteurs auprès du maître.

Divus Trajanus, Divus Antoninus, ne signifiaient à la lettre que St. Antonin, St. Trajan. Ces saints étaient proposés pour modèles aux Empereurs, modèles bien peu imités. Si nous avons St. Bertrand du Guesclin, St. Bayard, St. Montmorency, & surtout St. Henri IV, je ne vois pas qu'une telle apothéose fut si déplacée.

Pourquoi n'aurions nous pas St. l'Hopital? Ce chancelier fut si modéré dans un tems de fureurs, il fit des loix si sages malgré les horribles démences de la cour!

J'adresserais encore volontiers un *Oremus* à St. de Thou qui fut le magistrat le plus intègre ainsi que le meilleur historien.

Le Maréchal de Turenne est sûrement en paradis puisqu'il s'était fait catholique. Le Maréchal de Catinat y est aussi sans doute. L'un est mort pour la patrie, l'autre après avoir gagné des batailles a souffert la disgrâce & la pauvreté sans se plaindre. Si on leur dresse des autels je leur promets de les invoquer.

Oh! me disent les banquiers en cour de Rome, on n'a pas des saints comme on veut; cela coute fort cher. En voilà huit que vous

proposez. C'est une affaire de huit cents mille écus pour la chambre apostolique, à trois cents mille francs la piece; encore c'est marché donné. Il n'y a gueres eu que les Samuels Bernard & les Pâris Montmartel qui ayent été en état de faire des saints. Mais ils n'ont pas employé leur argent à ces œuvres pies.

Je réponds à ces Messieurs que je ne prétends point avoir des apothéoses pour de l'argent; que c'est une véritable simonie; que je veux révéler Henri IV, Turenne, Catinat, de Thou, le chancelier de l'Hôpital d'un culte de Dullie sans qu'il m'en coûte rien, & que je n'achèterai jamais le paradis ni pour moi, ni pour personne.

Quels ont été les premiers saints dans le Christianisme? des hommes charitables, des martyrs. Qui les fit révéler? le consentement du peuple sans aucun frais. Or je soutiens que Henri IV. est un vrai martyr. Il partait pour aller faire le bonheur de l'Europe, lorsqu'il fut martyrisé par le fanatisme. Et quant au consentement du peuple il est déjà tout obtenu; en voici la marque évidente. Le jour que l'Evêque du Puy en Velay prononça dans St. Denis une oraison funebre, ceux qui ne purent l'entendre, soit parce qu'ils étaient trop loin, soit parce qu'ils étaient durs d'oreille, se leverent de leurs places allerent voir le tombeau de Henri IV. ils se mirent à genoux, ils l'arrosèrent de leurs larmes, ils lui adresserent des vœux attendrissants. Que manque-t-il à une telle consécration? c'est celle des cœurs, c'est la voix de l'amour qui a parlé.

On veut aujourd'hui cent ans révolus pour

faire un saint, afin de donner le tems de mourir à tous les témoins de ses sottises. Il y a plus de cent cinquante ans que Henri IV. fut martirisé. Mais que tous les objets & tous les témoins de ses faiblesses reparaissent, qu'ils déposent contre lui; je l'adorerai encore. Je dirai à Corisande d'Andouin, à Charlotte des Esfarts, à la belle Gabrielle & à tant d'autres; oui, mes dames, il vous a caressées, mais il a sauvé la France au combat d'Arques & à la bataille d'Ivry; il a été juste, clément & bienfaisant; il a eu la bonté de Titus & la valeur de César. Voilà mon saint.

On me dira qu'il faut aussi des saintes: c'est à quoi je suis très déterminé. Qui m'empêchera de mettre dans la gloire Marguerite d'Anjou, laquelle donna douze batailles en personnes contre les Anglais pour délivrer de prison son imbécile mari? J'invoquerai notre pucelle d'Orléans, dont on a déjà fait l'office en vers de dix syllabes. Nous avons vingt braves dames qui méritent qu'on leur adresse des prières. Qui fêterons-nous en effet si ce n'est les dames! Elles doivent assurément être festoyées.

Canonisation de Frere Cucufin.

LE 12. Octobre 1766, le Pape Clément XIII, canonisa solennellement frere Cucufin d'Ascoli, en son vivant frere Lay chez les Capucins; né dans la marche d'Ancône l'an de grace 1540, mort le 12 Octobre 1604. Le procès verbal de la congrégation des rites; porte

qu'il traversa plusieurs fois le ruisseau nommé Potenza sans se mouiller. Qu'étant invité à diner chez le Cardinal Berneri Evêque d'Ascoli, il renversa par humilité un œuf frais sur sa barbe, & prit de la bouillie avec sa fourchette (*). Que pour récompense la sainte Vierge lui apparut; qu'il eut le don des miracles au point qu'il rétablit une fois du vin gâté. Les révérends peres capucins ont obtenu qu'on changeât son nom de Cucufin en celui de Séraphin. Ils en ont célébré la fête solennelle dans tous les lieux où ils sont établis, Et où ne le sont-ils pas!

Pourrait-on croire qu'il en a coûté en superfluités à l'Europe catholique plus d'un million pour solemniser la fête d'un pauvre? Les peuples se sont empressés de fournir aux capucins des subsistances qui auraient suffi à une grande armée; & qui l'auraient amolie; cent sortes de vins, viandes de boucherie, volailles, gibiers, fruits, huiles, épiceries, cire, étoffes, ornemens en soye, en argent, en or: tout a été prodigué.

Il faut remarquer que sous le nom d'aumône, les moines mandians imposent au peuple la taxe la plus accablante.

Quand un pauvre cultivateur a payé au receveur de la Province en argent comptant, le tiers de sa récolte non encore vendue, les droits à son Seigneur, la dixme de ses gerbes à son curé, que lui reste-t-il? presque rien. Et c'est ce rien que les moines mandians demandent comme un tribut qu'on n'ose jamais refuser.

(*) Page 28, de la traduction.

Ceux qui travaillent sont donc condamnés à fournir de tout ceux qui ne travaillent pas. Les abeilles ont des bourdons, mais elles les tuent. Les moines autrefois cultivaient la terre, aujourd'hui ils la furchargent.

Nous sommes bien loin de vouloir qu'on tue les bourdons appelés moines; nous respectons la piété & les autres vertus de Cucufin; mais nous voudrions des vertus utiles.

Il nous en coute plus de vingt millions par an pour nos seuls moines en France. Or, quel bien ne feraient pas ces vingt millions répartis entre des familles de pauvres officiers; de pauvres cultivateurs!

Tous ces moines sont très désintéressés: j'en tombe d'accord; mais n'y a-t-il rien de mieux à faire?

Quant tous les Chrétiens répandus sur la terre couvriraient leurs barbes de jaunes d'œufs, quant ils prendraient tous de la bouillie avec des fourchettes, il n'en reviendrait aucun avantage à la société. Mais que dans la victoire d'Ivry Henri IV. s'écrie de rang en rang: *Épargnez le sang Français*; qu'il nourisse le peuple même qu'il assiege, qu'il pardonne à ceux qui ont crié dans les chaires; *Assassinez le Béarnois au nom de Dieu*; qu'il paie exactement tous ceux qui lui ont vendu chèrement une soumission due à tant de titres; qu'il fasse fleurir l'agriculture dans des campagnes auparavant désertes; ce sont là des vertus qui sont au dessus de celles de Cucufin, & même de St. François, si j'ose le dire. Nous avouons que St. François avait une femme de neige, & que ce n'était pas à de telles figures que s'adressait le grand

grand Henri IV. Mais enfin, la neige de St. François n'a rien produit. Et il est venu de la belle Gabrielle un Duc de Vendôme, qui seul a remis Philippe V. sur le trône d'Espagne. Les saints ont eu des faiblesses, ce n'est pas leurs faiblesses qu'on révere. Et après tout Déodat-bâtard de St. Augustin a été moins utile au monde que la race des Vendômes.

Maniere de Servir les Saints.

Que j'aime les saints ! que je voudrais les voir honorés, servis, imités avec plus de zèle qu'on n'en montre dans nos tems déplorables ! Nous en avons, Dieu merci, pour tous les jours de l'année. Mais les plus grands fans contredit, sont ceux pour lesquels on ferme les boutiques dans les villes comme dans une sédition, & où on laisse la terre en friche pour courir au cabaret.

Serait-il si mal que les Magistrats chargés de la police d'un grand Royaume ordonnassent qu'après avoir fêté un saint par de belles antiques latines, on l'imitât en travaillant, en cultivant la terre ?

Que faisait St. Cucufin le jour que nous célébrons la fête ? Il bêchait le jardin des révérends peres Capucins. Il semait, il plantait, il cueillait des salades ; il n'allait point avec des filles boire du vin détestable dans un bouchon, altérer sa santé, & perdre pour plaire à Dieu le peu de raison que Dieu lui avait donnée. Il semble à voir la maniere dont nous honorons

les saints qu'ils aient tous été des ivrognes.

Au reste, quand je propose d'imiter les saints en travaillant après avoir prié Dieu; ce n'est qu'avec une extrême défiance de mes idées. Je fais que les commis des aides s'y opposent, & qu'ils ont tous en vue l'honneur de Dieu & le bien de l'Etat. Ils prétendent que si on débitait un peu moins de vin, ils recevraient un peu moins de droits, & que tout serait perdu. L'inconvénient serait grand, je l'avoue: mais ne pourrait-on pas les apaiser en leur faisant comprendre que si on travaille tous les jours de fête après le service divin sans en excepter une seule, les vignes seront mieux cultivées, les terres mieux labourées qu'on vendra plus de vin & plus de grain, que les commis y gagneront, & que cette véritable dévotion enrichira l'Etat?

Apparition de Saint Cucufin au Sieur Aveline.

LE jour qu'on faisait à Trôyes dans notre Cathédrale, le service de St. Cucufin, je m'avisai de semer pour la troisième fois mon champ dont les semailles avaient été pourries par les pluies; car je savais bien qu'il ne faut pas que le bled pourisse en terre pour lever, quoi qu'on die. Le pain valait quatre sous & demi la livre. Les pauvres dans notre élection ne sement & ne mangent que du bled noir, & sont accablés de tailles. Notre terrain est si mauvais malgré tout ce qu'a pu faire St. Loup notre

patron, que la huitieme partie tout au plus, est semée en froment. La saison s'avançait, je n'avais pas un moment à perdre. Je semais donc mon champ situé derriere St. Nicier, avec mon semoir à cinq focs, après avoir entendu la messe, & chanté les antiennes du Saint du jour. Voilà-t-il pas aussi-tôt le révérend gardien des Capucins assisté de quatre profès qui se présente à moi, à une heure & un quart de relevée au sortir de table. Il était enflammé comme un Chérubin, & criait comme un diable, Théiste, Athéiste, Janséniste, oses-tu outrager Dieu & St. Cucufin au point de semer ton champ au-lieu de diner? Je vais te déférer comme un impie à Monsieur le Subdélégué, à Monsieur le Directeur des Aides, à Monseigneur l'Intendant, & à Monseigneur l'Evêque. Disant ces mots, il se met en devoir de briser mon semoir.

Alors St. Cucufin lui-même descendit du ciel dans une nuée éclatante, qui s'étendait de l'Empirée jusqu'au fauxbourg de Troyes; un jaune d'œuf & de la bouillie ornaient encore sa barbe. Frere Ange: dit-il au gardien, calme ton saint zele, ne casse point le semoir de ce bon homme; les pauvres manquent de pain dans ton pays, il travaille pour les pauvres après avoir assisté à la sainte messe. C'est une bonne œuvre, j'en ai conféré avec St. Loup patron de la ville. Va dire de ma part à Monseigneur l'Evêque qu'on ne peut mieux honorer les Saints qu'en cultivant la terre.

Le gardien obéit, & Monseigneur s'adressa lui-même aux Magistrats de la grande police pour faire enjoindre à nos concitoyens de

labourer , ou semer , ou planter , ou provi-
gner , ou palisser , ou tondre , ou vendanger ,
ou cuver , ou blanchir , au lieu d'aller boire
au cabaret les jours de fête , après la sainte
messe.

Gloire à Dieu & à St. Cucufin!

*Lettre de Monseigneur l'Evêque d'An-
necy à Mr. de Voltaire.*

Du II. Avril 1768.

M O N S I E U R ,

ON dit que vous avez fait vos Pâques , bien
des Personnes n'en sont rien moins qu'édifiées ,
parce qu'elles s'imaginent que c'est une nouvel-
le scène que vous avez voulu donner au Public ,
en vous joüant encore de ce que la Religion a
de plus sacré. Pour moi, Monsieur, qui pense
plus charitablement , je ne saurois me persuader
que Mr. De Voltaire, ce grand'homme de no-
tre siècle, qui s'est toujours annoncé , comme
élevé par les efforts d'une raison épurée , &
par les principes d'une Philosophie sublime, au
dessus des respects humains , des préjugés &
des foiblesses de l'humanité, eut été capable de
trahir & de dissimuler ses sentimens par un acte
d'hypocrisie, qui suffiroit seul pour ternir tou-
te sa gloire, & pour l'avilir aux yeux de tou-
tes les Personnes qui pensent. J'ai dû croire
que la sincérité avoit toujours fait le caractère
de vos démarches. Vous vous êtes confessé,

vous avez même communiqué, vous l'avez donc fait de bonne foi, vous l'avez fait en vrai Chrétien, vous l'avez fait, persuadé de ce que la foi nous dicte par rapport au Sacrement que vous avez reçu. Les incrédules ne pourront donc plus se glorifier de vous voir marcher à leur tête, portant l'étendart de l'incrédulité; le Public ne sera plus autorisé à vous regarder comme le plus grand ennemi de la Religion Chrétienne, de l'Eglise Catholique & de ses Ministres; s'il ne peut malgré les protestations contraires insérées de votre part en certaines gazettes se persuader que vous ne foyez pas l'auteur d'une foule d'écrits, de brochures, & d'ouvrages remplis d'impiété, qui ont déjà occasionné tant de désordres dans la société, tant de dérèglemens dans les mœurs, tant de profanations dans le Sanctuaire, il croira au moins que revenu à vous-même, vous avez enfin résolu de ne plus mettre au jour de semblables productions, & que par un acte aussi éclatant que celui que vous avez fait dans l'Eglise de votre Pâroisse le jour de Pâques, vous avez voulu rendre un hommage public à la Religion qui vous a vû naître dans son sein, & à qui des talens aussi distingués que les vôtres auroient été infiniment utiles, si vous les lui aviez consacrés: il espérera encore qu'en soutenant ce premier acte par des sentimens & par une conduite uniforme & qu'en perfectionnant l'ouvrage d'une conversion ébauchée, vous ne laisserez plus aux gens de bien, amateurs de la Religion, que le juste sujet de rendre grâces à Dieu, & de le bénir d'un retour qui mettra le comble à leur joie & à leur consolation.

Si le jour de votre Communion, on vous avoit vû non pas vous ingérer à prêcher le peuple dans l'Eglise sur le vol & les larcins, ce qui a fort scandalisé tous les assistans, mais lui annoncer comme un autre Théodose par vos soupirs, vos gémissemens & vos larmes, la pureté de votre foi, la sincérité de votre repentir, & le désaveu de tous les sujets de méseffication qu'il a cru entrevoir par le passé, dans votre façon de penser & d'agir; alors personne n'auroit plus été dans le cas de regarder comme équivoques vos démonstrations apparentes de Religion; on vous auroit cru mieux disposé à approcher de cette Table Sainte, où la foi ne permet aux âmes même les plus pures de se présenter qu'avec une religieuse frayeur, on auroit été plus édifié de vous y voir, & peut-être auriez-vous tiré plus d'avantages de vous y être présenté.

Mais quoi qu'il en soit du passé, que je dois laisser au jugement du Souverain Scrutateur des cœurs & des consciences, ce seront les fruits qui feront juger de la qualité de l'arbre, & j'espère que par ce que vous ferez à l'avenir, vous ne laisserez aucun lieu de douter de la droiture & de la sincérité de ce que vous avez déjà fait. Je me le persuade d'autant plus facilement que je le souhaite avec plus d'ardeur, n'ayant rien de plus à cœur que votre Salut & ne pouvant oublier qu'en qualité de votre Pasteur, je dois rendre compte à Dieu de votre âme, comme de toutes celles du troupeau qui m'a été confié par la Divine Providence.

Je ne vous dirai pas, Mr., combien j'ai déjà gémis sur votre état, ni combien j'ai déjà

offert de prieres & de supplications au Dieu des miséricordes, pour qu'il daignât enfin vous éclairer de ses lumieres célestes, qui font aimer & suivre la vérité en même tems qu'elles la font connoître. Je me bornerai simplement à vous faire remarquer que le tems presse, & qu'il vous importe de ne plus perdre aucun de ces momens précieux que vous pouvez encore employer utilement pour l'éternité : un corps exténué & déjà abbattu sous le poids des années vous avertit que vous approchez du terme où sont allés aboutir tous ces hommes fameux qui vous ont précédé, & dont à peine reste-t-il aujourd'hui la mémoire; en se laissant éblouir par le faux éclat d'une gloire aussi frivole que fugitive, la plupart d'entre eux ont perdu de vue les biens & la gloire immortelle plus digne de remplir leurs desirs & leurs empressemens. Fasse le Ciel que plus sage & plus prudent qu'eux, vous ne vous occupiez plus à l'avenir qu'à la recherche de ce bonheur Souverain qui peut seul remplir le vuide d'un cœur qui ne trouve rien ici bas qui puisse le contenter. C'est ce que je ne cesserai de demander au Seigneur par mes vœux les plus ardens, & je le dois au vif intérêt que je prend à tout ce qui vous regarde, au zele dont je suis animé pour votre Salut, & aux sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être.



Réponse de Mr. de Voltaire.

Du 15. Avril 1768.

MONSEIGNEUR.

J'Aurois dû répondre sur le champ à la lettre dont vous m'avez honoré, si mes maladies me l'avaient permis.

Cette lettre me cause beaucoup de satisfaction, mais elle m'a un peu étonné. Comment pouvez-vous me savoir gré de remplir des devoirs dont tout Seigneur doit donner l'exemple dans ses terres, dont aucun Chrétien ne doit se dispenser, & que j'ai si souvent remplis? Ce n'est pas assez d'arracher ses Vassaux aux horreurs de la pauvreté, d'encourager leur mariage, de contribuer autant qu'on le peut à leur bonheur temporel; il faut encore les édifier, & il seroit bien extraordinaire qu'un Seigneur de Paroisse ne fit pas dans l'Eglise qu'il a bâtie ce que font tous les prétendus Réformés dans leur Temple à leur manière.

Je ne mérite pas assurément les Complimens que vous voulez bien me faire, de même que je n'ai jamais mérité les calomnies des insectes de la Littérature qui sont méprisés de tous les honnêtes gens, & qui doivent être ignorés d'un homme de votre caractère. Je dois mépriser les impostures sans pourtant haïr les imposteurs. Plus on avance en âge, plus il faut écarter de son cœur tout ce qui pourrait l'aigrir, & le meil-

leur parti qu'on puisse prendre contre la calomnie c'est de l'oublier. Chaque homme doit des sacrifices, chaque homme sait que tous les petits incidens qui peuvent troubler cette vie passagere se perdent dans l'éternité, & que sa résignation à Dieu, l'amour de son prochain, la justice, la bienfaisance font la seule chose qui nous reste devant le Créateur des tems & de tous les Etres. Sans cette vertu que Ciceron appelle *Charitas generis humani*, l'homme n'est que l'ennemi de l'homme, il n'est que l'esclave de l'amour propre, des vaines grandeurs, des distinctions frivoles, de l'orgueil, de l'avarice, & de toutes les passions; mais s'il fait le bien pour l'amour du bien même, si ce devoir épuré & consacré par le Christianisme domine dans son cœur, il peut espérer que Dieu devant qui tous les hommes sont égaux ne rejettera pas des sentimens dont il est la source éternelle. Je m'anéantis avec vous devant lui, & n'oubliant pas les formules introduites chez les hommes, j'ai l'honneur d'être avec respect.

P. S. Vous êtes trop instruit pour ignorer qu'en France un Seigneur de Paroisse doit en rendant le pain béni instruire ses Vassaux d'un vol commis dans ce tems là même avec effraction, & y pourvoir incontinent, de même qu'il doit avertir si le feu prend à quelques maisons du Village & faire venir de l'eau: Ce sont des affaires de police qui sont de son ressort.

Seconde Lettre de Monseigneur l'Evêque d'Annecy, à Mr. de Voltaire.

Du 25. Avril 1768.

M O N S I E U R ,

JE n'ai différé à répliquer à votre lettre du 15. de ce mois que parce que je n'ai eu dès lors aucun moment de loisir, ayant été continuellement occupé de ce que nous appellons la retraite & le Synode.

Je n'ai pu qu'être surpris qu'en affectant de ne pas entendre ce qui était fort intelligible dans ma lettre, vous ayez supposé que je vous savois bon gré d'une Communion de politique dont les Protestans même n'ont pas été moins scandalisés que les Catholiques. J'en ai gémi plus que tout autre, & si vous étiez moins éclairé & moins instruit, je croirois devoir vous apprendre en qualité d'Evêque & de Pasteur qu'en supposant le scandale donné au Public soit par les écrits qu'il vous attribue, soit par la cessation de presque tout acte de Religion depuis plusieurs années, une Communion faite suivant les vrais principes de la Morale Chrétienne exigeoit préalablement de votre part, des réparations éclatantes, & capables d'effacer les impressions prises sur votre compte, & que jusques là aucun Ministre instruit de son devoir n'a pu & ne pourra vous absoudre, ni

vous permettre de vous présenter à la Table sainte.

Sans être aussi instruit que vous le supposez gratuitement, je le suis cependant assez pour ne pas ignorer que la conduite d'un Seigneur de Paroisse qui se fait accompagner par des gardes armées jusques dans l'Eglise, & qui s'y ingère à donner des avis au Public pendant la célébration de la Sainte Messe, bien loin d'être autorisée par les usages, & les sages Ordonnances des Rois Très-Christiens, ils l'ont toujours regardée comme étant du Ministère des Pasteurs, & non de l'exercice de la police extérieure que vous voulez attribuer aux Seigneurs.

Vous m'annoncez que vous vous anéantissez avec moi, devant Dieu le Créateur des tems & des Etres; je souhaite que nous le fassions vous & moi avec assez de foi, de confiance, d'humilité & de repentir de nos fautes pour mériter qu'il jette sur nous les regards propices de sa miséricorde, & j'en viens encore à vous inviter, à vous prier, à vous conjurer de ne pas perdre de vue cette Eternité à laquelle vous touchez de si près, & dans laquelle iront bientôt se perdre non seulement les petits incidens de la vie, mais encore le faste des grandeurs, l'opulence des richesses, l'orgueil des beaux esprits, les vains raisonnemens de la prétendue sagesse humaine, & tout ce qui appartient à la figure trompeuse de ce monde. Si mes avis ne sont pas tout à fait de votre goût, je me flatte que vous n'en serez pas moins convaincu qu'ils ne sont dictés que par l'amour de mon devoir, & par l'empressement que j'ai de concourir à votre véritable & solide bonheur. Bien des

personnes en se dirigeant par des vues humaines vous tiendront un langage bien différent ; mais par une suite du principe invariable que je me suis fait de n'agir qu'en vue de Dieu, & dans l'ordre de sa volonté, comme je ne cherche point les adulations, je ne crains pas non plus les Satyres, & je suis disposé à essuyer tous les traits de la malignité des hommes, plutôt que de manquer à ce que je croirai être, suivant Dieu, du devoir de mon Ministère. Au reste, quoique je me serve de la formule ordinaire introduite chez les hommes, ce n'est pas avec moins de sincérité que je ferai toute ma vie avec le désir le plus ardent de votre Salut & avec respect.

Réponse de Mr. de Voltaire.

Du 29. Avril 1768.

MONSIEUR,

VOtre seconde lettre m'étonne encore plus que la première. Je ne fais quels faux rapports ont pu m'attirer tant d'aigreur de votre part. On soupçonne beaucoup un nommé Ancian, Curé du Village de Moëns qui eut un procès criminel au Parlement de Dijon en 1762, procès dans lequel je lui rendis service, en portant les parties qui le poursuivoient à se contenter d'un dédommagement de quinze cents livres & du paiement des fraix. On prétend que l'Officiel de Gex se plaint de ce que les Citoyens

contre lesquels il plaide pour les dixmes se sont adressés à moi, il est vrai, qu'ils m'ont demandé mes bons offices; mais je ne me suis point mêlé de cette affaire, attendu que l'Eglise étant mineure, il est malheureusement difficile d'accommoder un tel procès à l'amiable. J'ai transigé avec mon Curé dans un cas à peu près semblable; mais c'est en lui donnant beaucoup plus qu'il ne demandoit, ainsi je ne puis le soupçonner de m'avoir calomnié auprès de vous. Pour les autres procès entre mes voisins je les ai tous assoupis, & je ne vois donc pas que j'aie donné lieu à personne dans le Pays de Gex de vous écrire contre moi. Je fais que tout G.... accuse l'A..... du R....., dont j'ignore le nom d'écrire de tous côtés, de semer par tout la calomnie; mais à Dieu ne plaise que je lui impute de faire un metier si infâme sans en avoir les preuves les plus convaincantes. Il vaut mieux mille fois se taire & souffrir que de troubler la paix par des plaintes hazardées, mais en établissant cette paix précieuse dans mon voisinage, j'ai cru depuis longtems devoir me la procurer à moi-même.

Mrs. les Sindics des Etats du Pays, les Curés de mes terres, un Juge Civil, un Supérieur d'une Maison religieuse étant un jour chez moi, & étant indignés des calomnies qu'on croyoit alors repandues par le Curé Ancian, pour prix de l'avoir tiré des mains de la Justice, me firent un certificat qui détruisoit ces impostures. J'ai l'honneur, Monseigneur, de vous envoyer cette piece authentique conforme à l'original; j'en envoie une autre Copie à Mr. le premier Président du Parlement de Bourgogne & à Mr.

le Procureur - Général, afin de prévenir l'effet des manœuvres qui auroient pû surprendre votre candeur & votre équité. Vous verrez combien il est faux que les devoirs dont il est question n'aient été remplis que cette année, vous serez indigné sans doute qu'on ait osé vous en imposer si grossièrement. Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui ont osé ourdir cette trame odieuse, je me borne à les empêcher de nuire sans vouloir leur nuire jamais, & je vous réponds bien que la paix qui est mon perpétuel objet ne sera point altérée dans mes terres.

Les bagatelles littéraires n'ont aucun rapport avec les devoirs du Citoyen & du Chrétien, les Belles-Lettres ne sont qu'un amusement, la bienfaisance, la piété solide, & non superstitieuse, l'amour du prochain, la résignation à Dieu, doivent être les principales occupations de tout homme qui pense sérieusement; je tâche autant que je puis de remplir toutes ces obligations dans ma retraite que je rends tous les jours plus profonde; mais ma foiblesse répondant mal à mes efforts, je m'anéantis encore une fois avec vous devant la Providence Divine, sachant qu'on n'apporte devant Dieu que trois choses qui ne peuvent entrer dans son immensité, notre néant, nos fautes & notre repentir; je me recommande à vos prières, autant qu'à votre équité. J'ai l'honneur d'être avec respect,



Troisième Lettre de Monseigneur l'Evêque d'Annecy à Mr. de Voltaire.

Du 2. May 1768.

MONSIEUR,

Vous attribuez donc à l'aigreur ce qui au vrai n'est de ma part que l'effet du zele dont je dois être animé pour tout ce qui intéresse le Salut des ames, & l'honneur de la Religion dans mon Diocèse. Cette considération m'auroit interdit toute ultérieure réplique, si je n'avois cru devoir encore celle-ci à la justification des personnes que vous taxez de vous avoir calomnié auprès de moi ; Mr. Ancian, Mr. le Doyen de Gex, Mr. l'A.... de la R.... ne m'ont pas plus parlé de vous que tous les autres, & lorsque l'occasion s'en est présentée, ils m'en ont dit bien moins que ce que j'en avais déjà appris par la voix du Public. Ce n'est donc point à leur rapport que vous devez attribuer le fondement des justes représentations que j'ai été dans le cas de vous faire en qualité d'Evêque & de Pasteur,

Vous connoissez les ouvrages qu'on vous attribue, vous savez ce que l'on pense de vous dans toutes les parties de l'Europe, vous n'ignorez pas que presque tous les incrédules de notre siècle se glorifient de vous avoir pour leur chef, & d'avoir puisé dans vos écrits les principes de leur irreligion. C'est donc au monde entier, &

28. TROISIÈME LETTRE &c.

à vous-même, & non pas à quelques particuliers que vous devez vous en prendre de ce que l'on vous impute. Si ce sont des calomnies, ainsi que vous le prétendez, il faut vous en justifier & déromper ce même Public qui en est imbu? Il n'est pas difficile à qui est véritablement Chrétien d'esprit & de cœur, de faire connoître qu'il l'est. Il ne se croit pas permis d'en démentir la qualité dans les amusemens que vous appelez bagatelles littéraires, il montre sa foi par ses œuvres, il produit ses sentimens, soit dans ses écrits, soit dans sa conduite d'une façon qui rend à la Religion l'hommage qui lui est dû. Il ne se flatte pas d'en avoir rempli les devoirs pour en avoir fait quelques exercices une fois ou deux chaque année dans l'Eglise de sa Paroisse, ni même pour avoir fait dans une longue suite d'années une ou deux Communions dont le Public a été plus scandalisé qu'édifié. Je vous laisse après cela, Monsieur, à juger ce que vous auriez à faire. Des occupations pressantes ne me permettent pas d'en dire d'avantage, & probablement, je n'aurai rien à vous dire de plus, jusqu'à ce qu'un retour de votre part, tel que je le souhaite, me mette à même de vous convaincre de la droiture de mes instructions, & de la sincérité du désir de votre salut qui sera toujours inséparable du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

LÈTTE

*Lettre de Monsieur de St. Florentin, à
Monseigneur l'Evêque D'Annecy.*

Du 13. Juin 1768.

J'Ai, Monsieur, remis sous les yeux du Roi la lettre que vous m'avez adressée pour Sa Majesté, & la copie de celles que vous avez écrites à Mr. de Voltaire, & des réponses qu'il vous a faites. Sa Majesté n'a pu qu'applaudir aux sages Conseils que vous avez donnés à Mr. de Voltaire, & aux solides exhortations que vous lui avez faites. Sa Majesté lui fera mander de ne plus faire dans l'Eglise d'éclat aussi déplacé que celui dont vous lui avez avec raison fait reproche. Ce n'est point à un Seigneur particulier de Paroisse à donner des instructions publiques aux habitans, il peut les exciter en particulier, & cela seroit même très louable, à se conduire d'une maniere conforme aux principes de la Religion & de la Justice. Je suis persuadé que Mr. de Voltaire aura fait des réflexions sur vos sages avis. On ne peut être plus parfaitement que je le suis.



CONFESSION

DE FOI DE MR. DE VOLTAIRE.

1769.

A V I S D E L'ÉDITEUR.

L'Empressement avec lequel le Public reçoit les productions de Monsieur de Voltaire est bien au dessous de l'avidité avec laquelle l'on recherche les deux actes authentiques que j'ai l'honneur de vous transmettre, quelqu'un qui aura lû les ouvrages qu'a fait ou qu'on a attribué à ce célèbre Auteur aura de la peine à y ajouter foi, cependant rien n'est si véridique.

FRançois Marie De Voltaire, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, Seigneur de Ferney, Tournais &c. &c. âgé de soixante & quinze ans passés, étant d'une constitution très-faible, s'étant trainé à l'église le saint jour du dimanche des rameaux malgré ses maladies, & ayant depuis ce jour essuyé plusieurs accès d'une fièvre violente, dont le Sieur Bugros Chirurgien a averti Mr. le Curé de Ferney selon les loix du royaume; & le dit malade se trouvant dans l'incapacité totale d'aller se confesser & communier à l'église pour l'édification de ses vassaux, comme il le doit & le désire, & pour celle des Protestants dont ce pays est entouré, prie Mr. le Curé de Ferney de faire en cette occasion tout ce que les ordonnances du Roi, & les arrêts des Parlements commandent, conjointement avec les canons de la sainte église Catholique, professée dans le royaume; religion dans laquelle le dit malade est né, a vécu & veut mourir, & dont il veut remplir tous les devoirs ainsi que ceux de sujet du Roi, offrant de faire toutes les déclarations nécessaires, toutes protestations requises, soit publiques, soit particulières, se soumettant pleinement à ce qui est de règle, ne voulant omettre aucun de ses devoirs quel qu'il puisse être, invitant Mr. le Curé de Ferney à remplir les siens avec la plus grande exactitude, tant pour l'édification des Catholiques que des Protestants qui sont dans la maison du dit malade : la présente

signée de sa main, & de deux témoins, dont copie restée au Château, signée aussi du malade, & des deux mêmes témoins; l'original, & une autre copie laissées entre les mains de mon dit Sieur Curé de Ferney, par les deux témoins soussignés, sauf à les rendre authentiques par main de Notaire si besoin est, le 30. Mars 1769. à dix heures du matin.

DE VOLTAIRE.

Bigex, témoin.

Vaginière, témoin.

Déclaration.

ET depuis au Château de Ferney le 31. Mars après midi, l'an 1769. par devant moi Notaire soussigné, & en présence des témoins ci-après nommés, est comparu Messire François Marie De Voltaire, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, l'un des quarante de l'Académie Française, Seigneur de Ferney, Tournex, Pregni & Chambeisi, demeurant en son dit Château, lequel a déclaré que le nommé *Nonnotte*, ci-devant soi-disant Jésuite, & le nommé *Guion* soi-disant abbé, ayant fait contre lui des libelles aussi insipides que calomnieux, dans lesquels ils accusent le dit Messire *De Voltaire* d'avoir manqué de respect pour la religion Catholique; il doit à la vérité, à son honneur, & à sa piété, de déclarer, que jamais il n'a cessé de respecter & de pratiquer la

religion Catholique professée dans le royaume, qu'il pardonne à ses calomniateurs, que si jamais il lui était échappé quelque indiscretion préjudiciable à la religion de l'état, il en demanderait pardon à Dieu, & à l'état, & qu'il a vécu & veut mourir dans l'observance de toutes les loix du royaume, & dans la religion Catholique étroitement unie à ses loix: fait & prononcé au dit Château les dits jour, mois, & an que dessus, en présence de révérend sieur Antoine Adam, prêtre, ci-devant soi-disant jésuite, & de sieur Siméon Bigex, Bourgeois de la Balme de Rhin en Genevois, de sieur Claude Etienne Maugié, Orphevre Bijoutier, & de Pierre l'Archevêque Syndic, tous demeurants au dit Ferney, témoins requis.

Signé, DE VOLTAIRE.

Et depuis au même Château de Ferney, à neuf heures du matin, du premier Avril 1769. par devant le dit Notaire & en présence des témoins ci-après nommés, est comparu le dit Messire François Marie De Voltaire, Gentilhomme ordinaire du Roi, l'un des quarante de l'Académie Française, Seigneur de Ferney, Tournex, Pregni & Chambeisi, demeurant à son dit Château de Ferney, lequel immédiatement après avoir reçu dans son lit, où il est détenu malade, la sainte communion de Monsieur le Curé de Ferney a prononcé ces propres paroles.

Ayant mon Dieu dans ma bouche, je déclare que je pardonne sincèrement à ceux qui ont écrit au

Roi des calomnies contre moi, & qui n'ont pas réussi dans leurs mauvais desseins ()*.

De laquelle déclaration le dit Messire De Voltaire a requis acte que je lui ai octroyé, en présence de Révérend sieur Pierre Gros Curé du dit Ferney, d'Antoine Adam Prêtre, ci-devant soi-disant Jésuite, de Simeon Bigex, de Claude Joseph Capucin du Couvent de Gex, de Claude Etienne Maugie Orfevre & Bijoutier, & de Pierre l'Archevêque Syndic du dit Ferney, y demeurants, témoins soussignés, avec le dit Messire de Voltaire, & moi Notaire au dit Château, les dites heure, jour, mois & an que dessus.

Profession de foi de Mr. de Voltaire.

L'An 1769. & le 15. Avril par devant moi Claude Raffo, Notaire royal au bailliage de Gex, résident à Ferney, soussigné & en présence des témoins ci-après nommés ont comparus révérend Sieur Pierre Gros, Prêtre & Curé du dit Ferney, Pierre l'Archevêque, Syndic du dit Ferney, Claude Etienne Maugier Orfevre Bijoutier, Jean Baptiste Antoine, Guillaume, Louis Bugros Chirurgien, aggré-gé à l'Académie Royale de Montpellier, Juré en ce dit Pays de Gex, Révérend Pere Claude Joseph Prêtre, & Capucin du Couvent de Gex,

(*) Ceci est aplicable à ceux qui ont écrit au Roi contre Monsieur De Voltaire.

& Pierre Jacquin Maître d'Ecole, demeurant au dit Ferney &c. &c. &c. lesquels ont déclaré avoir été présents lorsque Monsieur François Marie Arouet De Voltaire, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & l'un des quarante de l'Académie Française, Seigneur de Ferney &c. &c. demeurant en son Château du dit Ferney a fait la confession de foi suivante le premier Avril de la dite année sur les neuf heures du matin, avant de recevoir le St. Viatique du dit Sieur Curé de Ferney. Je crois fermement tout ce que l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine croit, & confesse. Je crois un seul Dieu en trois personnes, Pere, Fils & St. Esprit, réellement distinguées, ayant la même nature, la même Divinité, & la même puissance; que la seconde personne s'est fait homme, qu'elle s'appelle Jésus-Christ mort pour le salut des hommes, qu'il a établi la sainte Eglise, à laquelle il appartient de juger du véritable sens des écritures; je condamne aussi toutes les hérésies que la même Eglise a condamnées & rejetées, ainsi que toutes les interprétations, & mauvais sens que l'on y peut donner.

C'est cette foi véritable & Catholique, hors de laquelle on ne peut être sauvé, que je professe; que je reconnois seule véritable; je jure, promets, m'engage de la professer, & de mourir dans cette croyance, moyennant la grace de Dieu.

Je crois aussi d'une foi ferme, & je confesse tous & un chacun des articles qui sont contenus dans le symbole des Apôtres, que j'ai récité en Latin fort distinctement, je déclare de plus que

j'ai fait cette même confession de foi entre les mains du Révérend Pere Joseph Capucin avant que de me confesser.

Telle est l'audition desdits comparants qu'ils ont confirmée par serment véritable & de laquelle ils m'ont demandé acte que je leur ai octroyé, pour servir à ce que de raison, fait & passé dans le Presbytere au dit Ferney, en présence de Bernard, Jaques manœuvre, & de J. Larchevêque ancien Syndic demeurant au dit Ferney, témoins requis & illitrés de ce enquis les dits comparants ont signé.

Gros, Curé.

Claude Joseph, Capucin.

Pierre Larchevêque, Syndic.

Claude Etienne Maugie.

Pierre Jaquin.

Bugroz Chirurgien.

Contrôlé à Gex, le 15. Avril 1769.

Reçu 21. sols, La Chaut.

Certificat.

NOus soussignés certifions que M. De Voltaire Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, l'un des quarante de l'Académie française, Seigneur de Ferney, Tournex, Pregny & Chambeisi au Pays de Gex près de Geneve, a non seulement rempli les devoirs de la Religion Catholique dans la paroisse de Ferney où il réside, mais qu'il a fait rétablir & décorer l'Egli-

se à ses dépens, qu'il a entretenu longtems un Maître d'école, qu'il a défriché à ses frais les terres incultes de plusieurs habitans, a mis ceux qui n'avaient point de charrue en état d'en avoir, leur a bâti des maisons, leur a accordé des terrains, & que Ferney est aujourd'hui plus peuplé du double qu'il ne l'était avant qu'il en prit possession, qu'il n'a refusé ses secours à aucun des habitans du voisinage.

Requis de rendre témoignage, nous le donnons comme la plus exacte vérité. Signé *Gros* Curé, *Sauvage de Verny* Syndic de la Noblesse, *Fabri* premier Syndic Général & subdélégué de l'Intendance, *Christin* Avocat, *David* Prieur des Carmes, *Adam* prêtre, & *Fournier* Curé.
Controllé à Gex le 28. Avril 1768.

Signé *De la Chaut.*

Je soussigné *Claude Raffo* Notaire Royal au Baillage de Gex, résident à Ferney, déclare avoir extrait & collationné mot à mot sur son original le certificat ci-dessus à moi exhibé par Monsieur *De Voltaire*, & en même temps retiré. Le tout fait à sa réquisition à Ferney le 28. Avril 1768.

Signé *DE VOLTAIRE & Raffo.*

Controllé à Gex, le 28. Avril 1768.

Reçu 6. sols 6. deniers.

Signé *Delachaut.*

5^e. HOMÉLIE.

*Prononcée à Londres le jour de Pâques,
dans une assemblée particulière.*

Nous voici assemblés, mes frères, pour la plus auguste & la plus sainte cérémonie de l'année, pour la communion. Qu'est-ce que la communion ? c'est mettre en commun ses devoirs, c'est se communiquer l'esprit fraternel qui doit animer les hommes; nous faisons ici la commémoration d'une Cène que fit avec ses disciples le Christ que nous reconnaissons pour nôtre législateur. Il ordonna *qu'on fit ces choses en mémoire de lui.* Nous obéissons. Il est vrai que nous ne mangeons point un agneau cuit avec des laitues, ainsi qu'il le mangea selon les rites de la loi Juive qu'il observa depuis sa naissance jusqu'au dernier moment de sa vie. Il est vrai que notre léger repas n'est plus une cène comme il l'était autrefois. Il est vrai que nous n'envoyons point chez un inconnu pour lui dire comme dans St. Matthieu, *Le maître vous envoie dire, je viens faire la pâque chez vous avec mes disciples.* Nous nous assemblons le matin avec recueillement, nous mangeons le même pain consacré, nous buvons le même vin.

Mais à quoi nous servirait cette communauté de nourriture si nous n'avions une commu-

nauté de charité, de bienfaisance, de tolérance, de toutes les vertus sociales.

Je ne vous parlerai point ici de la manducation spirituelle différente de la réelle. Je n'entrerais dans aucune des distinctions de l'école, elles sont trop au-dessus de notre heureuse simplicité. Que le Pape Innocent trois dans son quatrième livre des mystères épuise son grand génie pour deviner ce que deviendrait le corps mystique ou réel de Jésu s'il prenait un flux de ventre au communiant, & de quelle matière se feraient ses excréments. Ces matières sont trop relevées pour moi.

Que Durand dans son rational (a) décide que ces matières ne seraient engendrées que par les accidents. Que Tolet (b) dans son instruction Sacerdotale affirme qu'un prêtre pourrait consacrer & transsubstantier tout le pain d'un boulanger, & tout le vin d'un cabaretier.

Que le Concile de Trente ajoute que ce changement ne se fait point, à moins que le Prêtre n'en ait l'intention expresse. Que plusieurs docteurs disent que dans l'Eucharistie il y a quantité sans quantum, & accident sans substance. Qu'ils déclarent qu'on peut être camus sans avoir de nez, & boiteux sans avoir de jambes, *Simitas sine nazo, Claudicatio sine crure.*

Je ne vois pas que la connaissance de ces questions sublimes serve beaucoup à rendre les hommes meilleurs, & qu'on acquière une vertu de plus pour avoir approfondi comment on peut

(a) Liv. 4. ch. 41.

(b) Tolet de instructione Sacerdotali liv. 2. ch. 25.

être camus sans nez. Ce qu'il y a de déplorable, Messieurs, ce qu'il y a d'horrible, c'est que le sang a coulé pendant deux siècles pour ces questions théologiques, & que notre Reine Marie, fille de Henri 8. a fait bruler plus de huit cents citoyens qui ne voulaient pas convenir que la rondeur existât sans un corps rond, & qu'il y eût de la blancheur sans un corps blanc. Nous ne pouvons que tremper de nos larmes le peu de pain que nous allons manger ensemble en nous rapellant la mémoire des calamités & des horreurs qui ont inondé presque toute l'Europe pour des choses dont les Cafres, les Hottentots rougiraient, & concevraient pour nous autant d'indignation que de mépris.

On appelle la sainte cérémonie que nous allons faire, un *Sacrement*; à la bonne heure; je ne viens pas ici pour disputer sur des mots. Nous ne savons ni vous ni moi ce que c'est qu'un Sacrement. C'est un mot Latin qui signifiait *Serment* chez les Romains. Je ne vois pas que nous fassions ici aucun Serment. On nous dit aujourd'hui que Sacrement veut dire *mistère*; j'y consens encore, sans savoir le moins du monde ce que c'est qu'un *mistère*. Ce mot signifiait chez les Grecs une chose cachée. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des choses cachées dans la religion? tout ne doit-il pas être public, tout ne doit-il pas être commun à tous les hommes que le même Dieu a fait naître, & que le même soleil éclaire?

Si on venait nous dire que l'adoration de Dieu, l'amour du prochain, la justice, la modestie, la compassion, l'aumône sont des mystères, nul de nous ne pourrait le croire. Les

hommes ne cachent jamais leurs projets, leurs sentiments, leur conduite que dans l'idée de mal faire, & dans la crainte d'être reconnus. Pourquoi donc mettrions-nous dans la religion ce que nous abhorrons dans la vie civile? que dirions-nous d'une loi cachée, d'une loi qui pourrait à peine être entendue que d'un très-petit nombre de jurisconsultes? comment pourrions-nous suivre cette loi surtout si ses interprètes ne s'étaient jamais accordés. Toute loi qui n'est pas claire, précise, intelligible à tous les esprits n'est qu'un piège tendu par la fourberie à la simplicité. Une ordonnance mystérieuse d'un souverain serait même quelque chose de si absurde & de si intolérable, que je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple sur la terre. Accuserons-nous Dieu d'avoir fait ce que les tirans les plus insensés n'ont jamais eu la démence de faire? Dieu n'aurait-il parlé qu'en énigmes au genre humain? que dis-je! à la plus petite partie du genre humain, pour se cacher entièrement à tout le reste, & pour ne se montrer qu'à demi à ce petit nombre de favoris qui se sont disputés par tant de crimes les bonnes grâces de leur maître.

Merfit ne hoc pulvere verum ut caneret paucis?

Dieu a dit à tous les hommes, aimez-moi & foyez justes. Voilà une loi claire, & sur laquelle il est impossible de disputer. Lorsque nous trouvons dans nos codes des passages équivoques, ce qui est un grand fleau du genre humain, nous tâchons de les ramener au sens le plus raisonnable. Nous nous en tenons à la

partie de la loi qui est la plus clairement énoncée. Or, qu'y a-t-il, je vous prie, de plus raisonnable, & de plus lumineux que ces mots, *faites ceci en mémoire de moi* ? C'est donc en vertu de ces paroles que nous sommes assemblés. Nous nous acquitons d'une cérémonie que nous croyons nécessaire parce qu'elle est ordonnée, parce qu'elle nous inspire la concorde, parce qu'elle nous rend plus chers les uns aux autres.

Mais en nous unissant plus étroitement, nous ne regardons pas comme nos ennemis ces chrétiens apellés Quakers, ou Anabatistes, ou Mennonistes qui ne communient point; les Presbiteriens qui communient en mangeant spirituellement Jesu-Christ; les Luthériens & les Anglicans qui mangent à la fois le corps & le pain, & boivent à la fois le sang & le vin, & les papistes même qui prétendent manger le corps & boire le sang en ne touchant ni au vin ni au pain. Nous ne comprenons rien aux idées, ou plutôt aux paroles des uns & des autres: mais nous les regardons comme des frères dont nous n'entendons pas le langage. Nous prions pour eux sans les comprendre; nous nous unissons à eux malgré eux-mêmes dans cet esprit de charité qui fait du monde entier une grande famille dispersée, *Caritas humani generis*, dit Cicéron, s'il m'est permis de citer ici un profane qui était un homme de bien.

Malheur à toute secte qui dit; je suis seule sur la terre; la lumière ne luit que pour moi, une profonde nuit couvre les yeux de tous les autres hommes; ce n'est que pour moi que les vastes cieux ont été créés; c'est là ma demeure;

tout le reste est condamné à un séjour d'horreur & de désolation éternelle.

Ce cruel langage est bien moins celui d'un cœur reconnaissant qui remercie Dieu de l'avoir distingué dans la foule des êtres, que l'expression d'un orgueil insensé qui se complait dans ses illusions téméraires. La dureté accompagne nécessairement un tel orgueil. Comment un homme malheureusement pénétré d'une si abominable croyance aurait-il des entrailles de pitié pour ceux qu'il pense être en horreur à Dieu de toute éternité, & pour toute l'éternité ? il ne les peut envisager que du même œil dont il croit voir les démons qu'on lui a peints comme ses ennemis sous des formes différentes. Si quelquefois il leur témoigne un peu d'humanité, c'est que la nature plus forte en lui que ses préjugés, amollit malgré lui son cœur que sa secte endurcissait ; & la vertu naturelle que Dieu lui a donnée l'emporte sur la religion qu'il a reçue des hommes.

Sachez, Messieurs, que le chef de la secte papiste n'est pas le seul qui se dise infallible ; sachez que tous ceux qui sont de sa secte intolérante pensent être infallibles comme lui, & cela ne peut être autrement. Ils ont adopté tous ses dogmes. Ce chef selon eux ne peut être dans l'erreur ; donc ils ne peuvent errer en croyant tout ce que leur maître enseigne, en faisant tout ce qu'il ordonne. Cet excès de dévotion s'est perpétué sur tout dans les cloîtres ; c'est là que dominant la persuasion ennemie de l'examen, & le fanatisme enfant furieux de cette persuasion. C'est-là que rampe l'aveugle obéissance brulant du désir de commander aux

autres; c'est là que se forgent les fers qui ont enchaîné de proche en proche tant de nations. Le petit nombre qui a découvert la fraude & qui en gémit en secret, n'en est souvent que plus ardent à la répandre; il jouit du plaisir infâme de faire croire ce qu'il ne croit pas; & son hypocrisie est quelquefois plus persécutrice que le fanatisme lui même.

Voilà le joug sous lequel une partie de l'Europe baisse encor la tête, le joug que nous détestons; mais que nous mêmes nous avons longtemps porté, lorsqu'un Légat venait dans notre île ouvrir & fermer le ciel à prix d'or; vendre des indulgences & recueillir des décimes; effrayer les peuples ou les exciter à des guerres qu'il apellait saintes. Ces temps ne reviendront plus, je le crois mes freres; mais c'est afin qu'ils ne reviennent plus, qu'il faut en rapeller souvent la mémoire.

Profitons de cette cérémonie sacrée qui nous inspire la charité, pour ne souffrir jamais que la religion nous inspire la tyrannie & la discorde. Ici nous sommes tous égaux; ici nous participons tous au même pain & au même vin; ici nous rendons à l'être des êtres les mêmes actions de grace. Ne souffrons donc jamais que des étrangers aient l'insolence de nous prescrire en maîtres, ni la maniere dont nous devons adorer le maître universel, ni celle dont nous devons nous conduire, ni celle dont nous devons penser. Un étranger n'a pas plus de droit sur nos consciences que sur nos bourses. Il est cependant un de nos trois royaumes dans lequel cet étranger domine encore secrètement. Il y envoie des ministres inconnus qui sont les espions

des consciences. Ce sont là en effet des mystères, c'est là une religion cachée. Elle insinue tout bas la discorde, tandis que nous annonçons hautement la paix. Sa communion n'est que la réjection des autres hommes. Tout est à ses yeux ou hérétique, ou infidèle. Depuis qu'elle a usurpé le trône des Césars elle n'a point changé de maximes; & quoique les yeux de presque toutes les nations se soient enfin ouverts sur ses prétentions absurdes & sur ses déprédations, elle conserve dans sa décadence le même orgueil qui la possédait quand elle voyait tant de rois à ses genoux. C'est en vain que notre commun législateur a dit, *Il n'y aura parmi vous ni premier, ni dernier.* L'Évêque de Rome se dit toujours le premier des hommes, parce qu'il siege dans une ville qui fut autrefois la première de l'occident.

Que penseriez-vous, mes chers frères, d'un géomètre de Londres qui se croirait le souverain de tous les géomètres de nos provinces sous prétexte qu'il exercerait l'arpentage dans la capitale? ne le ferait-on pas enfermer comme un fou s'il s'avisait d'ordonner qu'on ne crut à aucune propriété des triangles, sans un édit émané de son porte-feuille? c'est là cependant ce qu'a fait l'Eglise Romaine, à cela près que les opinions qu'elle enseigne ne sont pas tout à fait des vérités géométriques.

Cependant, nous prions ici pour elle, pourvu qu'elle ne soit point persécutante, & nous regardons les papistes comme nos frères, quoiqu'ils ne veuillent point être nos frères. Jugez qui de nous approche le plus de la grande loi de la nature. Ils nous disent, vous êtes dans l'er-

reur & nous vous réprouvons. Nous leur répondons , vous nous paraissez être dans l'esclavage , dans l'ignorance , dans la démence ; nous vous plaignons & nous vous chérifions.

Que le fruit de notre communion soit donc toujours , mes frères , de voir les faiblesses & les misères humaines sans aversion & sans colère , & d'aimer s'il se peut ceux que nous jugeons déraisonnables autant que ceux qui nous semblent être dans le chemin de la vérité quand ils pensent comme nous.

Après nous être affermis dans ce premier devoir de tous les hommes de quelque religion qu'ils puissent être , d'adorer Dieu & d'aimer son prochain , que nous servirait d'examiner quel jour Jesu fit le souper de la Pâque ; s'il était couché sur un lit en mangeant comme les Seigneurs Romains , ou s'il mangea debout un bâton à la main comme l'ordonnait la loi des juifs ? la morale qui doit diriger toutes nos actions , en sera-t-elle plus pure lorsque nous aurons discuté si Jesu fut crucifié la veille ou l'avant-veille de la pâque juive. Si cela n'est pas clair dans les Evangiles , il est très-clair que nous devons être gens de bien tous les jours de l'année qui précédent & qui suivent cette cérémonie.

Plusieurs savants s'inquietent que l'Evangile de St. Jean ne dise pas un seul mot de l'institution de l'Eucharistie , de la bénédiction du pain , & de ces paroles mystérieuses qui ont causé tant de malheurs , *Ceci est mon corps , ceci est le calice de mon Sang*. Ils s'étonnent que le disciple bien aimé garde le silence sur le principal point de la mission de son maître.

On dispute sur l'heure de sa mort, sur les femmes qui assisterent à son supplice; St. Matthieu disant qu'elles étaient loin, & St. Jean affirmant au contraire qu'elles étaient auprès de la croix, & que Jesu leur parla.

On dispute sur sa résurrection, sur ses apparitions, sur son ascension dans les airs. Ces paroles même qu'on trouve dans St. Jean, *Je vais à mon pere qui est votre pere, à mon Dieu qui est votre Dieu*, ont fourni à l'église de ceux qu'on appelle Sociniens, un prétexte, qu'ils ont cru plausible, de soutenir que Jesu n'était pas Dieu, mais seulement envoyé de Dieu.

On ne s'accorde point sur le lieu duquel il monta au ciel. St. Luc dit que ce fut en Béthanie; St. Marc ne dit pas en quel endroit; St. Matthieu, St. Jean n'en parlent pas. St. Luc, même dans son Evangile nous fait entendre que Jesu monta au ciel le lendemain de sa résurrection. Et dans les actes des Apôtres, il dit que ce fut après quarante jours. Toutes ces contradictions exercent l'esprit des savants, mais elles ne les rendent ni plus modestes, ni plus doux, ni plus compatissants.

La naissance, la vie & la mort de Jesus, sont l'éternel sujet de disputes interminables. St. Luc nous dit qu'Auguste ordonna un dénombrement de toute la terre, & que Joseph & Marie vinrent se faire dénombrer à Bethléem, quoique Joseph ne fût pas natif de Bethléem, mais de la Galilée. Cependant ni aucun auteur Romain, ni Flavien Joseph lui-même ne parlent de ce dénombrement. Luc dit que Joseph & Marie furent dénombrés sous Cirinius ou

Quirinius gouverneur de Sirie, mais il est avéré par Tacite que ce Cirinius ou Quirinius ne gouverna la Sirie que dix ans après, & que c'était alors Quintilius Varus qui était gouverneur. Luc donne pour grand pere à Jesus, Héli pere de Joseph; Matthieu donne à Joseph Jacob pour pere, & tout deux, en donnant chacun à Joseph une généalogie absolument différente, disent que Jesus n'était pas son fils. Luc assure que Joseph & Marie emmenerent Jesus en Galilée; Matthieu dit qu'ils l'emmenèrent en Egypte.

Quand un Ange, mes freres, descendrait de la voye lactée pour venir concilier ces contrariétés, quand il nous apprendrait le véritable nom du pere de Joseph, que nous en reviendrait-il? Quel fruit en retirerions-nous? En ferions-nous plus gens de bien? N'est-il pas évident que nous devons être bons peres, bons maris, bons fils, bons citoyens, soit que le pere de Joseph s'appellât Héli ou Jacob; soit qu'on ait emmené l'enfant Jesus en Galilée ou en Egypte? Que Luc s'accorde ou ne s'accorde pas avec Matthieu, les gros bénéficiers d'Allemagne n'en seront pas moins riches & nous ne leur envierons pas leurs richesses.

Il n'y a pas une page dans l'écriture qui n'ait été un sujet de contestation, & par consequent de haine. Que faut-il donc faire, mes très-chers freres, dans les ténèbres où nous marchons? Je vous l'ai dit, & vous le pensez comme moi. Nous devons rechercher la justice plus que la lumiere, & tolérer tout le monde afin que nous soyons tolérés.

Fin du Sermon.

Le cri des Nations 1769.

ESPAGNE qui fus le berceau des Jésuites; parlemens de France qui depuis l'institution de cette milice armâtes toujours les loix contre elle; Portugal qui n'avois que trop éprouvé le danger de leurs maximes; Naples, Sicile, Parme, Malthe qui les avez connus, vous en avez enfin purgé vos états; non qu'il n'y eût parmi eux des hommes vertueux & utiles, mais parce qu'en général l'esprit de cet ordre étoit contraire aux intérêts des nations, & parce qu'en effet ils étoient les satellites d'un prince étranger.

C'est dans cette vue que la Sagesse éclairée de presque toutes les puissances catholiques, impose aujourd'hui le frein des loix à la licence des moines qui se croyoient indépendans des loix mêmes. Cette heureuse révolution qui paroïssoit impossible dans le siècle passé, quoiqu'elle fût très-aisée, a été reçue avec l'acclamation des peuples. Les hommes étant plus éclairés en sont devenus plus sages & moins malheureux. Ce changement auroit produit des excommunications, des interdits, des guerres civiles dans des temps de barbarie; mais dans le siècle de la raison on n'a entendu que des cris de joye.

Ces mêmes peuples qui bénissent leurs Souverains & leurs magistrats pour avoir commencé ce grand ouvrage, esperent qu'il ne demeurera pas imparfait. On a chassé les Jésuites parce qu'ils étoient les principaux organes des prétentions de la cour de Rome. Comment

donc pourroit-on laisser subsister ces prétentions? Quoi! l'on punit ceux qui les soutiennent, & on se laisseroit opprimer par ceux qui les exercent!

Des Annates.

D'Où vient que la France, l'Espagne, l'Italie payent encore des Annates à l'évêque de Rome? Les Rois conferent le bénéfice de l'épiscopat, l'église confere le Saint Esprit. Ces deux dons n'ont certainement rien de commun. Les rois ont fondé le bénéfice qui consiste dans le revenu, ou bien ils sont aux droits des Seigneurs qui l'ont fondé. La nomination est donc le privilege de la couronne. C'est donc *par la grace unique du roi* & non par celle d'un évêque étranger qu'un évêque est évêque. Ce n'est point le pape qui lui donne le saint esprit; il le reçoit de l'imposition de quelques autres évêques ses concitoyens. S'il paye au pape quelque argent pour la collation de son bénéfice, c'est dans le fonds un délit contre l'état; s'il paye cet argent pour recevoir le saint esprit, c'est une simonie; il n'y a pas de milieu. On a voulu pallier ce marché qui offense la religion & la patrie, on n'a jamais pu le justifier.

Il est autorisé, dit-on, par le concordat entre le Roi François I. & le pape Léon X. Mais quoi! parce qu'ils avoient alors besoin l'un de l'autre, parce que des intérêts passagers les réunirent, faut-il que l'état en souffre éternellement? Faut-il payer à jamais ce qu'on ne

doit pas ? Sera-t-on esclave au dixhuitieme siecle parce qu'on fut imprudent au seizieme ?

Des Dispenses.

ON paye cherement à Rome la dispense pour épouser sa cousine & sa niece. Si ces mariages offensoient Dieu, quel pouvoir sur la terre auroit droit de les permettre ? Si Dieu ne les reprouve pas, à quoi sert une dispense ? s'il faut cette dispense, pourquoi un Champenois & un Picard doivent-ils la demander & la payer à un prêtre Italien ? Ces Champenois & ces Picards n'ont-ils pas des tribunaux qui peuvent juger du contract civil, & des curés qui administrent en vertu du contract civil ce qui est du ressort du Sacrement ?

N'est-ce pas une servitude honteuse, contraire au droit des gens, à la dignité des couronnes, à la religion, à la nature, de payer un étranger pour se marier dans sa patrie ?

On a poussé cette tyrannie absurde jusqu'à prétendre que le pape seul a le droit d'accorder pour de l'argent à un filleul la permission d'épouser sa marraine. Qu'est-ce qu'une marraine ? C'est une femme inutile ajoutée à un parrain nécessaire, laquelle a de surcroit répondu pour vous que vous seriez chrétien. Or parce qu'elle a dit que vous observeriez les Rites du Christianisme, ce sera un crime de contracter avec elle un sacrement du christianisme ! Et le pape seul pourra changer ce crime en une action méritoire & sacrée moyennant une taxe !

Ce prétendu crime n'étoit pas moins grand entre un parrain & une marraine. Ils ont répondu qu'un enfant né en Baviere seroit chrétien, donc ils ne pourront jamais se marier si un prêtre de Rome ne leur fait payer chèrement une dispense ! Et c'est ainsi qu'on a traité les hommes ! Ils le méritoient, puisqu'ils l'ont souffert.

De la Bulle IN COENA DOMINI.

LA Bulle *In Cœnâ Domini* n'est pas à beaucoup près le monument le plus étrange de l'absurde despotisme si longtems affecté autrefois par la cour de Rome. Les bulles des Grégoire VII. des Innocent IV. des Grégoire IX. des Boniface VIII. ont été sans doute plus funestes ; mais la bulle *In Cœnâ Domini* est d'autant plus remarquable, qu'elle a été forgée dans des temps où les hommes commençoient à sortir de l'épaisse barbarie qui avoit si long-tems abruti toute l'Europe. L'Angleterre & la moitié du continent soulevées au seizieme siecle contre les usurpations romaines, sembloient avertir cette cour d'être modérée. Cependant au mépris de toute bienséance & des droits divins & humains, l'évêque de Rome Pie V. n'hésita pas à promulguer cette bulle qu'on fulmine à Rome tous les jeudis de la semaine sainte, avec les cérémonies les plus pompeuses & les plus lugubres. On excommunie en ce jour tous les magistrats, tous les évêques, tous les hommes enfin qui appellent à un futur concile ; tous les capitaines de vaisseaux qui courent la

mer sur les côtes de l'état ecclésiastique; tous ceux qui arrêtent les pourvoyeurs des viandes destinées pour le pape, les rois, leurs chanceliers, leurs parlemens ou cours supérieures qui concourent à souffrir que le clergé paye des tributs à l'état, sous quelque dénomination que ce puisse être, tous les magistrats & particulièrement les parlemens qui s'opposent à la réception de la discipline du concile de Trente. Le pape seul peut absoudre ceux qui se rendent coupables de ces crimes énormes. Il faut qu'ils aillent demander pardon à Rome aux grands pénitenciers, qui doivent les frapper de leurs baguettes. Ainsi tous les parlemens de France doivent faire le pèlerinage de Rome pour aller recevoir des coups de verges dans l'église de Saint Pierre. Pourquoi non? Le grand Henri IV. en reçut bien par procureur sur le dos des cardinaux d'Osat & du Perron.

Des Juges délégués par Rome.

UN curé de nos provinces est jugé en matière purement ecclésiastique par l'officialité de son évêque. Il en appelle au métropolitain, du métropolitain au primate, n'est-ce pas assez? Faut-il une quatrième juridiction pour achever sa ruine? Faut-il que Rome délègue de nouveaux juges? Cela s'appelle en appeler aux apôtres. Mais nous ne voyons pas que les apôtres aient jamais rendu des arrêts à Jérusalem par appel de la juridiction des Gaules.

Quelle peut être la cause de toutes ces prétentions.

LEs usurpations de la cour romaine sont grandes & ruineuses ; ses prétentions sont innombrables. Sur quoi sont-elles fondées ? Pourquoi l'évêque de Rome seroit-il le despote de l'église, le Souverain des loix & des rois ? Est-ce parce qu'il se nomme pape ? Mais ce titre est encore celui de tout prêtre de l'église grecque, mere de l'église romaine, & qui n'a jamais souscrit aux usurpations de sa fille. Est-ce parce que Jésus-Christ a dit expressément : *il n'y aura parmi vous ni premiers ni derniers* ? Est-ce parce qu'il a dit : *que celui qui voudroit s'élever au-dessus de ses freres seroit obligé de les servir* ?

Est-ce parce que les papes se sont dits successeurs de Saint Pierre ? Mais il est démontré que Saint Pierre n'a jamais eu aucune juridiction sur les apôtres ses confreres ; & il n'est pas moins démontré que Saint Pierre n'a jamais été à Rome. S'il avoit fait ce voyage, les actes des apôtres en auroient parlé : La premiere église qu'on eût bâtie à Rome auroit été bâtie en l'honneur de Pierre & non pas en l'honneur de Jean : L'église de Saint Jean de Latran ne seroit pas encore regardée aujourd'hui par les romains comme la premiere église de l'occident.

Des auteurs qui ne sont pas des De Thou, un Abdias, un Marcel, un Hégésipe, écrivent

que Simon Bar-jone surnommé Pierre vint à Rome sous l'empereur Néron; qu'il y rencontra Simon le magicien; qu'ils s'envoyèrent l'un & l'autre faire des complimens par leurs chiens; qu'ils disputèrent à qui ressusciteroit un parent de Néron qui venoit de mourir; que Simon le magicien n'opéra la résurrection qu'à moitié, & que l'autre Simon l'opéra entièrement. Qu'ils se défièrent ensuite à qui voleroit le plus haut dans l'air en présence de l'Empereur. Que Simon Pierre en faisant le signe de la croix fit tomber son rival de la moyenne région, ce qui fut cause qu'il se cassa les deux jambes & que Saint Pierre ayant vécu vingt-cinq ans à Rome sous Néron, qui ne régna que treize années, fut crucifié la tête en bas.

Est-il possible que ce soit sur de pareils contes que l'imbécillité humaine ait établi dans des tems barbares la plus énorme puissance qui ait jamais opprimé la terre, & en même tems la plus sacrée?

Ceux qui ont voulu donner une ombre de vraisemblance à ces incompréhensibles usurpations, ont dit que Rome ayant été la capitale du monde politique, elle devoit être la capitale du monde chrétien. Mais par cette raison si l'empereur Charlemagne avoit établi le siege de son empire à Vaugirard, si sa race avoit conservé sa puissance au lieu de la démembrer; s'il y avoit eu enfin un évêque à Vaugirard, ce prélat auroit donc été le maître des empereurs, des rois & de l'église universelle.

Quand même Saint Pierre auroit fait le voyage de Rome, en quoi l'évêque de cette

ville auroit-il eu la prééminence sur les autres ? Rome n'avoit point été le berceau du Christianisme , c'étoit Jérusalem. La primauté appartenoit naturellement à l'évêque de cette ville , comme les trésors appartiennent de droit à ceux sur le terrain desquels on les a trouvés.

Fraudes dont on s'est appuyé pour autoriser une domination injuste.

ON frémit quand on envisage ce long amas d'impostures, dont le tissu a formé enfin la thiaïre qui a opprimé tant de couronnes. Je ne parle pas des fausses constitutions apostoliques, des fausses citations, des mauvais vers attribués aux prétendues sybilles, des fausses lettres de Saint Paul à Seneque, des fausses recognitions du pape Clément, & de ce nombre innombrable de fraudes qu'on appelloit autrefois fraudes pieuses. Je parle de la prétendue donation de Constantin qui est du neuvième siècle, & qu'on étoit obligé de croire sous peine d'excommunication. Je parle des absurdes Décrétales qui ont été si long-temps le fondement du droit canon & qui ont corrompu la Jurisprudence de l'Europe. Je parle de la prétendue concession faite par Charlemagne à l'évêque de Rome de la Sardaigne & de la Sicile que ce monarque n'a jamais possédées. Chaque année ajouta un chaînon à la chaîne de fer dont l'ambition revêtue des habits de la religion lioit les peuples ignorans. On ne peut faire un pas dans l'histoire sans y trouver des traces de ce mépris

avec lequel Rome traita le genre humain, ne daignant pas même employer la vraisemblance pour le tromper.

De l'indépendance des Souverains.

Souveraineté & dépendance sont contradictoires. Toute monarchie, toute république n'a que Dieu pour maître; c'est le droit naturel, c'est le droit de propriété. Deux choses seules peuvent vous en priver, la force d'un brigand usurpateur, ou votre imbécillité. Les Goths s'emparent de l'Espagne par la force; les Tartares s'emparent de l'Inde. Jean sans terre donne l'Angleterre au pape. On se réintègre dans le droit naturel contre l'usurpation quand on a du courage. On reprend son royaume des mains du pape quand on a le sens commun.

Des royaumes donnés par les papes.

QUiconque a lu, sait que les papes ont donné ou cru donner tous les royaumes de l'Europe sans en excepter aucun depuis les montagnes glacées de la Norvege jusqu'au détroit de Gibraltar. Ceux qui n'ont pas lu, ne le croiront pas, parce que d'un côté ce comble d'audace, & de l'autre cet excès d'avilissement semblent incompréhensibles.

Hildebrand, ou Childebrand (moine de Clu-

ni pape sous le nom de Grégoire VII.) est le premier qui au bout de mille ans pervertit à ce point le Christianisme. Il ose citer l'Empereur Henri IV. à comparoître devant lui en 1076. il prononce contre cet empereur un arrêt de déposition la même année. *Je lui défends, dit-il, de gouverner le royaume teutonique, & je délie tous ses sujets de leur serment de fidélité.*

L'année suivante ayant soulevé contre lui l'Allemagne, il le force à venir lui demander pardon pieds nuds & revêtu d'un cilice.

En 1088. le même Childebrant donne de son autorité privée l'Empire à Rodolphe Duc de Suabe.

Urbain II. moine de Cluni comme Grégoire VII. marche sur les mêmes traces.

Pascal II. va plus loin, il arme le fils de Henri IV. contre son pere & en fait un parricide.

Enfin ce grand empereur meurt en 1106. dépouillé de l'Empire & réduit à l'indigence. On l'enterre à Liege; mais comme il étoit excommunié son propre fils Henri V. le fait exhumer, & un manœuvre l'enterre à Spire dans une cave.

Après cet horrible exemple il est inutile de rapporter tous les attentats sans nombre que les papes exercèrent contre tant d'empereurs, & les calamités de la maison de Suabe.

Les papes ne permettoient pas qu'on lût l'écriture sainte; il suffisoit qu'on scût qu'ils étoient les vicaires de Dieu, & qu'en cette qualité ils devoient disposer de tous les royaumes de la terre. C'étoit précisément ce que le Diable proposa à Jésus-Christ sur la montagne où il est dit qu'il le transporta.

*Nouvelles preuves du droit de disposer
de tous les royaumes, prétendu par les
papes.*

IL y a cent bulles d'évêques de Rome qui assurent expressément que les royaumes ne sont que des concessions de la chaire pontificale. Arrêtons-nous à celle d'Adrian IV. au roi d'Angleterre Henri II. „ On ne doute pas „ & vous êtes persuadé que tout royaume chrétien est du patrimoine de Saint Pierre, & „ que l'Irlande & toutes les îles qui ont reçu la „ foi, appartiennent à l'église romaine. Nous „ apprenons que vous voulez subjuguier cette „ île pour faire payer un denier à Saint Pierre „ par chaque maison, ce que nous vous accordons avec plaisir &c. ”

Il n'est presque point d'état en Europe où des bulles à peu près semblables n'aient fait répandre des torrens de sang. Ne parlons ici que des papes qui osèrent excommunier les rois de France Robert, Philippe I. Philippe Auguste, Louis VIII. pere de Saint Louis, excommunié par un simple légat, acceptant pour pénitence de payer au pape le dixième de son revenu de deux années, & de se présenter nus pieds & en chemise à la porte de Notre Dame de Paris, avec une poignée de verges pour être fouetté par les chanoines; pénitence, dit-on, que ses domestiques accomplirent pour leur maître; Philippe le bel livré au Diable

par Boniface VIII. son royaume en interdit (*) & transféré à Albert d'Autriche. Enfin le bon roi Louis XII. excommunié par Jules II. & la France mise encore en interdit par ce vieux & fougueux soldat évêque de Rome.

Les playes que les papes auteurs de la ligue ont faites à la France, ont saigné trente années, depuis que le cordelier Sixte-quin eut l'audace d'appeler Henri IV. *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon*, & de le déclarer incapable de posséder un seul de ses héritages. Il faut le dire à nos contemporains, & les conjurer de redire à nos descendants que ce sont ces seules maximes qui portèrent le couteau dans le cœur du plus grand de nos héros & du meilleur de nos rois. Il faut en versant des larmes sur la destinée de ce grand homme, répéter qu'on eut une pei-

(*) Le commun des Lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrétiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grâce en se révoltant contre le Souverain. Mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe & on n'en célébrait plus au maître autel. On déclarait l'air impur. On ôtait tout les corps saints de leurs châsses & on les étendait par terre dans l'église couverts d'un voile. On dépendait les cloches & on les enterroit dans des caveaux. Quiconque mourait dans le temps de l'interdit était jeté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer. Enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait toujours soin d'annoncer ce droit par une Bulle particulière dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

peine extrême à obtenir de Clément VIII. qu'il lui donnât une absolution dont il n'avoit que faire, & à empêcher que ce pape n'insérât dans cette absolution, *qu'il réintégroit de sa pleine autorité Henri IV. dans le royaume de France.*

Quelques personnes plus confiantes qu'éclairées, veulent nous consoler en nous disant que ces abominations ne reviendront plus. Hélas, qui vous l'a dit ? Le fanatisme est-il entièrement extirpé ? Ne savez-vous pas de quoi il est capable ? La plupart des honnêtes gens sont instruits, je l'avoue ; les maximes des parlemens sont dans nos bouches & dans nos cœurs ; mais la populace n'est-elle pas ce qu'elle étoit du temps d'Henri III. & de Henri IV. ? N'est-elle pas toujours gouvernée par des moines ? N'est-elle pas trois cents fois au moins plus nombreuse que ceux qui ont reçu une éducation honnête ? N'est-ce pas enfin une trainée de poudre, à laquelle on peut mettre un jour le feu ?

Jusqu'à quand se contentera-t-on de palliatifs dans la plus horrible & la plus invétérée des maladies ? Jusqu'à quand se croira-t-on en pleine santé parce que nos maux ont quelque relâche ? C'est aux magistrats, c'est aux hommes qui partagent le fardeau du gouvernement à voir quelle digue ils peuvent mettre à des débordemens qui nous ont inondés depuis tant de siècles. Chaque pere de famille est conjuré de peser ces grandes vérités ; de les graver dans la tête de ses enfans, & de préparer une postérité qui ne connoisse que les loix & la patrie.

On se sert encore parmi nous du mot dangereux *des deux puissances* ; mais Jésus-Christ ne l'a jamais employé ; il ne se trouve dans

LE CRI DES NATIONS.

aucun pere de l'église ; il a été toujours inconnu à l'église grecque : & en dernier lieu un évêque grec a été déposé par un synode d'évêques pour avoir usé de cette expression révoltante.

Il n'y a qu'une puissance, celle du Souverain. L'église conseille, exhorte, dirige ; le gouvernement commande. Non il n'est certes qu'une puissance. La cour de Rome a cru que c'étoit la sienne ; mais quel gouvernement ne secoue pas aujourd'hui le joug de cette absurde tyrannie ? Pourquoi donc le nom subsiste-t-il encore quand la chose même est détruite ? Pourquoi laisser sous la cendre un feu qui peut se rallumer ? N'y a-t-il pas assez de malheurs sur la terre sans mettre encore aux prises la discipline du Sacerdoce avec l'autorité souveraine ?

Nous n'entrons pas ici dans cette grande question, si les dignités temporelles conviennent à des ecclésiastiques de l'église de Jésus qui leur a si expressément & si souvent ordonné d'y renoncer. Nous n'examinons point si dans des temps d'anarchie les évêques de Rome & d'Allemagne, les simples abbés ont dû s'emparer des droits régaliens ; c'est un objet de politique qui ne nous regarde pas ; nous respectons quiconque est revêtu du pouvoir suprême. Dieu nous préserve de vouloir troubler la paix des états, & de remuer des bornes posées depuis si long-temps ! Nous ne voulons que soutenir les droits incontestables des rois, de toute la magistrature, de tous nos concitoyens, & nous nous flattons que ces droits sur lesquels repose la félicité publique seront désormais inébranlables.

F I N.



T A B L E

D E S M A T I E R E S.

CONTENUES DANS CE CINQUIEME
VOLUME.

DISCOURS DE L'EMPEREUR JULIEN CONTRE LES CHRÉTIENS.	Pag. 1.
<i>Dédicace.</i>	3.
<i>Avis au Lecteur.</i>	4.
<i>Portrait de l'Empereur Julien.</i>	5.
<i>Examen du Discours de l'Empereur Julien contre la secte des Galiléens.</i>	13.
<i>Discours de l'Empereur Julien.</i>	16.
<i>Supplément au Discours de Julien.</i>	109.

LA CANONISATION DE ST. CUCUFIN.

<i>Idées Préparatoires.</i>	1.
<i>Saints à faire.</i>	8.
<i>Canonisation de Frere Cucufin.</i>	10.
<i>Maniere de servir les Saints.</i>	13.
<i>Apparition de St. Cucufin au Sieur Aveline.</i>	14.
<i>Lettre de l'Evêque d'Annecy à Voltaire.</i>	16.
<i>Réponse de Voltaire.</i>	20.

<i>Seconde lettre de l'Evêque d'Annecy à Voltaire.</i>	22.
<i>Réponse de Voltaire.</i>	24.
<i>Troisième lettre de l'Evêque d'Annecy à Voltaire.</i>	27.
<i>Lettre du Comte de St. Florentin à l'Evêque d'Annecy.</i>	29.
<i>Confession de foi de Voltaire.</i>	30.
<i>Déclaration.</i>	32.
<i>Profession de foi de Voltaire.</i>	34.
<i>Certificat.</i>	36.
<i>5^e. Homélie prononcée à Londres.</i>	38.
<i>Le cri des Nations 1769.</i>	49.
<i>Des Annates.</i>	50.
<i>Des Dispenses.</i>	51.
<i>De la Bulle in Cœna Domini.</i>	52.
<i>Des Juges délégués par Rome.</i>	53.
<i>Quelle peut être la cause de toutes ces prétentions.</i>	54.
<i>Fraudes dont on s'est appuyé pour autoriser une Domination injuste.</i>	56.
<i>De l'Indépendance des Souverains.</i>	57.
<i>Des Royaumes donnés par les Papes.</i>	ibid.
<i>Nouvelles preuves du droit de disposer des Royaumes, prétendu par les Papes.</i>	59.

Fin de la Table.

